

B.U. LETTRES NICE

TEL : 93.37.55.55

DATE RETOUR

B.U. NICE - LETTRES

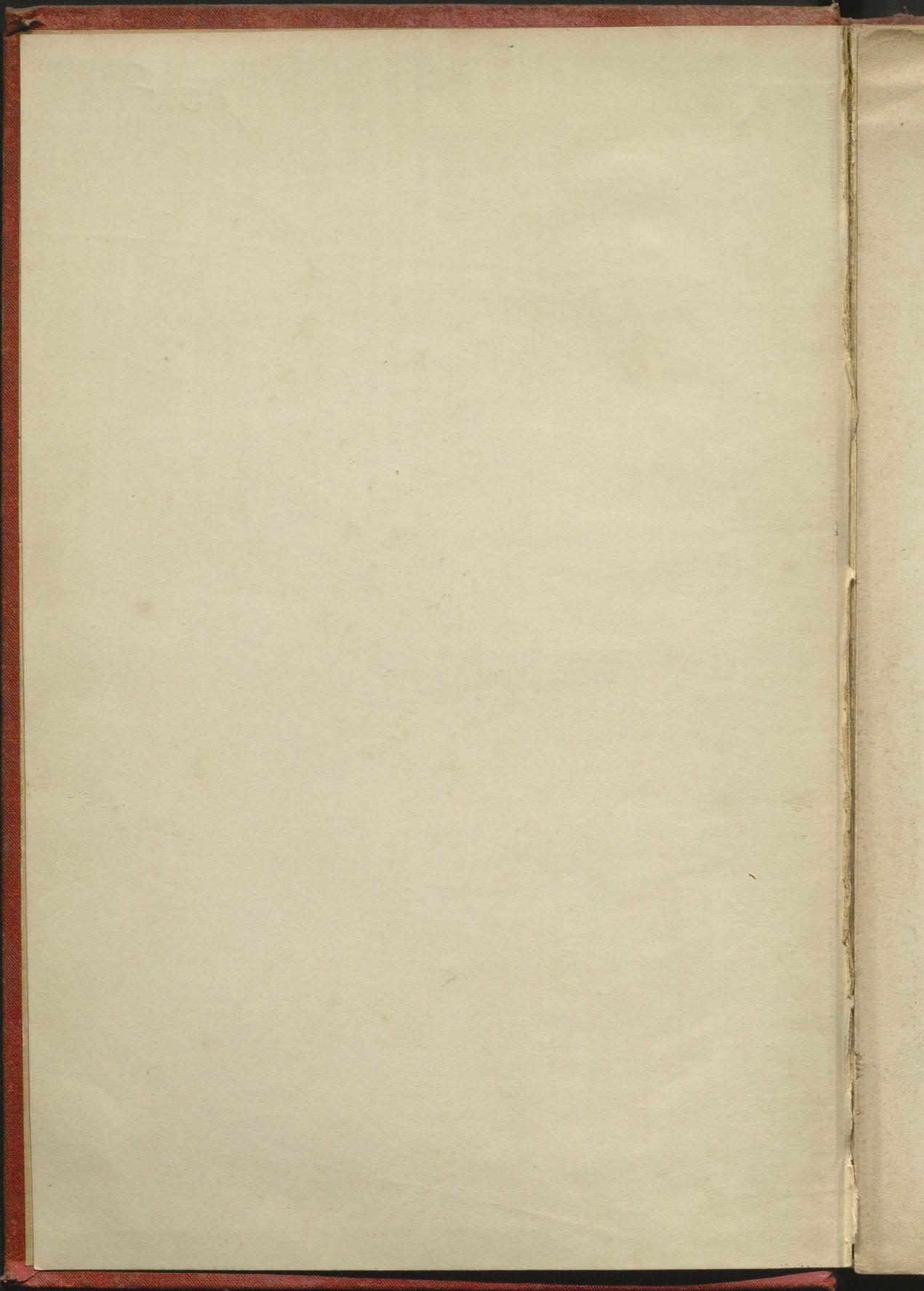


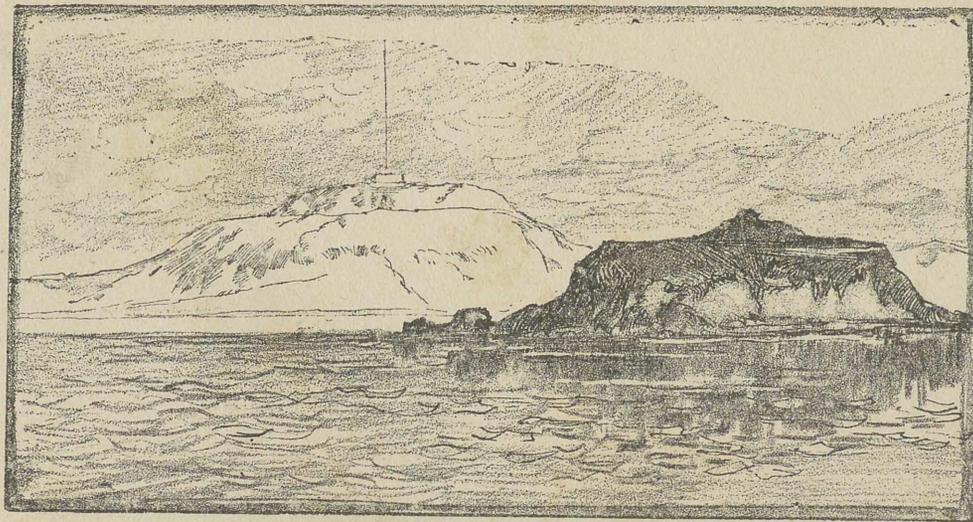
092 2033618

D

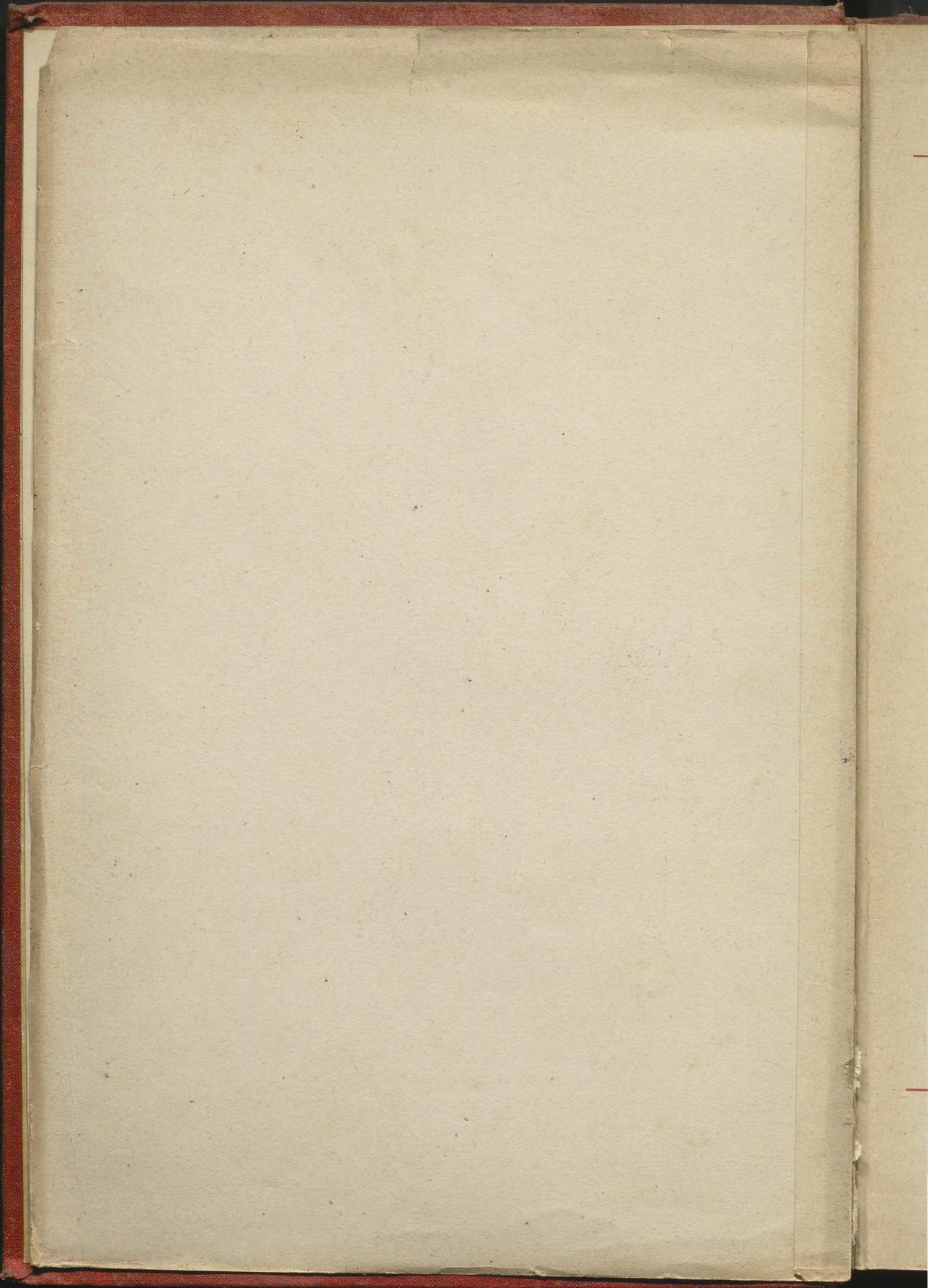
ASE
2164

10F





Vue de Ma-Kung.



LIONEL HART.

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section

ASE 2164
BIBLIOTHÈQUE



LIONEL HART.



LIONEL HART

ENGAGÉ-VOLONTAIRE GLORIEUSEMENT
TOMBÉ AU TONKIN, A VINGT ANS,
PAR PIERRE PRALON, S. J.

DEUXIÈME ÉDITION.

Mon devoir jusqu'au bout !
(*Devise de Lionel.*)



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie},

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.

LILLE. — 1889.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

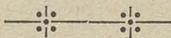


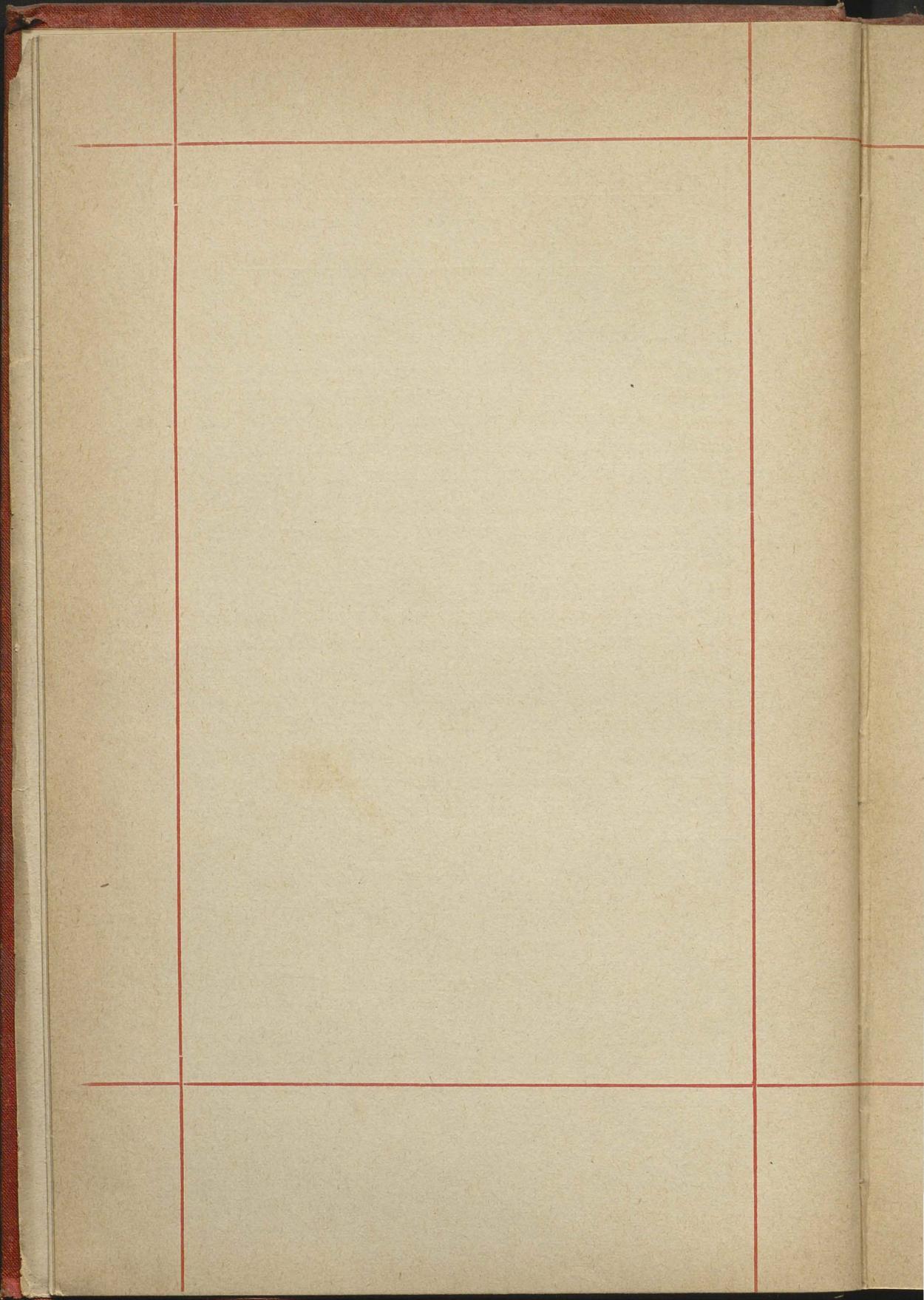
PRÉFACE.

LIONEL HART est lui-même l'auteur de cette modeste biographie. Il a suffi, en effet, de coordonner ce qu'il a écrit de lui-même dans sa correspondance et dans ses notes personnelles : ses amis y ont ajouté quelques coups de pinceau, et l'on a eu le vivant portrait de ce héros de vingt ans, fidèle à son devoir jusqu'au bout.

Puissent les vaillants exemples de ce guerrier chrétien éclairer et soutenir tant de jeunes âmes que désolent les luttes intimes de la vertu, et que déconcertent les séductions de notre société ravagée par le vice et l'impiété ! Qu'au souvenir d'une vie si ferme, si intègre et pourtant si courte, la jeunesse de nos écoles et de nos armées s'encourage et se redise avec fierté : " Oui, même en ces temps dépravés, JÉSUS-CHRIST est encore Celui qui, parmi nous, est le plus aimé et le mieux servi, et si l'on veut trouver encore des hommes de caractère, il faut, comme toujours, les chercher parmi ses meilleurs disciples. "

*Aix, 13 août 1887,
Fête du B. Jean Berchmans.*





Lettre de Monseigneur Mermillod.

ÉVÊCHÉ
DE
LAUSANNE
ET DE
GENÈVE.

Fribourg (Suisse), le 20 janvier 1889,
en la fête du S. Nom de JÉSUS.

MON RÉVÉREND PÈRE,

VOUS avez eu l'heureuse inspiration d'écrire la Vie de Lionel Hart, et ainsi vous avez mis en relief un jeune chrétien, modèle de patriotisme bien compris et vaillamment réalisé. C'est une leçon utile à donner à la jeunesse actuelle. Hélas! que d'âmes, dont les aspirations étaient généreuses, se sont stérilisées dans des plaisirs faciles ou de douloureux découragements! Vous indiquez les sources de cet enthousiasme patriotique dans une foi vivante et dans un cœur pur.

Votre livre est intéressant et attrayant parce qu'il présente, dans un récit vif, animé, le cœur et les actes d'une existence vouée à Dieu, à son pays et à sa mère.

Vous méritez les bénédictions et les félicitations d'un évêque qui depuis longtemps a apprécié votre zèle et votre talent.

✠ GASPAR,
Évêque de Lausanne et de Genève.



*Letter de Monseigneur l'Archevêque-Evêque
de l'île Maurice.*

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.

*J*E vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les
bonnes feuilles de LIONEL HART. Je vous les renvoie
avec mes meilleures félicitations.

*Héros aimable et vaillant tout à la fois que ce jeune
Mauricien, tombé si loin des siens à l'ombre du drapeau de la
France ! Vous avez bien fait de retracer sa courte et consolante
vie. Puisse son exemple entraîner à sa suite toute une phalange
de jeunes gens ! Vous les y préparez déjà, comme vous y aviez
préparé Lionel lui-même, en leur inspirant le goût et l'amour
du Pain des forts. Votre livre ne pourra que les y exciter davan-
tage, et je vous le souhaite du fond du cœur.*

*Veillez agréer, Mon Révérend et Cher Père, l'assurance de
mon entier et affectueux dévouement en Notre-Seigneur.*

✠ LÉON MEURIN, S. J.,
Archevêque-Évêque de Maurice.

Marseille, le 11 octobre 1887.



LIONEL HART.

Chapitre premier.

1294-1864. — La Famille.

LE lundi, 19 novembre 1883, à dix heures du matin, le paquebot transatlantique le *Kléber*, parti la veille de Marseille, arrivait en vue de l'Algérie. Il portait à son bord un jeune homme, d'origine irlandaise, qui allait rejoindre, à l'Extrême-Sud-Oranais, la Légion Etrangère, et prendre place dans ses rangs comme soldat de la France.

Après vingt-quatre heures d'une navigation qui l'avait arraché à tout ce qu'il aimait en ce monde, ce jeune volontaire, de frêle apparence, mais d'allures distinguées, signait, les larmes aux yeux et d'une main émue, une page écrite avec soin. C'était son testament ! Oui, son testament prématuré, formulé avec la piété d'un chrétien et le cœur d'un fils aimant.

Dans ce grave monument de ses volontés dernières, Lionel Hart, âgé alors de dix-neuf ans, se révélait tout entier : « Je déclare, disait-il, que je veux conserver jusqu'à mon dernier soupir la foi de mes pères, et, si je meurs sur le champ de bataille ou autrement, je prie le Juge Suprême d'accueillir mon âme avec bonté... Ma famille est à mes yeux la représentation de DIEU. Je lui ai voué toute l'affection de ma vie. »

Lionel Hart avait raison de vouer à sa famille l'affection de toute sa vie. Il trouvait, au foyer paternel, des traditions de courage et de vertu auxquelles il n'aura qu'à obéir pour être un héros et un saint. Nous devons faire connaître à nos lecteurs cette famille patriarcale, et leur dire comment elle fut amenée à se fixer sur le sol de France.

Le grand-père de Lionel, riche armateur de Birmingham, avait, bien avant la Révolution, fait son éducation au Collège de Saint-Omer, ouvert par les Jésuites, en faveur des catholiques anglais opprimés par l'hérésie. Parmi les jeunes gens qui fréquentaient ce collège, il en fut un qu'il distingua entre tous les autres et avec lequel il contracta la plus étroite

amitié. C'était le jeune Favin-Lévêque, qui eut plus tard une grande influence sur les destinées de la famille Hart.

A Saint-Omer, le jeune Irlandais ne s'était pas contenté de se faire quelques amis parmi les Français, il s'était affectionné à la France ; il voulut y revenir, dès que, les fureurs révolutionnaires se furent calmées. Il se fixa à Paris avec sa femme, de la maison Mac Kay de Cork (Irlande), et avec ses enfants.

C'est ainsi que son fils, Edward Hart, père de Lionel, fit en France toute son éducation. Il vécut à Paris jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Il y fit sa première communion à la paroisse Saint-Roch, sous la direction de M. l'abbé Dupanloup, plus tard évêque d'Orléans, dont il garda toujours un reconnaissant souvenir.

A dix-huit ans, M. Edward Hart se fit inscrire à l'école de médecine. Il en suivait les cours de première année, quand survint à Paris un vieil ami de son père, le colonel Lenneman, chargé, par le gouvernement anglais, de surveiller l'émigration en Australie. Cet homme de bien offrit à Edward de l'envoyer dans cette riche colonie, qui s'ouvrait alors à toutes les activités de l'ambition et du génie. Le père de Lionel accepta. A peine débarqué dans ce pays inculte, il y obtint la concession d'une forêt, et se mit à l'exploiter avec le secours des indigènes.

Le jeune colon reçut dès lors les rudes leçons de l'isolement. Il eut à lutter pour la vie. Il était si peu sûr de ses ouvriers, presque tous sauvages, que dans la hutte qui lui servait d'abri, il ne dormait jamais sans avoir sous la main des armes chargées. Il préparait lui-même sa nourriture, il pétrissait son pain et accommodait le gibier de sa chasse. Pour toute boisson il n'avait que de l'eau et quelquefois un peu de thé.

Au bout de trois ans d'alertes, de labeurs inouïs et de toutes sortes d'épreuves, l'intrépide concessionnaire s'était fait une fortune. Il songea aussitôt à regagner la France. Il était sur le point de s'embarquer, quand le banquier, à qui il avait confié la plus grande partie de son épargne, disparut de la ville d'Adelaïde, emportant la meilleure partie de ce qu'il avait acquis si péniblement.

Hart était sous le coup de cette amère déception, lorsqu'un incident tout providentiel décida de son avenir. L'*Héroïne*, navire de guerre français, jeta l'ancre en rade d'Adelaïde,

capitale de l'Australie. Le gouverneur de la ville donna une fête au commandant et aux officiers. M. Hart y fut invité. Comme il connaissait seul parfaitement notre langue, il fut chargé de souhaiter la bienvenue à nos marins.

Le commandant de l'*Héroïne*, M. Favin-Lévêque, remarqua le brillant jeune homme qui le complimentait. Il fut frappé de sa parole toute française et plus encore de ses traits, qui ne lui semblaient pas inconnus. Il alla à lui pour lui demander son nom, et quand il l'entendit : « Hart ? dit-il avec émotion, seriez-vous parent d'Edward Hart, qui fut mon meilleur ami au collège des Jésuites de Saint-Omer ? — Oui, Monsieur, je suis son fils. » Le brave commandant le serre aussitôt dans ses bras et, passant subitement du ton de cérémonie à l'accent d'une paternelle cordialité, il lui dit : « Veux-tu venir déjeuner demain matin avec moi à mon bord ? Nous causerons longuement. »

Le lendemain, l'officier français, apprenant la décision du jeune homme de retourner en France, lui offrit une place à bord de l'*Héroïne*, qui repartait pour l'Europe et devait passer par Maurice.

A l'ancienne Ile de France, notre voyageur reçut un accueil si bienveillant, qu'il résolut de s'y établir au moins quelque temps. Ses talents, son honorabilité et sa connaissance approfondie de l'anglais et du français, lui valurent immédiatement une situation considérable. Il épousa en premières noces mademoiselle Feuillerade, d'une honorable famille de Bordeaux, installée, depuis peu, dans l'île africaine, et qui mourut en lui laissant un fils de trois ans nommé Edward.

Le Cernéen, journal de Maurice, publia, le 3 juillet 1877, au moment de la mort de cet homme remarquable, une notice où sont relatés les principaux faits de sa vie. Il décernait à sa mémoire des éloges peu communs.

Hart n'avait que vingt-deux ans à son arrivée dans l'île. Il y fut professeur au Collège royal, collaborateur du journal le plus important du pays, puis interprète à la Cour Suprême. Il s'adonna ensuite à l'industrie, et devint planteur dans un des plus grands domaines de la colonie. Financier habile, membre influent de la Chambre d'agriculture et l'un des principaux défenseurs des intérêts agricoles du pays, il parcourut différentes carrières, donnant partout des preuves d'une compétence exceptionnelle.

Comme homme public, il montra son caractère et son indépendance dans une grave circonstance. Le chef de l'administration ayant, par incurie, laissé une maladie contagieuse s'introduire dans l'île, Hart, après la mort de deux de ses enfants, qui furent les premières victimes du choléra, osa écrire en ces termes au gouverneur anglais : « Excellence, je vous accuse d'être le meurtrier de mes enfants et de dix mille personnes enlevées par le fléau. » Mais cette attitude énergique vis-à-vis du pouvoir l'obligea à briser avec la carrière administrative, où l'attendait un brillant avenir, et à s'ouvrir une voie nouvelle dans l'industrie.

Cet homme de cœur a laissé à tous ses amis d'impérissables souvenirs. Il a légué à ses enfants, avec un sang illustré par des martyrs, l'incomparable trésor des principes de foi et d'honneur qui soutinrent sa vie parmi toute sorte de tribulations.

Le nom des Hart brille, en effet, dans la glorieuse phalange des héros, qui, sous la reine Élisabeth, sacrifièrent généreusement leur vie pour attester l'unité de la sainte Eglise de JÉSUS-CHRIST. Quoiqu'il soit difficile, peut-être impossible, de rattacher directement la famille de Lionel à la race de ces géants de la foi romaine, nous n'hésitons pas à signaler une page émouvante des *Actes des Martyrs*, récemment élevés sur les autels.

Un jeune homme de vingt-six ans et une chrétienne héroïque, John Hart et sa mère, y préludent, ce semble, à la pieuse fermeté que nous admirerons plus d'une fois en Lionel et en celle qui lui donna le jour.

Le 8 décembre 1586, Léon XIII confirmait le culte rendu aux bienheureux Edmond Campian, Alexandre Briant, Thomas Cottame et à leurs compagnons, religieux ou élèves de la Compagnie de JÉSUS, et martyrisés en Angleterre, à l'époque de l'établissement par la violence du schisme britannique. Parmi ces illustres confesseurs, se distinguait un jeune prêtre du nom de John Hart : sa mère vivait encore. Les ministres de la cruelle Élisabeth, effrayés de voir couler tant de sang innocent, retardèrent le supplice de ce jeune homme, condamné à mort le même jour que le bienheureux Edmond Campian et six autres prêtres, le 16 novembre 1581, fête de saint Edmond.

Ils espéraient que les caresses maternelles parviendraient à triompher d'une constance que n'avaient pu entamer ni les

énervantes longueurs du cachot, ni les horribles tourments de la torture. On savait bien que la mère de John était une fervente catholique, mais on connaissait aussi son immense tendresse pour son fils.

Peu de jours après la sentence de mort portée contre John Hart, on introduisit dans son cachot cette mère, que lui aussi chérissait de toute son âme, et on les laissa seuls sans témoins. A la vue de son héroïque enfant chargé de lourdes chaînes, brisé par l'horrible supplice de la torture et respirant à peine : « Oh ! John, mon bien-aimé, s'écria cette mère généreuse, c'est maintenant que vous êtes mon fils ! Regardez le ciel : les misérables qui vous menacent de la mort, ne peuvent que vous en ouvrir les portes et vous donner une vie meilleure ! »

A ces paroles inspirées par la foi, John Hart sourit de bonheur. Sa mère, heureuse de son courage, embrassa longuement le martyr, et, pour ne rien lui ravir de son sacrifice, elle se retira. En sortant de la prison : « Je suis satisfaite, dit-elle de manière à être entendue des gardiens, mon fils est dans d'excellentes dispositions. »

S'imaginant que l'apostasie était consommée, les geôliers accoururent au cachot de John Hart, et ils comprirent bientôt le vrai sens des paroles de sa mère. Irrités d'avoir été vaincus par une femme, ils décidèrent que pour ébranler John Hart, ils le feraient assister au supplice d'Edmond Campian.

Le jour du glorieux martyr de l'intrépide Jésuite, ils tirèrent donc John de son cachot, ils le conduisirent à Tyburn et le placèrent en un endroit d'où il devait nécessairement tout voir et tout entendre. Mais la sainte vaillance de Campian ne fit qu'augmenter son désir de mourir, lui aussi, pour JÉSUS-CHRIST et son Église. Le souvenir du sang et de l'héroïsme de l'apôtre-martyr soutint John Hart dans les féroces tourments qu'il endura encore dans sa prison, et dans les rudes travaux qu'il supporta dans la suite. La peine de mort ayant été commuée pour lui en un exil perpétuel, il demanda même et obtint d'être admis dans la Compagnie de JÉSUS.

Le noviciat de John Hart se fit à Verdun, il se rendit ensuite à Rome, d'où, après un court séjour, il fut envoyé en Pologne. Il y mourut à Jaroslaw, le 19 juillet 1595. Sept ans après sa mort, on ouvrit son tombeau pour transporter ses restes dans le caveau des Jésuites. Son corps fut trouvé sans

aucune trace de corruption, et en conséquence inhumé par honneur dans un sépulcre spécial (1).

La mère de Lionel, Valentine Amanda de Keating, est née à l'île Maurice. Elle est fille de Redmond de Keating et de mademoiselle de Rochecouste. Le comte de Rochecouste, son grand-père, avait émigré à l'Île de France pour échapper à la tourmente révolutionnaire, lorsque plusieurs membres de sa famille avaient déjà porté leurs têtes à l'échafaud. Les de Rochecouste sont originaires de la Vendée. Ils sont alliés aux de Montalembert et à la famille de la célèbre madame de Genlis.

Par sa mère, on le voit, Lionel touchait à d'illustres origines. Appuyé sur d'incontestables documents, il aimait à remonter de son arrière-grand-père maternel, Redmond de Keating, seigneur de Goussay en Poitou, jusqu'à Jacobus de Keating, fils de Henri I^{er} de Keating, en 1294, sous Édouard I^{er}, roi d'Angleterre (2).

1. Extrait de la *Vie du B. Ed. Campian*, par le Père Alexis Possoz.

2. S'il faut en croire les vieilles chroniques, le nom de Keating remonterait à l'occupation de l'Irlande par les Anglais. « Vers le milieu du douzième siècle, dit la légende, une armée anglaise, montée sur des barques, s'approcha des côtes de l'Irlande pour en faire la conquête. Un des plus intrépides soldats se jeta sans bruit, pendant les ténèbres d'une nuit obscure, sur la terre convoitée et se mit à allumer *cent feux* le long du rivage. Les insulaires se crurent enveloppés par l'ennemi, ils prirent la fuite et leur malheureux pays devint la proie du conquérant. »

Le guerrier à qui revenait la gloire de cette conquête, prit le nom de *Ke-tynge*, c'est-à-dire *Cent-Feux*, en langue irlandaise.

Il orna ses armes de quatre feuilles de laurier, et prit pour cimier une laie tenant entre ses dents une branche du même arbuste, parce que, pendant qu'il allumait les cent feux trompeurs, une laie était sortie d'une haie de lauriers dont elle tenait un rameau dans sa gueule, ce qui lui avait paru de bonne augure. Plus tard, les Keating ajoutèrent à leur blason une croix de Saint-Georges, de gueules sur champ d'azur, afin d'exprimer leur inviolable attachement à la religion de JÉSUS-CHRIST.

Un nobiliaire de la seconde moitié du onzième siècle, et qui n'est pas sans valeur, donne au nom de Keating le sens de *premier feu*, premier foyer, première famille, et fait ainsi des Keating une famille descendant des premiers chefs indigènes de l'Émeraude des mers.

Quoi qu'il en soit, la famille des Keating a le droit de se glorifier, l'histoire en mains, de toute une brillante généalogie de chevaliers, barons, comtes, marquis et seigneurs, dont plusieurs furent des saints et même des martyrs de la foi catholique.

Quelques-uns surent aussi se consacrer à DIEU seul, dans l'ordre des chevaliers de Malte et dans les solitudes du Carmel.

Lionel, encore enfant, pour s'exciter au bien, avait transcrit à son usage et coordonné sa magnifique généalogie, dans des tableaux synoptiques fort nets quoique très détaillés. Si, par respect pour la vérité, il consent à y mentionner la branche infortunée qui fut détachée de la foi de ses pères par le souffle de la persécution, il s'applique à mettre en relief le nom des plus illustres par leur fidélité à leur DIEU et à leur Roi.

Voici les noms de ceux sur qui se reposaient plus volontiers son esprit et son cœur. Jacobus de Keating, convoqué dans un *mandatum* d'Édouard I^{er}, le 15 juin 1294, à Portsmouth, pour une expédition en Gascogne. — Nicolas, fils de Jean II et baron de Hervmargash, dont les biens furent confisqués la onzième année du règne de la cruelle Élisabeth, parce qu'il s'était opposé à l'abolition de la religion catholique en Irlande. — Thomas II, dépouillé, lui aussi, en 1651, par Olivier Cromwell, en punition

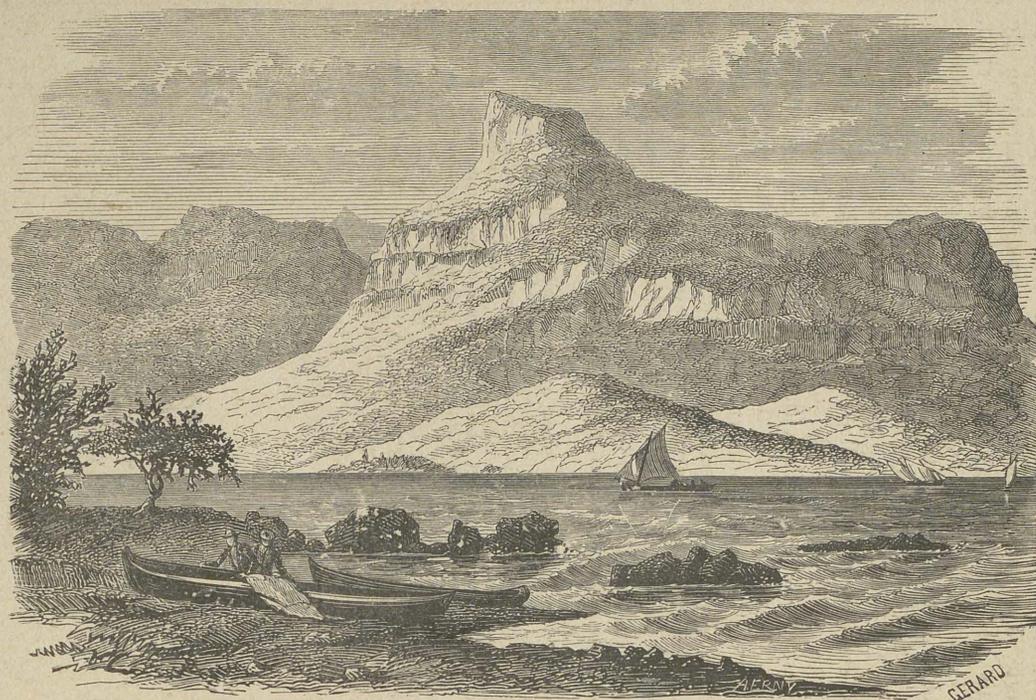
Transportés en France pour leur inébranlable fidélité à leur roi légitime Jacques II, détrôné par Guillaume d'Orange et réfugié à Saint-Germain-en-Laye, sous la protection de Louis XIV, les Keating furent naturalisés français, en 1760, par Louis XVI, et en reçurent, par lettres-patentes, confirmation de tous leurs titres de noblesse.

L'aïeul de notre héros, William Golfrid de Keating, père de Redmond de Keating, établit sa famille à l'Ile de France, où il était venu en qualité de capitaine, dans le régiment français qui faisait alors le service de notre colonie.

C'est ainsi que la Providence conduisit en cette île lointaine, alors française, les descendants des chevaliers catholiques qui avaient souffert les persécutions de l'hérésie et combattu pour leur patrie. La fille de ces nobles preux, mademoiselle de Keating, devait y rencontrer monsieur Edward Hart, dont nous avons esquissé à grands traits la vaillante carrière. Dieu bénit leur union, et, en leur donnant Lionel, il ajouta une nouvelle gloire à leurs illustres maisons.

de sa fidélité aux Stuarts. — Redmond, ardent catholique, tombé en disgrâce et privé de sa dignité héréditaire de Gardien des Marches de la reine, pour avoir, en présence de Jacques II au Parlement de Dublin, appuyé, avec tous les honnêtes gens, l'évêque de Meath dans son opposition à la loi de spoliation projetée contre les propriétaires irlandais. — Geoffroi ou Golfrid, incarcéré quelque temps comme jacobite dans la tour de Londres, par Guillaume d'Orange. Une horloge de son palais s'arrêta d'elle-même, dit-on, au moment de l'emprisonnement de son maître, et se remit spontanément en mouvement dès qu'il fut rendu à la liberté. — Valentin, élevé chez les Jésuites de Poitiers, qui reçut de Louis XVI des lettres de naturalisation. — Enfin William Golfrid, aïeul de Lionel, qui fut officier dans l'armée française à l'Ile de France.





ILE MAURICE. -- Vue du vieux grand-port et de la montagne du Lion.

Chapitre deuxième.

1864-1873. — Ile Maurice. — Enfance de Lionel.

LIONEL-Édouard-James Hart naquit le 14 novembre 1864, au lendemain de la fête de saint Stanislas de Kostka, à l'île Maurice. Cet enfant, nous venons de le voir, avait reçu un sang tout français. Ce n'est que par suite de nos déplorables malheurs que son berceau ne se trouva pas ombragé par le drapeau de la France.

Maurice est une terre française. Le pavillon anglais flotte, il est vrai, sur toutes ses côtes, mais, en changeant de maîtres et de nom, elle n'a pas oublié que, pendant un siècle, de 1713 à 1810, elle a été l'Île de France. Ses habitants conservent nos mœurs, notre langue et surtout notre sainte religion (1).

Quand le chevalier Dufougerais-Garnier, commandant le *Triton*, prit officiellement possession de cette riche colonie au nom de Louis XV, le 23 septembre 1721, il dressa, vis-à-vis du drapeau de nos rois, sur l'ilot des Tonneliers, à l'entrée du port devenu Port-Louis, une croix monumentale de trente pieds de haut, qui portait avec des fleurs de lis cette fière et pieuse inscription : « *Jubet hic Gallia stare Crucem*: Ici, debout la Croix ! C'est la France qui l'ordonne ! »

La France a été obéie, et, depuis la mémorable érection de cette croix, la foi des Mauriciens n'a point fléchi et leur cœur demeure français.

1. La maison qui a vu naître le futur Machabée, appartient encore à sa mère ; elle est située à Port-Louis, au Champ Delord, au numéro 9 de la rue Wellington. De construction créole, elle est formée d'un vaste rez-de-chaussée surélevé de terre. Au premier plan est une véranda, flanquée de deux petits pavillons aux toits pointus. Au second plan est le corps principal du logis, plus élevé que la première partie de deux ou trois marches. Derrière, au troisième plan, un grand balcon réunit deux gracieux pavillons. Le tout vaste, gai et largement aéré.

Devant la maison, est un très grand jardin, protégé par une haute grille ouvragée avec deux grands portails. Derrière est un vaste terrain, tellement en pente que les arbres seuls peuvent y prospérer. Une allée conduit à la rivière qui coule tout au bas.

Autour de l'habitation, croissent les palmiers, les cocotiers, l'acacia à graines rouges, le tamarin, le sang-dragon, le bananier et toute la flore exotique. A droite du principal corps de bâtiment et formant angle droit, se trouvent le logement des domestiques nègres, qui, avec les Indiens, sont les seuls serviteurs des colons ; les écuries, et enfin, sur la rue, un magasin toujours occupé par des commerçants chinois. Ce sont eux qui, à l'île Maurice, font exclusivement le petit commerce d'épices ; ils y sont considérés, non sans motif, comme cruels et insociables.

Au commencement de ce siècle, l'Île de France eut le malheur d'avoir pour gouverneur le général Decaën. Par des mesures maladroites et des vexations révoltantes, cet homme indigne s'aliéna l'esprit des créoles, déjà humiliés et blessés de toutes nos révolutions. L'Angleterre, qui convoitait depuis longtemps la belle rade de l'île africaine, profita de ce mécontentement. Le 20 novembre 1810, l'astucieux commandant de la flotte anglaise, sir Farquhar, s'empara de notre colonie séculaire, malgré l'énergique opposition des colons français et l'héroïsme de nos marins, commandés par l'amiral Duperré, au célèbre combat de l'île de la Passe. La France, déchue et meurtrie, n'osa pas revendiquer ses droits.

Les Anglais, maîtres de l'Île de France, lui rendirent le nom qu'en 1598, les Hollandais lui avaient imposé, en l'honneur de Mauritius, prince d'Orange, alors Stathouder de la république néerlandaise. Ils en firent le chef-lieu d'un gouvernement, qui s'étend sur les Rodrigues, les Seychelles, Diego-Garcia et les autres îles Mascareignes. Son site ravissant, les mœurs hospitalières de ses quatre cent vingt mille habitants de toutes couleurs, ont inspiré, on le sait, le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, qui, tout en écrivant un roman, a pourtant raconté une réelle histoire.

A l'âge de quatre mois, Lionel tomba gravement malade ; il avait une de ces fièvres lentes qui enlèvent toute force et tout appétit. Ses parents prirent la décision de l'emmener à la campagne. On choisit la montagne Longue, site admirable très élevé, à l'air pur et vivifiant, dont le sommet se nomme Peter Boad. On se fixa aux Pamplemousses, dont il est tant parlé dans *Paul et Virginie*, et l'on choisit pour résidence le lieu appelé Crève-Cœur, où se passa, dit le romancier, l'enfance des deux jeunes héros de sa dramatique histoire. Là, l'enfant sembla renaître. Bientôt il réclama sa nourriture ; mais sa mère, abreuvée d'inquiétudes et épuisée de fatigue, était hors d'état de le nourrir. Le lait d'ânesse fut essayé, mais inutilement. On chercha une nourrice européenne : on n'en trouva point parmi les femmes des soldats anglais.

Cependant le petit malade dépérissait. Il allait mourir, lorsque une jeune mulâtresse du voisinage, émue de pitié, consentit à lui sauver la vie, en lui donnant son lait. Au bout de quelques jours, l'on retourna à Port-Louis. On emmena l'enfant guéri et toute la famille de sa nourrice.

Pendant son enfance, Lionel fut confié aux soins d'une autre négresse. C'était une princesse sauvage, qui avait été violemment transportée à Maurice. Fille d'un roi de la côte Mozambique, la jeune fille, le jour de son mariage, et pour accomplir une cérémonie de sa religion, s'était fait pompeusement apporter en palanquin sur le bord de la mer. Là, elle fut lâchement capturée avec toute sa suite par le capitaine d'un navire négrier espagnol. Mais les cruels pirates furent à leur tour saisis par un vaisseau anglais et menés à Maurice.

Le gouverneur de la colonie accueillit les malheureux esclaves, leur rendit la liberté et leur assura des moyens d'existence. La jeune princesse était débarquée avec ses attributs royaux : elle portait une couronne de plumes d'autruche et des bracelets passés aux jambes nues. Elle devint chrétienne et reçut le nom de Françoise. Après avoir servi plusieurs familles honnêtes, elle entra au service de madame Hart, qui lui confia le petit Lionel. Elle l'entoura d'un dévouement sans réserve et d'un amour assez semblable à celui d'une lionne, dont elle avait du reste les allures altières et sauvages.

En 1867, Port-Louis fut ravagé par les fièvres intermittentes; la famille Hart s'enfuit de nouveau. Elle vint s'abriter au *Grand-Port*, dans une propriété appelée Solitude et faisant partie de son exploitation sucrière. Le père de Lionel, obligé de rester au centre de ses affaires, venait chaque semaine visiter ses nombreux enfants. En 1869, deux ans plus tard, les fièvres envahirent même cette partie du littoral, et Lionel en ressentit les premières atteintes. Alors, on se réfugia sur le point le plus élevé de l'île, dans le district des plaines Wilhems; c'est là que demeura madame Hart jusqu'en 1873. A cette époque, toute la famille s'embarqua pour la France, afin d'échapper à un climat insalubre et de procurer à des enfants déjà grands une instruction sérieuse et une éducation solidement chrétienne.

Durant toute cette première période de son existence, Lionel, qui devait à une protection spéciale de la sainte Vierge et aux tendres sollicitudes de ses parents la conservation de la vie, resta essentiellement bon. Il aimait les siens comme on aime rarement à son âge. Il évitait tout ce qui pouvait attrister sa mère, et multipliait déjà les efforts de sa vertu pour apporter quelque joie à son père, si accablé dans la gestion de ses affaires.

Cependant la bonté n'excluait pas chez lui une vivacité naturelle bien voisine de la violence et qui fit même plus d'une fois éclater des tempêtes. Mais, dès la première heure, la piété s'empara de cette âme et lui servit de frein.

Il marchait à peine, et déjà la prière lui plaisait. L'assistance au saint sacrifice était pour lui une fête, qu'il prolongeait à la maison en imitant les cérémonies sacrées. Sur les petits autels que dressait sa main enfantine, il plaçait les images de la Vierge et des saints, souvent aussi des ostensoirs, comme pour préluder à la dévotion eucharistique, dont il recueillera, toute sa vie, les grâces et les bénédictions.

Un enfant pieux est toujours aimable. « Je vois ce doux enfant, s'écrie une de ses sœurs, qui était comme sa seconde mère, je le vois à peine sorti du berceau égayant toute la maison. Je suis encore sous le charme de ses douces manières, de ses grâces enfantines et de sa bonté. Toujours souriant, poli, aimable, il acceptait gracieusement les petites taquineries de ses frères, et y répondait avec finesse, sans la moindre impatience. »

Son intelligence ne fut pas moins remarquable. Il avait même, dit-on, l'esprit trop ouvert : il voulait tout savoir, souvent il devinait à demi-mot. Ce développement prématuré avait ses dangers. Mais Dieu avait donné pour sauvegarde à cette riche nature, une exquise tendresse de cœur et une piété angélique.

Lionel fit dans ses premières études de rapides progrès, et jamais l'on ne surprit chez lui aucun de ces écarts qui humilient trop souvent les intelligences d'élite, et leur font payer la gloire de leur succès.

A quatre ans, il connaissait les premiers éléments de la lecture et de l'écriture; son institutrice française admirait dès lors son goût pour l'étude et se réjouissait de le voir passer gravement ses journées à épeler son *syllabaire* et à s'essayer à écrire. Dès qu'il commença à lire le latin, il voulut le comprendre. Plus d'une fois, on le surprit un missel en mains, cherchant à saisir le sens des mots en s'aidant de son livre d'Heures.



Chapitre troisième.

1873-1877. — Collège des Jésuites de Vaugirard. —

Première communion de Lionel. — Mort du père de

Lionel.

LA famille Hart s'étant fixée à Paris, Lionel et ses frères furent confiés aux Révérends Pères de la Compagnie de JÉSUS à Vaugirard. L'école libre de l'Immaculée-Conception avait alors à sa tête le R. P. Chauveau, l'écrivain des *Souvenirs de l'École Sainte-Genève*. Lionel lui voua une affection toute chevaleresque. Sorti du collège, il entretint toute sa vie correspondance avec le vénéré religieux, estimant comme un honneur l'amitié paternelle de l'historien qui a raconté les hauts faits de ses aînés en courage chrétien et en valeur militaire.

A son entrée à Vaugirard, il n'avait que neuf ans ; il y resta jusqu'à l'âge de treize ans. Il y suivit pendant deux années le cours préparatoire, et consacra deux autres années aux classes de sixième et de cinquième. Il passa ensuite à l'externat de la rue de Madrid, où il continua ses études jusqu'aux humanités. Il sortit alors des mains de « *ses bons Pères* », pour aller étudier l'anglais, pendant quelques mois, à *Woking-College*, près de Londres.

Les deux principaux événements qui marquèrent son séjour à Vaugirard, furent sa première communion et, un an après, la perte de son père.

Une de ses sœurs va nous dire les joies intimes de cet enfant, admis pour la première fois à la table des Anges.

« La Vierge Immaculée, dit-elle, présida à cette fête ravissante. Son beau mois avait revêtu ses plus belles fleurs et répandait ses parfums les plus pénétrants : on était au 25 mai 1876. Toute la famille de Lionel était accourue à cette touchante cérémonie. Sa mère était entourée de ses fils, élèves de l'école Sainte-Genève, et de ses filles, venues du pensionnat du Sacré-Cœur. Son père, retenu pour d'impérieuses affaires à Londres, avait envoyé sa bénédiction dans une lettre toute vivante de foi et d'affection paternelle.

Lionel la garda toujours comme un de ses plus précieux trésors.

« La solennité fut splendide. Dans la grande et belle chapelle du collège de Vaugirard, les Pères à leurs stalles, les parents non loin du sanctuaire, huit à neuf cents jeunes gens rangés en bel ordre, et, au milieu d'eux, comme un bouquet sans épines, le groupe radieux des premiers communiant, apportant à Notre-Seigneur leur cœur si longuement préparé.

« L'orgue accompagnait les chants les plus suaves et les plus solennels. Sur l'autel ruisselant d'or et de lumières, le saint sacrifice opérait, au prix du sang de notre Rédempteur, le sacrement qui nous unit à lui.

« Au moment de distribuer le Pain eucharistique, le R. Père Recteur, prêtant sa voix au Cœur de JÉSUS, s'adressa successivement à tous les assistants, aux enfants d'abord, ensuite à leurs parents, à leurs professeurs, à leurs camarades, et tous sans exception avaient les yeux remplis de larmes. Les corps étaient ici-bas, mais toutes les pensées étaient absorbées en Dieu seul.

« Enfin Lionel et ses petits compagnons se dirigèrent vers la table sainte. Humble et recueilli, le cher enfant cachait mal son bonheur. A travers ses grandes paupières abaissées, s'échappait un rayonnement divin. Que se passait-il entre cette âme prédestinée et son Dieu ? De merveilleuses effusions, nul n'en peut douter, et tous nous gardons l'ineffaçable souvenir de ce visage transfiguré, semblable à celui d'un ange du ciel, éclatant de lumière et de joie.

« Après quelques instants d'un silence absolu accordés à l'ineffable action de grâces, le prêtre reprit encore la parole, et continua tout haut ce qui se disait mystérieusement dans cette intime union des âmes avec leur divin Maître, si parfaitement Roi en cet heureux moment. Qui n'a pas assisté à une cérémonie pareille, ne se rendra jamais compte de l'atmosphère surnaturelle qu'on y respire en ces fêtes indescriptibles. Là, c'est le courant divin qui parcourt les âmes et les détache de la terre. Tous les cœurs battent à l'unisson, et toutes les volontés n'en font qu'une pour se donner à Dieu.

« La messe de communion terminée, les enfants et les parents prirent séparément le repas préparé par les soins des Pères, et aussitôt après, il fut donné à chaque famille d'embrasser le petit roi si aimable et si pur de ce grand jour. Notre cher Lionel nous arriva semblable à un séraphin.

Comme la veille, il se jeta encore aux genoux de sa mère, implorant une double bénédiction, qu'elle lui donna en pleurant, heureuse et émue du bonheur de son fils, et fière d'avoir rendu au Seigneur, intacte et resplendissante, l'âme qui avait été confiée à sa tendresse.

« Pendant cet instant d'entrevue, notre Lionel, doux, calme et sereinement joyeux, était un sujet d'édification pour nous. Il nous embrassait à chaque instant en s'écriant : « Que je suis heureux ! que je suis heureux ! » Puis : « Maman, que j'ai prié pour vous et pour papa ! Vous verrez comme le bon Dieu m'exaucera ! »

« Au son de la cloche annonçant la messe d'action de grâces, Lionel nous quitta vivement et s'élança vers la chapelle. Les Pères nous répétèrent encore qu'il était le plus édifiant et le plus ardent des premiers communians.

« Le chant des vêpres, le renouvellement des vœux du baptême, la consécration à la sainte Vierge et la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement ne furent que l'écho des émotions si vives et si douces ressenties le matin. Parents et enfants se revoient encore dans la paix et la joie de ce jour *inoubliable*. Que doit être celui de l'éternité s'il en est de si doux sur cette terre ? Venez nous le dire, ô frère chéri, pour nous aider et nous faire reprendre courage dans nos épreuves !

« Notre aimable Lionel me dit en se séparant de nous : « Comme il ferait bon mourir aujourd'hui ! ou plutôt, pour ne pas vous quitter, comme je voudrais être aussi près de Dieu le jour où il m'appellera à Lui ! » Je rentrai au Sacré-Cœur en remerciant le Ciel : « O mon Dieu, quel cœur d'apôtre, me disais-je en moi-même, a été donné à mon cher petit Lionel ! Il me semble qu'il deviendra votre grand serviteur ! »

Son professeur, le R. P. Aug. Mangeon, assure que la piété de Lionel prit, dès ce jour, le cachet d'une ferveur enthousiaste pour JÉSUS présent au Très-Saint-Sacrement et pour sa très sainte Mère.

Voici ce précieux témoignage : « Tout rempli dès lors des plus nobles sentiments, ce généreux enfant, dont le souvenir m'est bien présent, multipliait les témoignages de sa foi expansive. Inaccessible au respect humain, Lionel s'étonnait et s'attristait de ne pas rencontrer assez de condisciples disposés comme lui à s'entretenir des grandeurs et des bontés de la sainte Vierge, et à parler de choses pieuses. Je le vois

encore, au soir de sa première communion, m'abordant près du groupe de la Sainte Famille, dans le parc du collège, et me disant au nom de quatre ou cinq autres qu'il m'avait amenés : « Ah ! Père, est-ce que nous ne pourrions pas obtenir de communier demain, et puis après-demain encore, puisque communier c'est ce qu'il peut y avoir de plus grand et de meilleur avant d'entrer au Paradis ? »

« Il fit d'incroyables instances pour obtenir de faire la sainte communion aux six dimanches de Saint-Louis de Gonzague. Mais il avait contre lui un malheureux usage de vieille date, d'après lequel les premiers communians ne devaient revenir à la sainte table que trois fois pendant les deux mois qui les séparaient des grandes vacances. Les instances infatigables des plus ardents (et Lionel était à leur tête) obtinrent néanmoins une communion de plus pour la fête du Sacré-Cœur, et une encore à l'occasion d'un pèlerinage à l'église votive de Montmartre. »

La sainte avidité de Lionel pour le Pain des anges se maintiendra toute sa vie. Il n'y aura de concessions faites à la tiédeur que par accident, pendant les derniers mois d'une année désastreuse passée au lycée de Nice pour ses humanités.

A Vaugirard, il est tout à la piété et au travail. Il veut être le chevalier de Marie Immaculée, et demande à s'enrôler sous son étendard dans la Congrégation. La section dont faisaient partie les premiers communians, avait pour patron spécial l'aimable saint Stanislas. Lionel pouvait-il trouver un plus beau modèle dans sa dévotion à la Reine des anges ? Comme Stanislas, il appelait Marie *sa Mère* et il était heureux de lui offrir, en témoignage de son amour, tous ses devoirs d'écolier.

La Vierge immaculée ne se laissa pas vaincre en générosité. Elle accordait à son enfant de tels succès à la fin de chaque année scolaire, que les prix remportés à Vaugirard forment à eux seuls une bibliothèque de plus de soixante volumes.

Nous avons entendu Lionel s'écrier, au jour de sa première communion : « Que j'ai prié pour papa ! » Le pauvre enfant prévoyait-il que son père bien-aimé allait bientôt lui être ravi ? Nous ne savons. Mais un an s'était à peine écoulé, que la mort jetait le deuil dans cette famille jusque-là si heureuse. M. Hart fut enlevé si rapidement, que Lionel ne put arriver assez tôt pour recevoir sa dernière bénédiction. Nous laissons parler un témoin oculaire.

Le fils aîné de M. Hart, Walter-Édouard, ayant écrit de l'île Maurice pour demander des détails sur les derniers jours de son père vénéré, sa sœur le consola en lui racontant comment les vertus chrétiennes et les plus délicates affections avaient présidé à la mort de celui qui venait de devancer ses neuf enfants dans l'éternité. Nous empruntons à ce pieux récit les passages qu'on va lire.

« Mon père avait été très éprouvé par un séjour de près de quarante ans dans les colonies. Quoique très vigoureux, il souffrit toujours des chaleurs accablantes et des fièvres de ces climats.

« Pour cette raison et pour l'éducation de ses enfants, il résolut de revenir à Paris, mais lorsque ce rêve longtemps caressé put se réaliser, ce fut pour mourir en France, où il avait passé sa jeunesse et qu'il aimait comme une patrie.

« Dès le commencement de sa maladie, il se mit en relations suivies avec son excellent ami, créole de l'île Maurice, Monsieur de Saint-André, vicaire de Saint-Augustin à Paris. Le digne prêtre le trouva si bien préparé qu'il n'hésita pas à lui apporter la sainte Eucharistie dès sa première confession. Sept jours avant sa mort, le 15 mai, le pieux malade demanda les derniers sacrements. Avec quelle foi il reçut la sainte communion et l'extrême-onction !

« Le 20 mai, le prêtre, appelé dans la soirée, le confessa encore et lui annonça qu'il lui apporterait le lendemain, à cinq heures du matin, la communion en viatique. Pendant cette nuit, mon père s'éveillait souvent et demandait à boire, puis, se souvenant qu'il devait recevoir Notre-Seigneur, il repoussait le verre d'eau fraîche que ma mère lui présentait. Celle-ci insistait : « Non, non, disait-il, il faut faire pénitence ! » Un instant après, dans l'ardeur de la fièvre : « A boire ! à boire ! » demandait-il inconsciemment, et ses lèvres brûlantes, desséchées par la fièvre, s'approchaient du verre, mais, se ravisant aussitôt, il l'écartait doucement.

« A chaque instant, il demandait l'heure. Ma mère lui proposait quelquefois de faire venir le prêtre tout de suite : « Non, non, répétait-il, il faut que j'expie mes fautes. »

« Enfin, cinq heures sonnèrent : le divin Maître reposa, pour la dernière fois, dans le cœur de son serviteur, qui était sur le point de quitter le séjour de l'exil. Sa figure était douce et calme. Après un long instant de recueillement, il consentit à boire un verre d'eau fraîche, qu'il reçut avec reconnaissance. La journée du 21 mai se passa sans incidents.

« Dans la nuit du 22, l'agonie commença. Ma mère et mon frère Villiers passèrent la nuit à prier auprès de lui. Vers trois heures du matin, mon frère vint m'appeler dans ma chambre, où l'on avait exigé que je me reposasse, et il partit immédiatement pour chercher d'abord mes frères Edgar et Lionel, qui étaient chez les Jésuites, l'un à la rue des Postes, l'autre à Vaugirard, puis ma sœur Anna, qui était au Sacré-Cœur.

« Pendant ce temps, notre père bien-aimé achevait les deux heures qu'il lui restait à vivre. Je priais à haute voix, lisant les prières des agonisants. « Mon père chéri, lui disais-je de temps en temps, m'entendez-vous? Voulez-vous que je continue à prier? » « Oui! oui! » répondait-il. Puis, quand je lui présentais le crucifix de la bonne mort, que je venais de recevoir de Rome, ses lèvres entr'ouvertes et déjà froides faisaient un effort suprême pour le baiser respectueusement. « Père chéri, lui dis-je encore, voulez-vous me bénir et m'embrasser pour tous vos enfants, qui seront dans un instant auprès de vous? » « Oui, ma fille », eut-il encore la force de me répondre.

« Je continuai les prières. Il prononçait sans cesse le nom de ma mère, qui lui tenait les mains, puis il disait tout bas : « Mon DIEU! mon DIEU! » Tout à coup mon père se souleva légèrement en regardant fixement devant lui, et d'une voix forte, comme s'il voyait son fils aîné alors à Maurice : « Édouard, mon fils, s'écria-t-il, je te les recommande. » Il remettait ainsi au cher absent le soin de le remplacer auprès de ceux que sa mort allait rendre orphelins.

« Tout à coup ses yeux, éteints et clos, se rouvrirent encore largement; il souleva sa tête, et il eut le plus beau regard qu'on ait jamais vu au monde. C'était un reflet du ciel! A ce moment suprême, mon père bien-aimé pencha la tête : il venait de nous quitter!

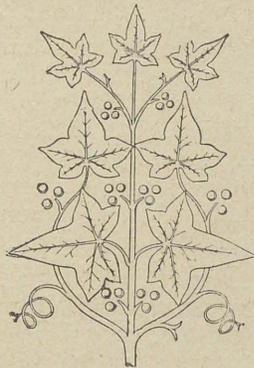
« C'était le 23 mai 1877, à cinq heures vingt minutes du matin. A cette heure même, plusieurs messes se célébraient pour sa guérison; elles lui obtinrent sans doute un accueil favorable dans les demeures éternelles.

« Quelques instants après, mes frères et sœurs arrivaient : Lionel était accompagné d'un de ses maîtres de Vaugirard. Celui-ci assista à la scène déchirante de ces enfants embrassant avec désespoir leur père bien-aimé, dont le corps seul restait ici-bas. Quand le bon Père Jésuite eut laissé un certain cours à cette grande douleur et mêlé ses larmes aux nôtres,

il prit la parole, et, en quelques instants, releva tous les courages brisés. Il parla du ciel, où nous attendait celui que nous pleurons; puis il pria avec nous, et quand il partit, il nous laissa le souvenir de sa parole si élevée et si chrétienne qu'elle avait pu un instant arrêter nos sanglots.

« Le 25, Lionel, avec tous mes frères, accompagna au cimetière de Neuilly, près de Paris, où elle repose, la dépouille de notre père chéri, décédé en cette même paroisse, dans sa villa du Péronnet. »

Ce deuil ouvrit une telle blessure dans son âme de treize ans, que, jeune homme, il voudra l'immortaliser dans son testament, en y burinant ces éloquentes expressions d'une affection demeurée inconsolée : « La plus grande douleur de mon enfance a été la mort de mon père. »



Chapitre quatrième.

1877-1880. — Externat Saint-Ignace de Paris. —

Woking-College. — Lycée de Nice. — Collège catholique d'Aix.

PENDANT sa classe de troisième, qu'il avait commencée à l'externat Saint-Ignace de Paris, une maladie contagieuse condamna Lionel à un isolement tout à fait opposé à son caractère, et prouva à toute sa famille combien l'aimable adolescent avait déjà appris à se vaincre

Un soir du mois de février, le jeune externe revint de la rue de Madrid avec des symptômes alarmants. Il était pris de la fièvre scarlatine. Par ordre du médecin, sa mère, avec une seule domestique, s'installa auprès du cher malade. Les frères et sœurs se confinèrent dans les appartements d'une maison voisine, sous la garde de leur grand'mère.

La maladie fut bénigne, mais d'une durée qui parut longue à un écolier de quinze ans, dont tout le bonheur était de jouer et de gambader. Il supporta néanmoins gaiement ses vingt-cinq jours de solitude. Il lisait, il chantait des cantiques, il pria et il avait sa mère !

Plus tard, cette même fièvre scarlatine s'abattit violemment sur toute sa famille réunie à Rousset, et priva Lionel du baiser d'adieu de sa mère au moment où il partait pour le Tonkin. Douze personnes de ses parents furent alors atteintes par l'épidémie. Un petit ange de dix mois, son neveu, s'envola vers le ciel, et à plusieurs reprises l'on put craindre pour les jours de Madame Hart elle-même.

A l'externat de la rue de Madrid, Lionel montra la même ferveur, obtint les mêmes succès qu'à l'école de l'Immaculée-Conception. Il dut cependant se séparer de ces maîtres, dont il appréciait le dévouement, et qui avaient si bien jusque-là su préserver son âme et développer son intelligence.

De mars 1879 au mois d'août de la même année, Lionel continua ses études au collège de Woking, en Angleterre, dans le comté de Sussex. Cet établissement est une école protestante. Heureusement, à quelque distance, dans un

village, se trouve une église catholique confiée aux soins d'un excellent prêtre. Lionel s'empessa de se faire connaître à cet homme de Dieu et le choisit pour directeur. Il en fut vite apprécié. Le prêtre, ravi de l'esprit de foi du jeune collégien, écrivait à Madame Hart que « non seulement son fils était fidèle à ses devoirs religieux, mais qu'il montrait une ferveur des plus édifiantes ».

Cette ferveur eut même ses excès. Un jour de pluie épouvantable, Lionel voulut absolument se rendre à l'office. C'était la fête du Très-Saint-Sacrement. M. Arnold, le directeur du collège, lui fit observer que le temps pourrait le rendre malade ; mais l'insistance de l'enfant fut telle qu'il le laissa partir. Mouillé jusqu'aux os, Lionel assista à la messe et prolongea sa prière sans tenir compte du frisson qu'il éprouvait. Après l'office sacré, il alla se sécher au feu du bon curé et déjeuner avec lui. C'était trop tard. Il avait pris le germe d'un rhumatisme dont il souffrit cruellement pendant quinze jours, et qui reparaitra souvent, surtout en Algérie et à Formose.

A Woking, Lionel apprit l'anglais avec une rapidité qui étonna le directeur et tous les professeurs du pensionnat. Il fut bientôt jugé capable d'entrer dans la rédaction du *Woking-College-Chronicle*, journal de bon ton, où écrivent les maîtres et leurs meilleurs élèves. Cette feuille donnait, le 4 juillet 1879, un article d'une correction et d'une élégance irréprochables, intitulé : *Voyage de l'île Maurice à Londres, par Aden, Suez, Paris, etc...* L'article n'était pas signé, mais les initiales J. L. H. dont il était suivi disaient assez, à tous ceux qui avaient intérêt à le savoir, que l'auteur était James Lionel Hart.

Après un court séjour dans cette école anglaise, Lionel revint en France. Il prit ses vacances de 1879 à Saint-Germain, d'où sa famille, fuyant les rigueurs de l'hiver, émigra vers Nice, qu'elle habita jusqu'à sa définitive installation au gracieux village de Rousset, près d'Aix en Provence.

La seizième année de Lionel fut signalée par une victoire et une épreuve. L'humaniste inexpérimenté, si heureusement préservé par ses parents et ses maîtres chrétiens, suivit, dès le mois d'octobre 1879, les cours du lycée de Nice. Il y apprit trop tôt que l'homme est ici-bas sur un champ de bataille où, à chaque instant, pour son devoir, il faut se vaincre et résister à un ennemi, ou humilier sa conscience et périr devant

Dieu. Son cœur, nourri d'affections aussi nobles que tendres, ne soupçonnait ni le mal ni ses trompeuses séductions. Il était heureux en aimant Dieu de tout son cœur. Il ne soupçonnait pas que des jeunes gens de son âge pussent convoiter un autre bonheur, et il n'aspirait qu'à les égaler par sa piété et son application.

Il s'élançait sans défiance vers le champ de la littérature, où il n'apercevait que des fleurs sans épines, des jouissances sans dangers. Son goût pour les belles-lettres s'était fait jour depuis longtemps, et le succès ne pouvait lui manquer. Dès l'âge de huit ans et demi, en traversant la mer Rouge, n'avait-il pas produit un acrostiche dont on l'avait félicité? Au lycée, il allait donc, en sécurité, donner libre cours à ses aspirations poétiques, et du même coup s'élever plus haut dans la science et dans la vertu.

Il se mit résolument à l'étude, et, sans ostentation comme sans respect humain, il continua ouvertement ses pratiques religieuses. Ce fut une surprise pour ses nouveaux condisciples. Eux-mêmes ne furent pas pour Lionel un objet de moindre étonnement, quand il les vit se railler de tout ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, et se glorifier de leur grossièreté, de leur désobéissance, de leur impiété.

On s'observa d'abord de part et d'autre. Le descendant des martyrs de la foi en Irlande ne retrancha rien de sa régularité ni de ses habitudes chrétiennes; les lycéens, ébahis, ne parvenaient pas à comprendre cette fière attitude secrètement admirée par plus d'un, mais qui, pour le grand nombre, était une nouveauté inacceptable. Ils surent bientôt quelles mains avaient formé ce chevalier sans peur, et, pour le punir, ils le nommèrent: le *Jésuite*.

Aux yeux de Lionel, cette appellation désignait la loyauté et l'intrépidité d'un vrai compagnon de JÉSUS. Elle lui causa de la joie et lui donna de l'orgueil. « Je plaçai, disait-il plus tard, mon point d'honneur à mériter cette injure glorieuse. Je ne trouvai pas un médiocre plaisir à me poser carrément devant tous comme un élève régulier, travailleur et chrétien avant tout, puisque c'était cela que l'on qualifiait de *Jésuite*. »

On essaya vainement de l'intimider. Il priaït, il communiait, il observait ses paroles, il passait à travers les quolibets, sans provocation mais aussi sans concession aucune.

Pendant plusieurs mois, le jeune soldat de JÉSUS-CHRIST

s'aguerrit ainsi au service de son divin Roi. Jamais, pour se faire agréer de quelques espîgles mal élevés et s'attirer les déshonorantes bonnes grâces des écoliers vicieux, il n'eut la pensée de partager leur conduite, encore plus inconsidérée que coupable. Il eût plutôt joué du poing et du pied, et guerroyé *moult prestement*, à la manière des preux d'autrefois. Mais la victoire vint d'elle-même.

L'énergie et la bonté de son cœur finirent par désarmer les plus acharnés contre lui. Toujours à la tête de sa classe, ses succès d'abord, puis son affabilité et son caractère aussi jovial que digne, lui firent comme une auréole et lui gagnèrent, sinon l'affection, du moins le respect et l'estime de tous. Ce repos après la bataille faillit lui devenir funeste. La paix allait mal à cet esprit guerrier par nature et que les assauts de la taquinerie venaient d'éveiller. Il nous le dit lui-même humblement, et en exagérant les défaillances passagères que, dans quelques mois, il déplorera et saura réparer avec héroïsme. C'est de la fin de ses humanités qu'il date ce qu'il appelait sa *perversion*.

« Quand je n'eus plus à me défendre que contre moi-même, dit-il, je devins lâche; je négligeai mes prières, et cédaï, par pure faiblesse et nullement par respect humain, à mes plus vilains défauts. L'amour-propre réclamait bien, car j'éprouvais de la honte à reculer, après avoir si ostensiblement affirmé au moins des airs de sagesse et de retenue. Mais je commençais à trouver que j'avais été assez *jésuite*; je n'eus plus la force de la vigilance sur moi-même, je me mis à faire comme les autres. Je fus un mauvais sujet, contre mes propres convictions, malgré mon orgueil, et uniquement par couraïse. »

Un an et demi plus tard, revenant sur ces souvenirs douloureux, il écrivit à un religieux à qui il avait donné toute sa confiance: « Mon Père, croyez-vous que je puisse me refaire une vie sainte et agréable à Dieu? C'en est fait, je suis converti et je vais faire expier à ma légèreté vaniteuse tous ses méfaits détestables. »

Ces *méfaits*, pour employer son langage, ne l'avaient pas empêché d'être un jeune homme correct. Il avait pu, dans la pratique, céder quelques pouces de terrain, bien peu; mais rien n'avait pu entamer la forteresse de sa foi. Quant à la vertu de cette âme d'élite, un de ses plus intimes confidents a pu dire: « J'en ai eu de telles preuves que je dois assurer

qu'elle a toujours été digne de sa pieuse éducation et qu'elle a été sans éclipse. »

D'ailleurs hâtons-nous de le dire, la légèreté n'eut pas le temps de faire de grands ravages ; le Seigneur ayant attiré sa famille dans le voisinage d'Aix, Lionel retrouva son élément dans le collège catholique de cette ville. Il s'y remit à son devoir, et redevint fervent. Il y termina sa rhétorique et sa philosophie par de brillants examens pour le baccalauréat ès-lettres.

A l'apparition de la première édition de la biographie de l'ancien élève de cette école-libre du Sacré-Cœur, maîtres et condisciples du héros l'accueillirent à l'envi. Quelques-uns furent d'abord stupéfiés et se reprochèrent bien à tort de n'avoir pas mieux connu le chrétien et le patriote d'élite, qui sur les bancs n'avait naturellement point encore pu révéler ni son indomptable énergie ni son étonnant oubli de lui-même. « Ce livre, écrivait aussitôt l'un d'eux, me rappelle de chers souvenirs qui me reviennent maintenant en mémoire très clairement, mais il ne me surprend pas. Bien avant les prouesses de Lionel, en quittant le collège, un de nos camarades disait ses remords de n'avoir pas deviné plus tôt cette âme exquise dont le contact l'avait rendu meilleur à son insu (1). »

Ceux qui étaient entrés dans l'intimité de Hart, ne cachèrent pas leur joie en recevant le portrait de leur ami. Ils se hâtèrent d'en exprimer leur reconnaissance et voulurent apporter leur fleur à ce modeste travail qu'ils nommaient obligamment un splendide monument élevé à la gloire de leur compagnon d'étude.

Un jeune licencié ès-lettres s'écriait du milieu des camps où l'avait jeté pour un an son volontariat : « Je conserve le journal de sa retraite à Saint-Joseph comme une relique. Les quelques extraits, que vous citez dans votre livre, sont absolument identiques aux quelques passages qu'il avait transcrits pour mon usage personnel. J'ai aussi quelques poésies et quelques lettres, mais elles n'éclaireraient pas d'un jour nouveau le cher mort que nous regrettons si vivement. Dans ces pages, c'est toujours le même cœur ardent et généreux, la même délicatesse de sentiments (2). »

« J'ai plutôt pressenti et aimé Lionel que je ne l'ai su

1. H. B. 2 février 1888.

2. C. S. Toulon, 20 décembre 1888.

apprécier, écrit à son tour un publiciste dont le talent promet un bel avenir. Il se dégageait de sa personne une irrésistible sympathie. Sa vie écrite pour édifier est un livre parfait. »

Et dans le bulletin bibliographique de l'*Observateur français* du 8 juillet 1888, il traduit ainsi son enthousiasme sur l'existence de Hart: « C'est le *sursum corda* mis en action... La vision d'une noble réalité (1)! »

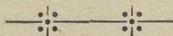
Un étudiant ès-droit nous apprend à son tour « que si Lionel est un vaillant modèle pour le jeune homme et le soldat chrétien, il l'est encore pour l'écolier », et il cite l'application de son aîné pour lequel il recopiait parfois de longs travaux en étude dans ses moments de loisir, et il mentionne « l'impression de piété qui, à la chapelle, saisissait tous ceux qui voyaient Lionel absorbé dans sa prière (2). »

Les maîtres du collège catholique signalent aussi cet esprit de piété profonde qui rehaussait les brillantes qualités de leur élève. Un de ces professeurs, avant les épreuves d'un examen, se trouva avec lui au sanctuaire de Notre-Dame de la Seds, aux pieds de la divine Patronne d'Aix; il admira la ferveur, « pieusement naïve », avec laquelle le rhétoricien offrit un cierge et se recommanda à celle dont il était le congréganiste et l'enfant depuis longtemps, et il l'entendit, deux jours plus tard, attribuer tout son succès à la Mère de Dieu.

Ce même professeur confirme les dires d'un condisciple de Lionel lorsqu'il révèle le bon esprit du jeune collégien: « Lionel, dit-il, ne me regarda jamais uniquement comme son maître et je ne le traitai jamais simplement comme un élève. C'était avec son bon cœur qu'il prenait ma direction: il recevait les observations avec grâce et distinction et il ne s'en fâchait jamais (3). »

Cette courageuse docilité vis-à-vis des supérieurs prenait la forme d'une affabilité ravissante dans ses relations avec ses égaux. En voici le témoignage d'un de ses condisciples qui fut trop souvent son rival obstiné: « Aimable et courtois dans ses rapports avec nous, j'ai vu souvent Lionel faire taire son amour-propre, et, sans calculer de quel côté étaient les torts, offrir de loyales excuses après les petites brouilleries si fréquentes au collège (4). »

1. C. M. Paris, 1 janvier 1889. — 2. P. T. Manosque-Mirabeau, 16 septembre 1888.
— 3. B. Aix, 22 décembre 1888. — 4. H. B. Mold, 18 mars 1888.



Chapitre cinquième.

Octobre 1880, 22 mai 1882. — Année de philosophie.

— Retraite à Saint-Joseph du Tholonet. — Adoration

nocturne.

LA sainte influence de ses maîtres et l'exemple de ses condisciples d'Aix ramenèrent Lionel, peu à peu et sans violence, aux sentiments généreux et aux joies fortifiantes de sa première éducation. Il n'y fallut même pas beaucoup de temps. Mais, à l'en croire, ce ne fut qu'au commencement de sa philosophie qu'il se convertit définitivement. Le 13 novembre, fête de saint Stanislas de Kostka, en cette solennité qui clôturait la retraite annuelle de l'école du Sacré-Cœur, sous le regard de l'angélique patron de sa première communion et de sa congrégation de Vaugirard, le philosophe de 17 ans résuma son programme de vie nouvelle dans ces mots énergiques de David à son fils : « *Confortare et esto vir ! Du courage et sois un homme !* » Pour le réaliser, il se déclara la guerre à lui-même. C'était, en effet, le moyen de ressaisir bravement tout ce qui, dans son âme et dans ses sens, avait lâchement passé à l'ennemi.

Sa transformation fut aussi radicale que prompte. Autour de lui, on ne connut pas toujours ses victoires intimes, mais il ne s'arrêta jamais dans la voie où il venait d'entrer. Il s'était redonné à Dieu : il voulait maintenir, coûte que coûte, l'intégralité des droits divins sur toute sa conduite.

Cette noble détermination fut mûrie encore et reçut une nouvelle force d'une circonstance que nous allons raconter.

Dans un bon nombre de collèges catholiques, il est d'usage que les élèves de philosophie, avant d'affronter les écueils d'une vie moins protégée, soient admis à une retraite spéciale que leurs maîtres leur ménagent vers la fin de leurs études. Sous le regard de Dieu, ces jeunes hommes se mettent en présence des différentes carrières qui s'ouvrent devant eux. Ils reconnaissent celle qui leur est destinée, et, à la lumière de la foi, ils orientent leur vie, de manière à la rendre non

seulement honorable, mais utile à la cause de Dieu et au bien de la société.

En 1882, Lionel et quelques-uns de ses condisciples de philosophie reçurent les secours d'une grâce si importante dans la maison de retraite de Saint-Joseph du Tholonet. Ils s'y rencontrèrent avec une phalange choisie de chrétiens de divers âges, où dominaient pourtant les plus brillants étudiants de la Faculté de droit d'Aix. Comme d'habitude, les saints exercices s'ouvrirent la veille de l'Ascension et durèrent du 17 au 22 du mois de mai. Ils se firent sous la direction solide et sûre du R. P. Constantin Buffet, de la Compagnie de JÉSUS.

Hart se rendit dans la pieuse solitude avec la disposition d'y vivre dans l'intimité avec Dieu : « Il faut, écrivit-il en y arrivant, que, pendant ces quatre jours, rien ne s'interpose entre Dieu et nous. JÉSUS sera avec nous ! N'a-t-il pas promis, l'aimable Sauveur, de se trouver au milieu de ceux qui se réunissent pour prier et se sanctifier ?... »

Tout d'abord Saint-Joseph le ravit. Il est l'oasis embaumée de fleurs printanières, de piété, de paisible liberté, où il dresse sa tente avec bonheur. Écoutons comment il la décrit dans un journal de retraite que nous citerons largement :

« Saint-Joseph est un petit paradis. La maison, vaste et élevée de deux étages, forme un fer-à-cheval. Elle est ombragée par un pin maritime, fameux par sa taille gigantesque aussi bien que par ses souvenirs.

« La campagne est charmante ; rien de pittoresque comme les paysages qui l'entourent ; pas de symétrie, pas de plan raide et étudié, tout y est capricieusement jeté comme au hasard. Ici, une allée se perd dans l'ombre des pins résineux et vous mène traîtreusement devant un rocher infranchissable ; là, une grotte délicieusement taillée au flanc d'une colline agreste vous invite à l'isolement. Les descentes et les montées se succèdent sans ordre ; quelques rares tertres de verdure s'étagent gracieusement d'ici de là ; et entre les arbres, sous un ciel splendide, la chapelle de Lorette laisse entrevoir quelque chose de son architecture simple et sévère.

« De quelque côté que se tournent les regards, ils ne voient que le ciel, car ici la terre est un paradis. On y jouit de la présence de Dieu et l'on ne pense qu'à lui seul. Tout parle du Seigneur. Descendez, par exemple, et faites quelques pas sur la route carrossable de Saint-Joseph : voici la statue de

la Vierge des Adieux ; elle porte le sceptre fleurdelisé et le diadème royal. C'est la reine de France : *Regnum Gallie, Regnum Marie*. Asseyez-vous et rêvez, car le monument a été érigé le 15 août 1828, dans les larmes des trois cents élèves du collège Saint-Louis, à qui les Ordonnances venaient de ravir leurs maîtres, en étouffant misérablement en France la liberté d'enseignement. Aux pieds de cette statue déjà antique, ravivez votre dévotion à Notre-Dame; votre attachement au Souverain-Pontife et vos sentiments patriotiques, car, sur le piédestal, de gracieuses sculptures vous y invitent.

« Voulez-vous méditer ou vous reposer un peu dans le recueillement ? Engagez-vous dans le petit escalier qui, non loin d'un jet d'eau, se cache sous une sorte de péristyle à colonnettes. Grimpez cet escalier étroit et montez sur la terrasse de la Tour-Carrée, ou plutôt de l'oratoire dédié à saint Joseph. Asseyez-vous au pied de la croix de bois qui vous montre la couronne d'épines du divin Sauveur, et laissez votre âme s'envoler vers la montagne dénudée de Sainte-Victoire et vers la monumentale Croix de Provence (1).

« Hier soir, 18 mai, je m'étais rendu sur cette terrasse silencieuse, je m'étais accoudé sur la balustrade. Le soleil avait disparu totalement, la lune ne s'était pas encore montrée et la cloche du Tholonet tintait l'*Angelus*. C'était ravissant ! On était saisi d'une émotion toute religieuse. Les sens en étaient pénétrés. Les objets terrestres allaient disparaître un à un dans les ombres de la nuit, qui s'avavançait lentement. Tout un flot de souvenirs se précipitait, comme les parfums d'un vase qui se brise, et l'âme montait, montait toujours, chantant en elle-même l'*Hosanna* des Anges : « *Sursum ! sursum corda !* En haut ! en haut les cœurs ! »

« Et puis, ce large tapis d'oliviers et de prairies en fleurs du côté du Tholonet, dominé triomphalement par la Croix de Provence, c'est féérique ! A peine est-on ici que chacun murmure involontairement : « *Bonum est nos hic esse !* Oh ! qu'il nous est bon d'habiter ces lieux ! »

En franchissant le seuil de la sainte maison du recueillement, Lionel se sent saisi d'une émotion indéfinissable. Il

1. La Croix de Provence, érigée sur le pic le plus élevé du mont Ste-Victoire, à l'orient d'Aix, fut commencée le 20 avril 1871, et achevée le 15 mai 1875. Cette croix monumentale est de fer, et mesure avec son piédestal 18 mètres de hauteur. Son érection a coûté 15,222 f.40, fournis par cent paroisses et vingt-deux mille bienfaiteurs. Elle a été bénite par Mgr Forcade, archevêque d'Aix, le 15 mai 1875, en présence de 3000 pèlerins.

nous décrit sa cellule : « Tout y est simple mais propre : un bénitier à la porte comme à l'entrée d'un sanctuaire, un lit monacal, une table munie de papier, de plumes et d'encre ; surtout un prie-Dieu en bois-blanc, devant une image du Sacré-Cœur appendue au mur avec une épingle ; une chaise, un porte-manteau, et c'est tout ! C'est assez pour un oratoire, où l'on s'occupe du corps le moins possible. Oh ! qu'il fera bon s'y retirer en Dieu et écouter en silence ce qu'il dira à notre cœur, dont il a créé les abîmes ! »

Les vingt-trois retraitsants sont à Lionel comme une vision du ciel : « J'avais aperçu, dit-il, leurs mâles et angéliques figures, quand les fêtes de l'Adoration nocturne les pressaient à la sainte table, ou les agenouillaient si noblement devant leur Chef éternel, dans la chapelle du collège catholique ; mais je n'avais vu ces Messieurs que dans leurs rapports avec Dieu ; je ne me les représentais que dans une sorte de nimbe radieux et recueilli, qui les élevait bien au-dessus du vulgaire. A Saint-Joseph, la simplicité la plus gracieuse s'unit en eux à la distinction la plus serviable. La plupart sont de jeunes hommes, la fleur de notre Faculté de droit. A notre tête est notre vénéré Président, qui remplit le rôle de père de famille, récitant les prières à haute voix, veillant à tout, s'empressant pour le service de tous, donnant l'exemple d'une ferveur peu commune, et avec cela d'une gaieté remplie de charmes (1).

« A côté de M. Jules de Magallon, tous admirent le sympathique M. Jules de Séranon, dont le talent d'orateur n'est surpassé que par sa modestie de chrétien. Comme le plus jeune étudiant en droit, il lit à son tour pendant les repas, il se plie au règlement de la petite armée, dont il a gagné tous les cœurs par son expansive bonté.

« Nous avons aussi les exemples de M. Prosper Gueyraud, consul général du Saint-Siège, venu de Marseille pour réchauffer son âme, dit-il, au contact de la jeunesse aixoise, dont il connaît la ferveur.

1) Retraitsants de 1882 (du 17 au 22 mai).

PROSPER GUEYRAUD, consul général du Saint-Siège à Marseille.	Jules de SÉRANON.	Marius ARNAUD.
Jules de MAGALLON.	Henri BRÉMOND.	Camille COUSIN.
Emile BRÉMOND.	Henri d'ESTIENNE.	Joannes GRANSULT.
Pierre DOUTRELEAU.	Edouard LAUGIER.	Gustave LIOTARD.
Lionel HART.	Léon MILLIARD.	Gab. de MONTVALON.
Georges MARTIN.	Xavier de MONVAL.	Germain PERROT.
René de MONVAL.	Louis SIORAT.	Massa-Akhira Tomii.
Frédéric ROSSEL.		
Jules TOUSSAINT.		

Lionel Hart.

3

« Les étudiants sont tout simplement admirables : ils prient, ils méditent, ils se promènent recueillis, le chapelet en main, ils lisent *l'Imitation*, ils chantent les vieux cantiques du collège, ils communient avec une aisance respectueuse et douce qui me pénètre. Plus je vois de près ces chrétiens de bonne trempe, plus je me sens touché de leur cordialité et de leur foi. Nous mêlons nos voix, nous mêlons nos cœurs, nous n'avons qu'une âme, nous sommes les frères d'une même famille : *Cor unum et anima una*.

« Quel bien me font ces vétérans de la foi française et ces jeunes recrues de la vérité catholique ! Ainsi que le dit le Père Directeur, que dans son langage militaire saint Ignace appelle Père Instructeur, ce n'est pas le prédicateur qui donne la retraite, ce sont les retraitants qui se la donnent les uns aux autres. »

Il est particulièrement édifié du recueillement de ce groupe d'étudiants transformés en ermites. Il y revient sans cesse dans son journal. « Dans les temps libres, dit-il, Saint-Joseph devient une Thébaïde, peuplée d'anachorètes improvisés. Chacun va de son côté dans le plus grand silence ; celui-ci escalade la côte, comme un daim léger, qui se joue sur la pointe des rochers ; cet autre descend et s'abrite dans un bosquet d'arbustes, d'où émergent les odorants genêts d'Espagne. J'en vois qui s'étendent un instant sur un tertre ou sur un peu de bois mort ; en voilà qui arpentent à grands pas les allées, ils vont et ils viennent d'un pèlerinage à l'autre, car le parc est émaillé d'oratoires. Il y a des retraitants partout, et dans les grottes et sur les rochers, entre les arbres et au soleil, et tout ce peuple recueilli s'occupe sans respect humain de Dieu et des choses éternelles. Il y a un souffle pénétrant de ferveur qui passe. Il n'est pas de la terre. C'est le souffle de Dieu. Tout s'incline devant lui, et quand il a passé, on reste tout pénétré, tout radieux, on se concentre en soi-même, on goûte les joies célestes et on bénit le Seigneur.

Lionel n'est pas le moins appliqué à sa retraite. Au moment où il se reproche sa lâcheté, il revoit son règlement de vie surnaturelle, déjà tracé six mois auparavant à la fête de saint Stanislas ; il confirme sa résolution de se vaincre pour persévérer dans le bien, et il se rive en quelque sorte à son devoir par les plus virils engagements.

Les exercices de saint Ignace, avec leur logique lumineuse et leur sublime simplicité, suivis point par point dans cette

retraite, donnèrent aux principes chrétiens du jeune élève de philosophie une telle clarté, et leur imprimèrent une telle solidité, que jamais plus ils ne fléchiront. Parmi les périlleuses dissipations du monde, Lionel n'eut qu'à se rappeler ses résolutions prises ou confirmées à Saint-Joseph du Tholonet, pour être fort contre toutes les séductions.

Une lumière précieuse, qui le frappa alors et qui eut sur toute sa destinée la plus heureuse influence, fut de reconnaître la nécessité de s'associer à d'autres jeunes gens, décidés comme lui à ne jamais faiblir. A certains jours de fête, il avait vu des hommes d'élite se réunir au collège catholique et passer de longues heures devant le Très-Saint-Sacrement. Il avait admiré leur piété et désiré s'unir à eux. Il ne voulut pas quitter la solitude du Tholonet sans être enrôlé sous leur bannière.

Nous voudrions ici faire connaître à nos lecteurs une association dont ils n'ont jamais entendu parler peut-être, et qui est cependant l'une des plus belles de notre temps.

Ce n'est ni une confrérie, ni une congrégation. Elle veut être appelée une *Œuvre*, pour bien faire comprendre à ses membres qu'ils sont faits pour l'action ; une Œuvre eucharistique, parce qu'elle a son centre au saint tabernacle. On la désigne sous le nom d'*Adoration nocturne du Très-Saint-Sacrement*.

Cette œuvre, fondée par des militaires, fait appel aux hommes de bonne volonté, et en particulier à la jeunesse catholique. Elle demande des *factionnaires* pour monter la garde devant le Roi du ciel, caché par amour sous les voiles de l'hostie, et elle recrute des sentinelles du sanctuaire pour veiller la nuit, avec JÉSUS, aux avant-postes du sacrifice et de la prière.

L'adoration nocturne, on le voit, a quelque peu les allures militaires ; c'est qu'il faut un certain courage pour en remplir les engagements. Elle n'en est pas moins et exclusivement une œuvre de prière, d'adoration, de silence et de paix. Le soir venu, les adorateurs se rassemblent dans la maison qui leur donne l'hospitalité, et où le Très-Saint-Sacrement sera pour eux solennellement exposé. Le sort désigne à chacun d'eux l'heure qu'il passera devant son roi et son ami. En attendant cette heure bénie, il repose sur un lit de camp, qui lui réserve un sommeil de pénitence, bientôt interrompu par le veilleur de garde appelant l'Adorateur à la prière. Heureuse nuit, pleine de consolations et de grâces célestes, couronnée

par la joie d'une communion fervente ! Le commerce d'amitié qui s'établit, pendant ces heures délicieuses, entre JÉSUS et sa sentinelle d'honneur, nul n'essaiera de le dire, pas même les vaillants adoreurs qui en ont savouré les mystérieuses suavités !

L'adoration nocturne convenait si bien à la trempe d'âme de Lionel, que l'on ne put rejeter sa demande. A Saint-Joseph même, il fut reçu membre actif de l'œuvre, et fit sa première veille eucharistique dans la nuit du 20 au 21 mai 1882, le dimanche après l'Ascension, dernier jour de la retraite.

L'idée de cette adoration extraordinaire avait été suggérée par la présence de M. Prosper Gueyraud, consul général du Saint-Siège et président de l'Adoration nocturne à Marseille.

Elle fut comme une veillée d'armes avant la reprise des hostilités contre les ennemis du salut, elle précéda la prestation du serment de fidélité au roi immortel des âmes en expédition vers l'éternité. Les adoreurs y furent ravis en Dieu et débordant de ferveur.

Lionel, avec son cœur d'artiste et de soldat, fut à la fête pendant toute cette nuit radieuse. Il ne consentit pas à prendre quelques heures de repos. Il pria, il écrivit ses impressions, il s'enivra de son bonheur. Écoutons-le : « Il est nuit ! mais qu'il fait clair dans tous les cœurs ! Nous avons vu nos confesseurs pour l'absolution, nous voilà purs comme des anges, et demain aura lieu la visite de notre Sauveur en personne descendant tout entier pour chacun de nous !

« Minuit sonne ! comme le temps marche quand on est près de JÉSUS et avec ses amis ! L'aurore ne tardera pas. La Croix de Provence, du haut de son gigantesque piédestal de granit, va nous envoyer les premières annonces. C'est le jour par excellence qui se prépare ! Oh ! comme nous allons aimer Dieu aujourd'hui, dimanche ! Eh quoi ! il faudra ensuite nous séparer ? Ah ! quand plus tard nous fléchirons sous le poids de l'épreuve, quand nous serons imprégnés de fiel et d'amertume dans les rudes sentiers à parcourir encore, les grâces d'aujourd'hui nous animeront au courage.

« Voici bientôt deux heures du matin, le Maître m'appelle, je vais lui porter mon cœur, tous ses projets, toutes ses affections. Mon Dieu, quel moment solennel ! Jamais je n'avais si bien senti combien vous m'aimez ! »

Que se passa-t-il entre JÉSUS et son jeune adoreur ? Lui, si expansif par caractère, ne nous a rien révélé de son ardente prière pendant cet intime cœur à cœur avec son Dieu.

Dès le dimanche matin, il reprend la plume, et voici l'hymne de sa reconnaissance. « *Magnificat* ! s'écrie-t-il. Tous les cœurs chantent l'*Alleluia* d'amour. Nous revenons de la sainte messe avec JÉSUS dans notre cœur ! Il y est reçu avec de saints transports, tous lui font fête, on se trouve ramené jusqu'aux jours heureux de sa première communion. Me voici, continue-t-il, me voici soldat de JÉSUS-CHRIST, car nos saintes joies ne sont pas du sentimentalisme creux, elles nous jettent en pleine réalité et nous mènent au combat pour Dieu et pour notre âme. Après la messe de Communion et devant le Saint-Sacrement exposé, un fervent Marseillais, M. Léon M., a lu, au nom de tous, une consécration au Sacré-Cœur composée par lui ; puis chacun, à tour de rôle, est monté près de l'autel, et debout, l'image du Cœur de JÉSUS sur la poitrine, la main droite sur la pierre sacrée, nous avons juré fidélité à Notre-Seigneur, à la manière des guerriers.

« Les vétérans de la piété ont renouvelé leur serment avec la calme sérénité d'une foi solide et éprouvée ; les jeunes hommes, aux airs nobles et décidés, contenaient mal leur émotion et leur voix tremblait. Pour ma part j'ai cru que je n'aurais point la force de continuer ma courte lecture.

« Quelles délices dans mon âme lorsque, prenant les ordres du divin Sauveur et lui offrant mes résolutions, j'osai lui dire en face de l'Hostie sainte, qui voilait légèrement la présence du Saint des saints : « O mon aimable JÉSUS, moi, Lionel Hart, « pour vous témoigner ma reconnaissance et pour réparer mes « infidélités, je vous donne mon cœur, je me consacre en-« tièrement à vous, et, avec le secours de votre grâce, je me « propose de ne plus pécher à l'avenir. »

« Il faudrait une plume séraphique pour traduire mon ravissement indéfinissable ! Oh ! non, certes, ô mon Dieu, non, je ne vous offenserai jamais ! jamais ! »

Cette solennelle consécration fut signée par tous, et elle fut envoyée à Paray-le-Monial, où elle a été déposée, comme dans le Cœur de JÉSUS, au sanctuaire des apparitions.

Parmi les retraitants, il en était un dont l'attitude frappa Lionel et tous ses compagnons.

Tomii-Massa-Akhira était un jeune païen japonais, fort intelligent. Il était licencié en droit et aspirait au titre de docteur. Poussé sans doute par la curiosité naturelle à sa nation, il voulait prendre quelques notions des exercices de saint Ignace, et, à cette fin, il avait suivi la retraite avec une

scrupuleuse exactitude. Au moment de la prestation du serment à JÉSUS-Eucharistie, il sentit un frisson religieux courir sur son corps non baptisé, et il fut un instant terrassé par la présence du Dieu de ces chrétiens d'élite, dont la vertu le subjuguait. Il les voyait radieux d'une lumière surnaturelle, et, quoiqu'il en coûtât à son orgueil de paraître soi-disant éclairé, il ne put se défendre de manifester à un de ses intimes l'impression étrange qu'il avait alors éprouvée. La conviction de la divinité de notre sainte religion s'imposait à lui. Il signa, lui aussi, la consécration solennelle au divin Cœur de JÉSUS.

Cette journée du 21 mai s'écoula dans le silence et l'union avec JÉSUS reçu, adoré et possédé dans son Sacrement. Elle se termina par une procession aux flambeaux spontanément improvisée, au chant des Litanies, pour porter à la *Santa Casa* et offrir à Notre-Dame de Lorette un cœur d'argent, contenant les noms de tous les assistants.

Un des principaux fruits de la retraite fut de donner à Lionel de vrais amis, et des compagnons d'armes pour soutenir les bons combats de la foi et de la vertu. On se le dit hautement et dans un véritable assaut d'éloquence et de courtoisie, pendant les quelques instants de joyeuse récréation qui suivirent le dîner du soir. Les anciens y parlèrent des routes difficiles déjà parcourues et dans lesquelles la religion seule avait pu les éclairer et les soutenir; les plus jeunes y exaltèrent leurs devanciers et s'encouragèrent à imiter leurs nobles exemples. On acclama le Pape Léon XIII, dont le Consul venait de transmettre une bénédiction apostolique, et on se promit d'être toujours dignes des grâces reçues à Saint-Joseph.

Après les autres et avec un peu d'hésitation respectueuse, Lionel, le plus jeune de tous, prit la parole au nom de ses condisciples du collège catholique. Ce fut pour affirmer que eux aussi resteraient fidèles à leur Dieu, inébranlables dans leurs convictions.

« Nous ne sommes encore, dit-il, qu'au seuil de la vie. Jusqu'ici simples spectateurs, nous avons assisté à des luttes, compati à des épreuves, applaudi à des triomphes. Demain ce sera notre tour de descendre dans l'arène; demain, pauvres conscrits du Seigneur, nous aurons à combattre pour les principes chrétiens dans lesquels nous avons été élevés, et que vous, Messieurs, vous avez su protéger, les uns par la parole et avec éclat, tous par vos exemples. Entrant en ligne

de bataille, nous aurons, nous aussi, des épreuves et des tribulations : nous nous y attendons. Mais soyez persuadés, Messieurs, que vos jeunes amis ne désertent jamais le drapeau. Avec la grâce de Dieu vainqueur, nous saurons vaincre, nous aussi ! Si nos fronts viennent à se courber sous le poids de l'angoisse et du découragement, la pensée de ces quelques jours passés parmi vous et si vite envolés, sera un baume pour guérir les meurtrissures de notre cœur. Votre souvenir et vos prières, n'est-ce pas ? oui, vos prières dans vos adorations du Saint-Sacrement, nous soutiendront et nous préserveront de toute lâcheté. »

Cet appel à la bravoure pour les futurs combats laisse transpirer les regrets du retraitant. Ses adieux à sa modeste cellule nous en révèlent toute la douce mélancolie. Il les lui adressait la veille du retour à Aix, dans ces vers trouvés suspendus à la muraille.

Quelques heures encore,
Une nuit, une aurore !
Et de ces jours bénis qui ne reviendront plus
Ne restera-t-il donc qu'un souvenir confus ?
Adieu, ma paisible retraite,
Charmante solitude, adieu !
Tout s'en va, tout s'enfuit, et le deuil et la fête !
La fleur jonche le sol, le temps remonte à Dieu !
N'oublions pas ! Laissons les choses de la terre :
La vie est un *espoir* ou bien un *souvenir* !
Je me souviens : c'est tout. Qu'importe l'avenir ?
21 mai 1882. L. H. (†).

Le collégien poète se *souvint*, et de ses quatre jours de solitude il emporta autre chose que des sonnets et des idylles : toutes choses charmantes, mais qui n'auraient pas suffi à conjurer le naufrage pendant la tempête de ses années de droit et de caserne.

1. La cellule n° 25, au deuxième étage, occupée à St-Joseph, par Lionel, pendant sa retraite, a été ornée du portrait de ce jeune chrétien, et c'est avec un religieux respect que son pieux souvenir y est fidèlement conservé.



Chapitre sixième.

22 mai — 15 novembre 1882. — Esprit chrétien. —

Vocation.

AYANT pris les ordres de son Dieu, pour employer son expression guerrière, Lionel se mit sans retard à exécuter ce qu'il avait si librement promis dans le calme et la lumière du recueillement. Il s'appliqua tout d'abord, avec une nouvelle ardeur, à la préparation de son dernier examen de baccalauréat, qu'il devait subir au mois de juillet. En même temps, il se soumit aux viriles pratiques de mortification qu'il s'était prescrites, pour échapper à l'humiliante tyrannie des passions du jeune âge et aux énervantes exigences de la mollesse.

« Voyageur de l'éternité, écrivait-il pendant sa retraite, j'ai été mis en route par Dieu pour retourner à Dieu. Il s'agit donc d'aller droit au but, et pour cela, de se servir des créatures et non d'en être l'esclave. C'est décidé, je ne dépendrai que de Dieu seul, et je commence par m'affranchir de moi-même et de mes défauts. Mais, avec une nature désorganisée par le péché, je ne me tirerai d'affaire que par la pénitence. »

Et pour le jeune chevalier de la vertu, la pénitence n'est pas seulement la vigilance sur ses sens, la tempérance, la régularité et le travail, mais encore la mortification corporelle telle qu'elle a été pratiquée par les saints. Il s'en infligea les nobles austérités de son propre mouvement. N'y réussissant pas au gré de ses désirs, il sollicita de son Père spirituel la permission de s'aider du cilice et de la haire. Celui-ci, on le conçoit, ne se hâta point de satisfaire cette juvénile ferveur.

Après dix jours de patience, le 31 mai, au matin d'un mercredi de congé, Lionel décocha à son directeur ces lignes, bien dégagées dans la forme mais si convaincues : « Un simple mot, mon Révérend Père, pour vous rappeler votre promesse. Tenez votre parole et faites le gentil. Envoyez-moi au plus tôt le cilice dont je vous ai parlé. Oh ! que je vous en serai obligé ! Pensez donc : j'en ai tant besoin ! Il me

semble que sans cela je ne serai pas assez fort. D'ailleurs je vous promets de ne pas en abuser. »

Et après avoir annoncé qu'il travaille et qu'il est vainqueur devant Dieu sur toute la ligne, il réitère sa pressante requête en faisant allusion aux décrets contre les religieux, dont la honteuse exécution demeurera comme un rêve fatigant dans tous les esprits honnêtes : « Les Pères, dit-il, ne doivent résister qu'aux crocheteurs. Moi, c'est le chapeau bien bas que je vous fais ma demande. Si vous me la refusez, vous risquerez de vous faire un ennemi mortel. Allons ! Père, évitez de telles conséquences et ne faites pas le récalcitrant ; exécutez-vous de bonne grâce et soyez assuré, Père, que je vous en serai bel et bien reconnaissant pour toujours.

« Votre fils en JÉSUS-CHRIST,
« LIONEL. »

Ces gracieuses menaces n'obtinrent point, paraît-il, un prompt résultat. Aussi l'ardent pétitionnaire imagina un autre moyen de satisfaire ses désirs. Quand le Père lui apporta enfin la cuirasse inoffensive d'une ceinture de crin, il arriva un peu tard : « Ah ! lui dit Lionel, vous croyez que j'ai combattu sans armes jusqu'ici ? » Et, entr'ouvrant son élégant gilet d'été et sa chemise brodée, il arrache tout ensanglantées deux cruelles tiges d'églantiers épineux. A cette vue, le Père se récrie, il veut reprendre le cilice tant désiré : Lionel le remercie en souriant et s'enfuit avec son trésor.

Il s'en revêtit courageusement et avec tant d'assiduité, que, le 4 septembre de cette même année, il se plaignait de n'en plus ressentir la rudesse : « Mon armure s'est faite à mon image, écrit-il au Père de son âme ; ce n'est plus qu'une vieille scie édentée : c'est ainsi que je change en plomb tout l'or que je touche. Que vous seriez aimable de m'en procurer une autre plus solide, surtout plus dure, plus militaire, j'allais dire plus monastique ! Enfin, mon Révérend Père, faites-vous papa sévère ; avec moi, vous ne le serez jamais trop. »

Pour obtenir sa requête, il laisse échapper ce cri semblable à celui de saint Paul : « Ah ! Père, si vous saviez !... si vous saviez combien c'est dur parfois, la lutte !... Mais je sais, moi, qu'il faut aller toujours en avant, qu'il faut résister et par dessus tout qu'il faut triompher. Mais, voilà que je parle comme si j'avais peur ! Me le pardonnez-vous ?

« Pour me punir, envoyez-moi, non plus une ceinture, mais

tout un corsage, bien piquant et bien rude. Ce sera une bonne vengeance de votre part, et pour moi, Père, croyez-le, la plus douce récompense pour mes faibles efforts, car, en somme, je suis tranquille malgré beaucoup de tentations... Vous prenez en vain vos plus jolis masques, monsieur Satan : on se fait à vos ruses, et on les laisse aux badauds. »

Malgré ces luttes, la paix de son âme devait être bien établie, puisque sans transition il ajoute : « Imaginez-vous, Père, que pendant que je vous écris mes secrets les plus graves, il y a ma sœur qui m'appelle, et savez-vous pourquoi ? Pour aller faire une ripaille de raisins sur les ceps, qui sont couverts de grappes. C'est bien dur de ne pas vous y mener avec moi, mais : *Nunc est bibendum ; C'est le moment de boire*, et ce que je vais déguster, c'est du meilleur jus de la vigne ; et, chose bien plus heureuse et bien plus rassurante, je n'ai pas peur d'ingurgiter en même temps de la fuschine ou tout autre poison, dont l'humanité meurt à petites gorgées tous les jours.

« Mais voilà des propos bien épicuriens, succédant à une conversation bien sérieuse ; pardonnez-moi cela encore, Père ; et, pour revenir à ce qui me préoccupe le plus, laissez-moi vous dire que je fais sincèrement mes prières soir et matin, ainsi qu'il a été convenu. Père, priez aussi beaucoup pour votre Lionel, qui en a bien besoin. »

La prière et la pénitence sont de puissantes armes, mais parfois elles deviennent lourdes et fatigantes. JÉSUS-CHRIST a pourvu à ces défaillances en établissant le banquet eucharistique, où il se donne lui-même à ses soldats. Nous aurons occasion de raconter comment le jeune chevalier du CHRIST sut recourir fidèlement à la très sainte Communion.

Dès maintenant, on le voit, sa vertu est toute de virilité surnaturelle : elle le mènera plus haut, et, de sacrifice en sacrifice, elle le conduira jusque sur les sommets de l'héroïsme. Lui-même se rend compte de ce travail de la grâce, et il sent renaître en lui d'anciens désirs de vie religieuse. Ceux qui avaient lu dans son cœur dès sa première enfance, les avaient déjà entrevus, au point de se persuader que nulle autre voie ne pouvait être celle de son âme d'apôtre. L'appel de Dieu lui avait été manifesté, disait-il, vers les derniers mois de sa philosophie. Au mois de novembre de cette même année, il apprit l'entrée d'un de ses condisciples au noviciat de la Compagnie de JÉSUS. Il envia son bonheur et, dans une

longue lettre, il exposa à son confesseur les motifs détaillés qui l'acheminaient, lui aussi, vers l'ordre de Saint-Ignace. Son unique difficulté semblait venir de son humilité : « Jamais je ne serai digne d'une si belle carrière, » disait-il avec conviction. Pour le rassurer, il recevait cette réponse : « Si votre ami trouve bien étonnant qu'il y ait le Père B..., lui serait bien moins surpris qu'il y eût le Père Hart. »

Cette pensée de vocation religieuse le poursuivit longtemps. Au sein même de ses études de droit, de ses compositions académiques et des dissipations mondaines d'un hiver occupé à papillonner dans la société marseillaise, l'appel de Dieu le pressait sans relâche. Ce fut le lest qui maintint sa nacelle et le préserva du naufrage.

Après une soirée brillante, où il avait reçu les plus flatteuses félicitations pour son succès aux derniers examens : « Je ne reviens pas, écrivait-il, de ces étourdissantes amabilités dont on m'a comblé. Tout cela ne me satisfait pas. J'ai répondu à tout tant bien que mal ; il faut bien jouer son rôle quand on a eu l'imprudence de monter sur les tréteaux, mais comme c'est vide, ce bruit et ces parades ! Chose étrange, je me sens attiré vers cette fantasmagorie, et j'en suis écœuré tout à la fois. Je vous avouerai tout le mal qui me bouleverse et le vide qui s'est creusé en moi. Dès aujourd'hui je me suis remis à mon règlement ; j'y ai fait quelques légères modifications ; je vous l'envoie afin que vous le bénissiez si vous l'approuvez définitivement.

« Quoique, autour de moi, les jeunes gens ne parlent que de bals et de fêtes, quand je les suis, je porte partout un visage calme et froid et un cœur plus froid encore, je puis vous l'assurer. C'est que j'ai à penser à des choses bien autrement sérieuses. Aussi j'en renouvelle ma résolution, j'irai le moins possible dans le monde. Je lis attentivement les livres que vous m'avez prêtés, et mes rêves voltigent bien loin d'ici, du côté de Peak-House, vers le noviciat des chers exilés. Je me surprends même à dire : « Notre petite Compagnie, notre sainte Compagnie, en parlant de la Société de JÉSUS. Donnez-moi des conseils, cher Père, et surtout des prières. » (Marseille, 28 novembre 1882.)



Chapitre septième.

Du 15 novembre 1882 au 15 juillet 1883. — Première
année de droit à la faculté libre de Marseille. —
Conférence Montalembert. — Petits jeux floraux. —
Académie Mon-Réal de Toulouse. — L'académie de
Marseille. — Ferveur eucharistique. — Dissipation
extérieure.

LIONEL, étudiant, avait commencé l'étude du droit à la faculté libre de Marseille. Il réclamait des conseils. Était-ce un pressentiment des vents contraires qui allaient se croiser en tous sens sur sa tête ?

On serait porté à le croire en lisant sa correspondance d'alors. Les craintes irréfléchies s'y heurtent aux enthousiasmes les plus sincères, et les vagues inquiétudes s'y glissent parmi les décisions les mieux raisonnées. Tour à tour littéraire, juriste, bibliophile, conférencier et en même temps élégant cavalier et joyeux camarade, il suffit à tout et il est recherché partout. Les académies lui ouvrent leurs portes et lui tressent des couronnes, les cercles se le disputent à l'envi.

Dans ce tourbillon qui l'enveloppe, le pauvre enfant se compare à une girouette tourmentée par un ouragan furieux. Il ne voit plus où poser le pied, il s'abandonne à la bourrasque, et c'est miracle qu'il n'ait point subi de chute regrettable.

« Je me laisse emporter par la vague, s'écrie-t-il le 1^{er} janvier 1883, le courant m'entraîne. Cette année qui commence, que va-t-elle m'apporter ? C'est le secret de Dieu ! Mais, je ne sais pourquoi, j'ai peur. En ce moment, je ne sais plus où j'en suis. »

Il avait dit quelques jours auparavant : « Marseille est étourdissant. On n'a plus une minute à soi dans ce brouhaha sans trêve. C'est à y perdre la tête. » Et il en appelle à son guide spirituel : « Des conseils ! mon Père, des avis et surtout des prières pour moi. J'aurais bien envie de signer : Votre vieux chenapan, si le mot n'était pas trop fort. Je mets : Votre

affectueuse girouette ; ce sera plus original et plus vrai tout à la fois. »

Heureusement cette mobile girouette eut le rare mérite de reconnaître qu'il ne lui fallait pas se fier à ses seules ressources. Lionel sollicita des prières, il réclama avant tout une direction ferme et suivie. Cette défiance de lui-même fut bénie du Ciel.

Sa voie était tracée depuis la retraite à Saint-Joseph : il n'avait qu'à la suivre. Son directeur le lui répétait. Lionel le comprit et il fut sauvé. S'il eut quelque tort, ce fut de ne pas toujours montrer assez ce qu'il était : il ne voulait pas se singulariser. Peut-être aussi un peu de ce subtil respect humain, dont il abhorrait les honteuses défaillances, mais qu'il subissait à son insu et malgré lui, paralysa-t-il sa bonne volonté. Ses études, ses pratiques religieuses durant cette année de transition, prouvent surabondamment que celui qui passait aux yeux de plusieurs pour un folâtre jouvenceau, prenant ses ébats aux premiers rayons du soleil de sa jeune liberté, n'en était pas moins un rude travailleur et un intrépide chrétien.

Dès l'ouverture des cours, il est des plus attentifs à ne jamais perdre une leçon. « Je m'obstine, dit-il, à travailler mes leçons de droit, et certes vous ne m'en blâmez pas, n'est-il pas vrai ? vous qui me dites que toujours l'utile doit primer l'agréable. »

Mais cette étude du droit ne pouvait pas absorber son activité dévorante, ni suffire à ses goûts littéraires. Un petit cercle d'amis, réunis en académie pour cultiver les muses, lui fut révélé par un de ses compagnons de la retraite de Saint-Joseph, et, en décembre 1882, il fut admis à la Conférence Montalembert.

Il y produisit quelques compositions qui ne furent pas jugées sans valeur. En apprenant qu'on l'en avait complimenté, quelqu'un lui ayant dit que ce travail de rhétoricien avait au moins l'avantage de l'avoir occupé, Lionel ne se blessa point de cette leçon d'humilité, mais il en prit occasion de relever les talents de ses amis et de faire admirer leur bienveillance.

Un soir, après avoir entendu à la Conférence le célèbre évêque de Genève, il écrivait humblement : « Je suis tout enchanté de ma bonne fortune, grâce à ce saint Léon M. que vous m'avez donné pour ami.

« Je suis de l'académie Montalembert, et je reviens d'une séance dans laquelle j'ai entendu la parole éloquente de Monseigneur Mermillod. On se sent bien petit à côté de pareils hommes, *si licet parva componere magnis!* si toutefois les petites choses peuvent être comparées aux grandes. »

Les Petits Jeux Floraux de Marseille ont pour but de favoriser l'éclosion des premiers travaux des jeunes littérateurs, et en second lieu de publier les pièces dignes d'être connues et conservées. Cette société scientifique, littéraire et poétique, décerna la médaille de bronze à Lionel, dans son deuxième concours poétique de 1883. Elle publia avec empressement plusieurs de ses poésies fugitives, dans lesquelles se détachent de sublimes pensées, enchâssées dans des vers frappés de main de maître. Leur seul défaut est leur facilité luxuriante, un peu nuageuse et parfois hasardée. L'expérience et la maturité, élagant le superflu, auraient sûrement réalisé les espérances que faisaient concevoir des vers comme ceux-ci :

Si nous avons reçu les ailes de l'esprit,
Nous prendrions l'essor vers les célestes voûtes ;
Retenus par le pied à ce globe maudit,
Nous allons vers les cieus par de pénibles routes.

(*La Vestale, 1883.*)

Et cette prière naïve d'un troubadour qui, arrêté, dépouillé par des brigands, échappe à leur rapacité par le seul charme de ses chants :

Écoutez-moi, Seigneurs, écoutez-moi, de grâce,
Oyez l'oiseau qui chante et la brise qui passe ;
Je demande le droit que l'on donne au zéphyre ;
Ma voix comme la sienne est pleine d'avenir,
Et comme pour le daim que l'on tue à la chasse,
Qu'un dernier chant prélude à mon dernier soupir.

Dans un suprême cri j'exhalerai mon âme.
Le feu s'allume en moi : chauffez-vous à ma flamme ;
Que j'admire le jour avant l'éternité,
Et faites-moi mourir lorsque j'aurai chanté.
Les brigands s'étaient tus ; mais leur cœur qui les blâme,
Les pousse au repentir du coup qu'ils ont tenté.

Voilà ce que pensaient des gens de cette sorte...
Il est vrai qu'aujourd'hui la mort, qui nous emporte,
A laissé loin de nous tous ces temps expirés ;
Que, pour être aujourd'hui des hommes éclairés,
Il faut oublier tout et montrer âme forte,
En brûlant les autels par l'aïeul adorés !

(*Le Troubadour de Roquemartine, 1883.*)

L'organe des Petits Jeux Floraux jugea digne de ses colonnes une gracieuse étude de Lionel sur un poète provençal contemporain, Joseph Marius Diouloufet, né à Eguilles en 1771, et mort à Cucuron en 1840. Le jeune critique confirme, sur l'auteur de *Magnans*, le portrait qu'en a fait M. Saint-René Taillandier, le 1^{er} décembre 1875, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il donne en deux mots tout le programme suivi par les poètes du Midi : « Bouche provençale et cœur français. »

Lionel a un faible pour ce Diouloufet, âme tendre et pieuse, et surtout naïve. Il aime cet homme qui, sorti d'une famille de cultivateurs, sut unir au dévouement du prêtre un amour sans égal pour la poésie : « Poète et prêtre, dit-il, il y eut en lui deux sacerdoces, c'est-à-dire deux dévouements ; l'un pour les pauvres de son pays et l'autre pour les muses de sa patrie. »

Diouloufet a le culte de la France ; il a souffert des cruautés de la Révolution, il est pieux et il se dévoue : voilà le secret de cette sympathie qu'il inspire au littérateur de dix-huit ans, félicitant le poète de s'être tu pendant l'exil de nos rois, et de n'avoir repris sa lyre que pour chanter le retour des Bourbons, et saluer la duchesse de Berry à son passage à Aix. Ayant à donner une épigraphe à son étude sur Diouloufet, Lionel choisit ces deux vers :

N'avieü cantat que ma pastoureletto,
Lou gai printemps, *nouestr' hilis* et meis agneous.

Je n'ai chanté que les pastoureaux,
Le gai printemps, *nos bien-aimés lis* et mes agneaux.

Dans le numéro du 1^{er} septembre 1883, de la *Province poétique*, M. Tamisey de Larroque adressait de Gontaud (Lot-et-Garonne) une question à tous les *bûcheurs* d'Aix et de Marseille. — Il voulait être renseigné sur l'origine de M. de Merveille, gentilhomme provençal dont il étudiait la vie. Lionel lui apprit aussitôt que, d'après des documents complètement inédits, M. Jean-François Boisson de Merveille possédait, en 1663, sa terre de Merveille ou Mayreville à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), que cette seigneurie n'était plus qu'un moulin à farine, et que le nom de Boisson de Merveille se trouvait encore affiché aujourd'hui dans la salle des archives de la préfecture de Marseille.

Le complaisant chercheur terminait sa réponse en laissant entrevoir ses projets d'avenir littéraire : « Je n'ai pas hésité à

vous communiquer ces notes, si peu importantes soient-elles, sachant que, dans la carrière que vous avez heureusement poursuivie et que je commence à peine, j'aurai parfois besoin de renseignements analogues, et que je serai heureux alors si vous voulez bien me prêter le secours de vos lumières. »

Déjà la réputation poétique de Lionel avait franchi les confins de la Provence. L'académie Mon-Réal de Toulouse couronna plusieurs poésies du jeune lauréat, et lui donna la première mention honorable au grand concours de 1883. Voici une de celles qui lui valurent cet honneur. Elle avait été composée trois ans auparavant, en 1880, au lycée de Nice :

LE COURS DES CHOSES.

Jour aimable, qui joins ensemble cieux et terre,
Si frais, si rempli d'avenir,
Tu peux pleurer déjà sur ton heure dernière,
Car il te faut mourir !

Rose aimable, aux couleurs de pourpre et de lumière,
O fleur, hâte-toi de jouir
De ta tige si pure, heureuse et toute fière,
Car tu devras mourir !

Printemps aimable, où croît et meurt l'aimable rose
Qui voit d'aimables jours périr,
A ton tour il faudra suivre le cours des choses,
Et comme tout, mourir !

Mais le travail le plus important que Lionel poursuivit avec une constance opiniâtre pendant de longs mois, fut une étude savante sur le poète provençal Balthasar de Bonnacorse, victime des injustes moqueries de Boileau, et dont il voulait réhabiliter la mémoire.

Cette étude exigea de patientes recherches dans les bibliothèques et les archives les plus oubliées, et lui fit découvrir des documents inédits d'un grand poids. Il sut étayer sa thèse d'arguments si convaincants, présentés dans un style si lumineux, que l'académie de Marseille en admira l'ordonnance et en adopta les conclusions. Ce travail dénotait un jugement déjà mûr et un talent supérieur. Il valut à son auteur le second rang au concours de 1883 et un encouragement de 400 francs.

L'idée de cette réhabilitation d'un poète malheureusement dénigré lui fut-elle suggérée par l'amitié envers un Bonnacorse, son condisciple au collège ? On a cru pouvoir l'affirmer. Quoi qu'il en soit, le manuscrit, précieusement conservé par

l'académie, fut considéré comme un monument digne de l'attention des savants de la Provence.

Lionel n'avait pourtant donné à son travail que le titre modeste d'*Essai d'étude*, mais, après l'avoir lu, personne ne trouvera exagéré le jugement d'un académicien distingué, encore sous le charme de la solide érudition, de l'élégante facilité et du goût exquis de l'écrivain de dix-huit ans : « M. Hart, s'écriait-il, avait un jugement exceptionnel et une âme d'une délicatesse suprême. »

Tous ces utiles travaux ne lui faisaient cependant pas perdre de vue l'œuvre plus importante de sa sanctification. Chaque mois, au moins, une lettre à son Père spirituel nous le montre attentif aux besoins de son âme. Deux mots de cette correspondance nous diront par quels moyens il conserva sa ferveur : « Je suis fidèle à mon règlement de la retraite de Saint-Joseph, écrit-il, et je prie assidûment. » Un jeune homme qui travaille, qui pratique la pénitence, qui sait être fidèle à son règlement, qui prie assidûment, quelle merveille au milieu du monde !

De toutes les pratiques de piété, Lionel préférait les heures passées pendant la nuit en adoration devant le Très-Saint-Sacrement. Un soir, à Marseille, il se rend avec un ami dans la chapelle, où avait lieu la veillée eucharistique. Ne trouvant personne à qui se présenter, il se met de suite en adoration. Quelques messieurs veillaient déjà devant l'hostie solennellement exposée. On viendra, se disait-il, assigner notre heure de garde ; en attendant, prions. Il pria si bien que les heures se succédèrent sans qu'il s'en aperçut. Minuit avait sonné et sa prière durait encore.

Dans les premiers jours de janvier 1883, sa mère lui ayant adressé des reproches parce qu'il était rentré trop tard dans la nuit, Lionel ne dit pas un mot pour s'excuser. Le lendemain, sa sœur aînée apprit, par hasard, qu'il s'était ainsi attardé devant le Saint-Sacrement. « Tu aurais bien fait, observa-t-elle doucement, si tu avais dit à maman le motif de ton retard. Il était si excellent ! — A quoi bon ? répondit-il ; on me taquinerait peut-être, pas maman sans doute, mais d'autres qui pourraient apprendre mes dévotions, et j'ai bien assez de mes faiblesses personnelles pour ne pas donner des armes contre moi. J'ai besoin de mes adorations et je ne veux pas m'exposer à en être privé. » Belle réponse, bel exemple de solide dévotion et d'humilité chrétienne !

Le fidèle adorateur se ménageait parfois les laborieuses consolations d'une nuit d'adoration à Aix ! où il voulait être régulièrement convoqué : « Attendez-moi le 14 janvier à Aix, écrivait-il au Directeur de l'Œuvre ; j'ai besoin d'une bonne nuit de prière devant le Très-Saint-Sacrement, avec vos pieux jeunes gens pour stimulant. »

Devant un jour s'en absenter pour cause de maladie : « Quant à notre chère adoration de samedi, écrivait-il au secrétaire, je suis désolé de l'obstacle qui me l'a ravie. J'aurais été fier d'aller à Aix faire, avec vos admirables étudiants, ma garde d'honneur auprès du Tabernacle. Le Père Directeur sait combien je la désirais avec ardeur et il pourra vous dire mon ennui et ma déception. Malgré mon état souffrant, je voulais tenter le voyage : le Père m'a ordonné de rester à Marseille jusqu'à guérison complète. Comptez bien sur mon concours à la prochaine adoration. »

Hart était encore plus intrépide quand il s'agissait de la sainte Communion : « Je communie sans bruit, il est vrai, mais le moins mal possible et exactement, » aimait-il à répéter.

Plusieurs fois, sans compter les fatigues du jeûne prolongé et du voyage de Marseille ou de Rousset à Aix, il sollicita et obtint de communier vers l'heure de midi. On insinua qu'il fallait, autant que possible, ne pas se présenter à la sainte table après midi. Il obéit. Un jour cependant il se vit sur le point d'arriver en retard : « Me voici ! dit-il à la hâte au concierge. Il va être midi : avertissez le Père, s'il vous plaît, de venir me communier au plus tôt. Je me confesserai après mon action de grâces. » Heureux jeune homme ! Son âme était si pure qu'il était toujours prêt à se présenter devant son Dieu pour recevoir ses caresses dans son sacrement ou pour lui rendre compte de sa vie à son tribunal !

Ceux qui ne connaissaient Lionel que par les rapports qu'il entretenait avec le monde, ne soupçonnaient rien de cette éminente vertu. Il tenait à ne pas exposer son trésor et le gardait caché. Le 21 avril 1883, il écrivait à son directeur : « J'ai fait mes pâques, comme vous pensez bien, mais cette fois avec toute ma famille. » Quelques jours après : « Je ne fais pas mal de tapage, et ceux qui vous diraient que je suis un petit impie, tout en se trouvant embarrassés pour le prouver, n'auraient pas tous les torts de dénoncer mes airs laïques, puisque laïque signifie maintenant sans religion. J'ai,

en effet, beaucoup de camarades et de connaissances, mais je n'ai pas même essayé de me faire un ami. J'isole mes affections ; je ne veux pas expérimenter combien coûte le contraire. »

Toute cette dissipation n'était qu'à la surface de son âme : « Non, mon Révérend Père, écrivait-il pour se justifier, non, on ne vous a pas changé votre Lionel, et on ne le changera jamais. Mais, de grâce, dans vos lettres encouragez-moi. On dirait que vous me comptez votre temps ; voilà même deux fois que vous ne me répondez pas. Si vous saviez pourtant comme souvent je me reporte par l'esprit dans votre grande chambre d'expulsé, sur le Cours Mirabeau, et là je fais avec vous une bonne causerie comme autrefois. Mais voilà du verbiage ; j'en viens donc à mon âme. Eh bien ! l'âme de votre Lionel est en assez bon état : je travaille, je prie, je lis ce que vous m'avez prescrit. Quels que soient mes airs de fat, je ne fais pas plus attention aux bruits de la terre qu'au tic-tac d'une horloge. Je regarde passer les hommes et les choses du creux de mon chêne, comme un hibou que je suis. Est-ce que parfois, vous aussi, vous avez une pensée et une prière pour moi ? J'aime à l'espérer, mon cher Père. »

Il revient souvent sur cette affirmation : « Je me rappelle vos bons conseils et je m'applique à les suivre autant que possible dans cette grande ville, cet immense caravansérail, où l'on trouve de tout, or et fange, à chaque pas. »

Pendant cette première année de droit, Lionel avait espéré renouveler sa retraite à Saint-Joseph, avec ses confrères de l'Adoration Nocturne. Un voyage à Hyères et à Vintimille le priva de cette grâce. Il en disait sa peine, le 21 mai 1883 : « Bien cher Père, j'arrive enfin de ce voyage, qui n'était pas pour mon plaisir, et où j'ai été très occupé. Ma première pensée est de vous écrire. Vous avez dû vous imaginer mon ennui, mes regrets et ma douleur de ne pas m'être rendu à Saint-Joseph. J'avais tant désiré ces jours de recueillement ! J'y ai pensé pendant tout mon voyage. Donnez-moi, s'il vous plaît, de longs détails sur la retraite, sur ce qu'on y a fait et sur ceux qui y étaient.

« A bientôt ! Bénissez-moi, aimez-moi comme je vous aime moi-même, car je suis votre fils en JÉSUS-CHRIST, en qui tout est vrai et saint. Je vous en prie ne vous effrayez pas ; on ne vous a pas du tout changé votre Lionel. »

Cette dernière phrase fait allusion aux reproches de sa

vénérée mère. Madame Hart avait jusque-là été réjouie par la piété expansive de son fils ; ne le voyant plus aussi démonstratif dans sa foi, elle s' alarma et l'avertit discrètement. Lionel la rassura en lui écrivant quelques mois avant son engagement militaire. « Vous avez été chagrine, ma chère Maman, d'un semblant d'indifférence religieuse de ma part en maintes occasions. N'en croyez rien, tout cela est à la surface. Je n'aime guère les manifestations de ces choses, qui demandent le recueillement intime ; mais les principes religieux n'en existent pas moins en moi. Soyez assurée que, quels que soient les airs évaporés que se permettent parfois mes dix-huit ans, je ne renierai jamais le Dieu qui m'a donné les forces des grandes résolutions et qui me donnera celles de les exécuter. Croyez, ma chère Maman, que je fais mon devoir. »

Si l'œil pénétrant d'une mère a pu s'y tromper, ceux qui approchaient Lionel de moins près seront bien excusables s'ils l'ont parfois sévèrement jugé : « Hart est tout à fait lancé dans le monde, il ne réalisera pas nos espérances, il ne fera rien, disait, en hochant la tête, quelqu'un qui n'avait fait que l'entrevoir quelques heures dans une visite à Marseille. »

Eh bien ! ce jeune homme lancé, nous l'avons entendu, dès les premiers jours de son année de droit, avouer son ingénue déception en se plaignant du monde, dont il avait déjà percé à jour la dangereuse vanité. Au moment de ses apparentes légèretés, il pouvait écrire : « Il m'a suffi de six mois dans le monde pour me croire vieilli. Je ne me laisse plus prendre à toutes les illusions et à tous les rêves qui hantaient jadis ma trop poétique folle du logis. »



Chapitre huitième.

15 juillet — 30 novembre 1883. — Château de Rousset. — Vie de famille. — Culte de Lionel pour sa mère. — La charrue bonnet. — Mort du Comte de Chambord. — Bonté de cœur envers tous.

L'ÉTUDE du droit semblait être sans but pour Lionel. Ni le barreau ni la magistrature n'avaient pour lui aucun attrait. Il ne ralentit pas néanmoins son travail, mais il se demandait parfois s'il devait le poursuivre. Aussi, lorsqu'en juillet 1883, les cours de la Faculté de Marseille eurent été suspendus, il revint volontiers au château de Rousset, auprès de sa mère, de ses plus jeunes frères et de ses sœurs, et il ferma ses livres de droit avec bonheur. Il ne les rouvrit jamais.

Pendant ces vacances, il prodigua à tous les siens les marques d'une tendresse plus industrielle encore que par le passé. Son amour pour sa mère se multiplia sous les formes les plus exquises.

Cependant Lionel méditait un grand sacrifice. Se croyant trop jeune, ou trop indigne pour entrer en religion ; craignant d'ailleurs de rencontrer de douloureux obstacles et de faire couler des larmes amères, il voulait être soldat, en attendant l'âge et le temps propice pour se donner à Dieu seul, si telle était sa voie.

Bientôt il lui fallut dévoiler son projet. Avec les précautions d'une délicatesse parfaite, il s'en ouvrit d'abord à sa mère.

A cette nouvelle, Madame Hart laisse éclater sa douleur : il lui semble que son fils est perdu et ses larmes ne cessent de couler. Un combat terrible s'engage aussitôt dans le cœur du jeune homme. La vie militaire lui était apparue comme le moyen de satisfaire ses plus généreuses aspirations. Il en aimait le dévouement, il en aimait la gloire, mais il aimait encore plus sa mère. En la voyant pleurer, il hésite, il se trouble. Il l'embrasse avec tendresse, et, pour elle, il renonce à une carrière qui semblait devoir lui donner le bonheur.

Madame Hart accepta d'abord ce sacrifice avec reconnais-

sance, heureuse d'avoir remporté une telle victoire. Mais, bientôt, elle remarque sur les traits de Lionel la tristesse qu'il veut cacher. Elle réfléchit et tremble d'avoir abusé de son pouvoir sur ce cœur généreux. Elle l'a peut-être détourné de sa route : « *Sacrifice pour sacrifice* », se dit-elle, et elle rend à son fils toute sa liberté, en priant Dieu de le guider... Lionel Hart au comble de ses vœux et ne voyant pas les larmes que sa mère verse en secret, revient à ses rêves de gloire. Il sera soldat..... et bientôt martyr sur les plages lointaines !

Madame Hart, entourée de ses nombreux enfants comme d'une couronne d'espérance, est la femme forte de nos saints livres. Elle est la mère vaillante dans une famille qui a eu ses Machabées. Appuyée sur la croix, elle porte, avec une religieuse résignation, les lourdes sollicitudes de l'éducation et de la formation des petites âmes dont elle est l'unique soutien depuis son veuvage. Si, à sa couronne de fils et de filles, il y a des épines, elle seule veut en connaître les cruelles déchirures. Son cœur a d'inépuisables ressources pour répandre autour d'elle la consolation et le courage.

Une telle mère, on le conçoit, est l'objet d'une sorte de culte de la part de ses enfants. Chez Lionel, ce culte allait jusqu'à l'enthousiasme, à l'oubli de soi-même. Ce culte devint même le préservatif providentiel de son âme à travers les dangers de toute sorte auxquels il fut exposé.

Dans la dix-huitième année de sa vie, sa piété filiale, qui n'est d'ailleurs, pour lui, qu'une forme de son ardent amour pour Dieu, lui ouvre de nouveaux horizons. Devenu jeune homme, il croit de son devoir de prendre vis-à-vis de sa mère le rôle du dévouement. Sa grande préoccupation est dès lors de rêver, pour sa mère, et de lui préparer un avenir de repos et de bonheur. Pour cela, il se constituera son auxiliaire, il s'efforcera de partager ses sollicitudes au sujet de l'établissement de ses frères et sœurs plus jeunes que lui. Il se fera *papa* pour ses cadets, dit-il, et il ambitionnera d'être un appui pour sa maman, dont il ne se séparera jamais : « Un jour viendra, ma chère Maman, lui écrit-il naïvement, un jour viendra où mon beau rêve sera complètement réalisé. Tous *nos* enfants auront pris leur essor et se seront fait une nouvelle famille. Alors, vous et moi, ayant terminé nos rôles de papa et de maman, nous nous retirerons ensemble et gaiement, dans le même intérieur, où nous vivons modestement mais paisible-

ment, heureux du bonheur des nôtres et de notre propre tranquillité ! Alors quelle sera notre reconnaissance envers Dieu ! »

Cette lettre arracha bien des larmes à sa mère, qui finit par en accepter le programme, si conforme à sa tendresse. Elle le lui écrivit en 1884, au moment où elle apprenait que son fils avait enfin obtenus des galons de caporal : « Mon enfant bien-aimé, disait-elle, ton rêve est devenu le mien ; je n'ai qu'une pensée : me consacrer à toi, le meilleur et le plus tendre des fils. Quand je pense à ce que tu endures de souffrances et de fatigues dans cette vie nouvelle, que tu as voulue, malgré mes tristes pressentiments et mes terreurs, je me sens saisie pour toi d'une double tendresse, que tu mérites si bien. Lorsque tu seras enfin rentré en France, dans un temps rapproché, je l'espère, je te suivrai dans toutes tes garnisons, car je veux être auprès de mon héroïque enfant, l'entourer de soins et d'amour, faire de lui *le plus joli et le plus sage officier de son régiment*. Tu me conduiras tes camarades. Je les recevrai comme mes enfants, et ils envieront ton sort en te voyant si choyé, si heureux. »

En attendant les charmes de cet intérieur enchanté, où Madame Hart « animera tout par sa seule présence », le château de Rousset, parce qu'il abrite sa mère, a pour lui toutes les séductions à la fois. Il en chante le site avec ses vallées et ses collines peuplées de souvenirs.

Nous ne citerons que le sonnet inspiré par la monumentale Croix de Provence et dont le principal mérite est l'esprit de foi du poète. Il y célèbre le pacifique triomphe du Christ Rédempteur, dont l'étendard adoré s'élève majestueusement sur le mont Sainte-Victoire. Au pied de la croix se déploie le vaste plateau où campa, dit-on, l'armée de Marius, et un peu plus bas, la plaine de Trets, jadis ensanglantée par la victoire des Romains sur les barbares.

Lionel s'efforce de grouper toutes ces grandes choses en un seul tableau.

C'est ici que Marius a vaincu les Albrones !
Vaste champ de bataille où peut se rencontrer
La foule des soldats de beaucoup de couronnes,
Sans remplir tout l'espace où l'œil peut pénétrer.

La Croix brille, là haut, sur le plus grand des trônes ;
Le peuple sur ce mont va toujours l'adorer !
A l'endroit où Marius fit construire un bûcher,
Le soleil sur JÉSUS darde ses rayons jaunes !

Oh ! contrastes frappants des gloires du passé !
Le Romain meurt ; le Christ l'a déjà remplacé
Dans les esprits, ainsi qu'au mont de la Victoire !

Mais tout en adorant le Fils de notre Dieu,
Foulons avec respect, comme dans le saint lieu,
Les champs de la nature et les champs de l'histoire.

(Rousset, 4 septembre 1884.)

Les souvenirs historiques, les beautés de la nature, ne font pas oublier à Lionel les laborieux et paisibles habitants au milieu desquels il se trouve. C'est en essayant de leur être utile qu'il leur prouve son attachement.

En 1883, s'éteignait pauvrement à Rousset un vieillard modeste, à qui l'Europe et l'Amérique doivent la charrue, appelée de son nom *Charrue-Bonnet*, et qui a rendu d'importants services à l'agriculture. M. Bonnet avait reçu de Napoléon III la croix de la Légion d'honneur avec une insignifiante gratification pécuniaire. Mais parce qu'il ne s'était pas épris d'enthousiasme pour la république des francs-maçons, il s'était vu bientôt retirer sa modique pension. A sa mort, ses obsèques avaient été privées des honneurs dus à son titre de Chevalier de la Légion d'honneur, et l'on pouvait craindre que son fils de 15 ans et sa veuve ne fussent condamnés, sinon à mourir de faim, du moins à végéter dans l'oubli et la misère.

Lionel s'émeut de cette détresse imméritée et travaille aussitôt à la faire cesser. Il s'adresse pour cela à la *Gazette du Midi*.

Dans un article daté du 17 août 1883, il fait une description nette et précise de la Charrue-Bonnet, et donne une notice aussi délicate que vraie sur l'inventeur. Nous ne citerons que ces lignes :

« Lorsqu'on annonça, il y a quelque temps, dit-il ironiquement, la fondation de l'ordre nouveau du *Mérite Agricole*, je pensai qu'une grande injustice allait être réparée. Mais j'oubliais que les grandeurs, même les plus modestes, ne sont pas destinées à ceux qui les méritent. Bonnet n'eut pas même cette récompense !

« Jean-Baptiste Bonnet était fils de François Bonnet et de Marie Bourély. Ce dernier nom rappelle une autre gloire de Rousset, qui en a trop peu pour ne pas en être fier.

« C'est dans cette charmante commune que le gracieux poète provençal Victor Bourély, l'auteur de *Jan de la Valado*,

a vécu, et c'est là aussi qu'il est mort, il y a quelques années. »

Pendant qu'au sein de sa chère solitude de Rousset, Lionel, tout en méditant ses projets d'avenir, s'occupait ainsi à faire le bien, une nouvelle foudroyante jeta le deuil dans tous les cœurs français attachés au trône de nos rois : Henri V venait de mourir, le 26 août, à Frohsdorff ! Le patriotisme du futur soldat de la France fut profondément affligé, et il répandit sa douleur en une longue pièce de vers, qui fut publiée en entier par *L'Écho des Bouches-du-Rhône*. Voici quelques strophes de cette élégie dont le ton inspiré exprime des sentiments si élevés et si chrétiens.

SUR UN TOMBEAU ROYAL.

1883.

.....
O pauvre vieille France, où donc est ton prestige ?
Au milieu de l'Europe où peux-tu te placer ?
De ta grandeur ancienne il n'est plus de vestige :
Les peuples étonnés te regardent passer !

Pendant treize cents ans, tu n'as eu qu'un seul maître.
C'est lui qui t'a formée au sein de ta valeur,
Et les peuples voisins n'avaient qu'à se soumettre :
Le Roi de France était toujours, partout, vainqueur !

Azincourt et Pavie étaient un épisode :
Tu finissais toujours par vaincre et triompher,
Et l'histoire de France avait le ton de l'ode
Que tes poètes-rois écrivaient sur l'acier...

O Roi, consolez-vous d'avoir manqué de trône,
— Car vous avez bien fait — depuis votre berceau,
Refusant d'accepter la plus belle couronne,
Parce que vous vouliez garder votre drapeau !

.....
Drapeau blanc, linceul blanc ! viens abriter ses restes,
Viens pour te replier sur son cœur noble et pur.
Son blason brille encor de ses couleurs célestes,
Et garde ses lis d'or sur leur vieux champ d'azur !
.....

Et voyant le silence de Victor Hugo sur la tombe du royal défunt, Lionel adressa au poète infidèle et déchu un appel vigoureux et indigné, auquel fit bon accueil *La Provence Littéraire*.

POUR HENRI V.

Appel à Victor Hugo.

Eh quoi ! votre lyre est muette
 Pendant qu'on ferme ce tombeau !
 Ce roi que vous chantiez, poète,
 Dans son miraculeux berceau,
 Le laisserez-vous disparaître
 Sans l'accompagner de vos pleurs ?
 Ce vieillard, vous l'avez vu naître,
 Et vous avez, auguste maître,
 bercé ses premières douleurs !.....

Plus tard, lorsque loin de la France,
 Il refusait un sceptre d'or,
 Portant un baume à sa souffrance,
 Hugo, vous le chantiez encor !
 Vous n'étiez plus de ses fidèles,
 Mais devant son honnêteté,
 Vous avez incliné vos ailes,
 Et de vos sphères immortelles,
 Salué cette Majesté !.....

Les temps sont les mêmes, poète !
 Vous avez réclamé jadis
 Une tombe pour qu'on y mette
 Les petits-fils de saint Louis.
 Voici pour la France punie
 Un nouveau deuil :
 Auriez-vous honte, ô grand génie,
 De verser vos flots d'harmonie
 Sur un cercueil ?.....

(Ch. de Rousset, ce 5 septembre 1883.)

Mais c'était aux siens que l'étudiant en vacances réservait ses meilleures affections. Pour rien au monde il n'aurait consenti à ne pas apporter sa part de tendresse dans les petites réunions, qui serraient encore de plus près les frères et les sœurs sous les ailes de sa mère tant aimée. Il y produisait de charmantes poésies de circonstance, dans le genre de celle qu'il intitula : *Vingt ans!* et qu'il dédia à la sœur dont on fêtait la naissance.

Pour ne pas manquer à un de ces anniversaires intimes, il faillit un jour se rendre malade. En septembre, ou octobre 1882, Lionel était allé à Aix avec toute sa famille. Au moment du retour il manque le train. Attendre le suivant, c'est

se mettre dans l'impossibilité d'arriver pour l'heure du bouquet, des vœux et des chants. Il n'hésite pas, il part et fait allègrement à pied les seize kilomètres qui le séparent de Rousset. On était à table quand il arriva. Il y prend place aux acclamations de tous, et pendant le repas, il est gai et joyeux selon son habitude. Mais à la fin, impossible de se lever et de se tenir debout. Il avait fait cette marche forcée avec des souliers neufs. Sa sœur aînée, apercevant son malaise, vient aussitôt à lui : ses pieds étaient tellement enflés qu'il fallut fendre la chaussure pour les dégager. Pendant ce temps, Lionel s'excusait et riait aimablement, s'efforçant de dissimuler sa souffrance pour ne contrister personne.

Ces traits de courage abondent dans sa vie. Un jour, pendant l'été de 1883, encore à Rousset, en passant près de l'office, il entend des cris de frayeur, il s'approche et voit une lampe de pétrole qui, prenant feu, allait faire explosion. Aussitôt Lionel saisit avec la main nue le verre incandescent, et souffle violemment la lampe. « Malheureux ! » lui crie-t-on avec effroi. Mais lui, calme et tranquille, après avoir éteint la flamme, dépose doucement le verre sur la table.

Souffrir en silence et négliger ses aises, est le propre des âmes fortes et chrétiennes, qui travaillent à se vaincre pour se sanctifier. Tel fut bien Lionel parmi les siens et avec tous ceux qui vécurent à ses côtés. Au régiment, à Formose, quelles que fussent les fatigues du jour, les corvées et les surprises de la guerre, avant de songer à lui, il ne manquait jamais de se rendre à l'hôpital, et de passer au moins avec un bon sourire devant chaque camarade, offrant du chocolat, de l'eau fraîche, et toutes les douceurs qu'il réussissait à se procurer, parfois même au péril de sa vie ; comme lorsque, pour un pauvre blessé se mourant de soif, il parvint à aller, nouveau Joab, puiser de l'eau à une source occupée par les ennemis.

Mais cette générosité avait, comme celle du Sauveur, une préférence marquée pour les humbles et les petits. Un soir, à Marseille, Lionel s'est couché fatigué. Il est plus de minuit. Il se réveille subitement, et songe que le fils du jardinier Roland, venu de Rousset pour aider à un déménagement, n'est pas encore rentré, qu'il n'a pas la clef de la maison et que ce jeune homme, qui ne connaît pas la ville, a pu s'égarer à une heure si tardive.

Il s'habille en toute hâte, descend hors de la maison, prend la première rue qui s'ouvre devant lui et arrive à la place de la Préfecture. Roland était là. Le pauvre homme avait oublié l'adresse de son logement. Il errait au hasard, ne sachant que devenir dans une ville où il ne connaissait personne. Lionel rentre avec lui, bénissant son ange gardien d'avoir si bien dirigé ses pas.



Chapitre neuvième.

14 novembre 1884. — Goûts militaires. — Enrôlement dans la Légion Étrangère. — Obéissance aveugle et dure existence du soldat.

LES vacances de 1883 touchaient à leur terme. Lionel avait eu le temps de mûrir sa détermination. Il songea donc à l'exécuter. Quelques membres de sa famille et plusieurs amis, croyant découvrir en lui une véritable vocation militaire, l'encourageaient. Sa mère avait fait taire ses larmes et n'opposait plus de résistance.

Pour être plus fort, Lionel détourna ses regards de tout ce qui aurait pu l'arrêter dans son noble essort. Il renonça à ses goûts poétiques et littéraires. Le sacrifice lui coûta d'autant plus, que le premier feu de sa naissante ardeur d'écrivain avait été excité par le souffle enivrant de succès peu ordinaires.

Mais, ainsi que l'a dit un de ses anciens condisciples, Edmond Boissard, à l'assemblée générale de l'Adoration nocturne d'Aix, le 17 janvier 1886, « Lionel n'était pas de ceux qui passent leur vie à chanter l'amour et le dévouement sans savoir ni aimer ni se dévouer jamais... Il comprit de bonne heure que la poésie c'est l'abnégation, et que l'idéal vrai c'est le sacrifice. » Il y avait d'ailleurs du sang guerrier dans les veines de ce jeune descendant des Keating, parmi lesquels on cite une de ses arrière-grand'mères, qui eut vingt-deux fils, tous militaires, et dont neuf furent tués à la même bataille en Irlande.

L'école militaire de Saint-Cyr était la porte par laquelle il aurait dû entrer dans l'armée. Son éducation et sa condition la lui désignaient naturellement. Mais Saint-Cyr lui était fermé. Sa naissance en pays soumis à la domination anglaise lui en interdisait l'entrée.

Il aurait pu cependant y être admis à titre d'étranger. Mais cette faveur se traite de puissance à puissance, par voie diplomatique, et la nation qui envoie un sujet à l'école spéciale militaire, ne manque jamais de le réclamer à la fin de ses études. A ce prix, Lionel ne voulait point accepter cette

faveur. La France était sa patrie d'adoption, la terre hospitalière où ses nobles aïeux avaient jadis abrité leur fidélité à leur religion et à leur roi, la nation où il avait grandi et pour laquelle il devait mourir. Il était français de cœur, et par la foi catholique de son origine irlandaise, et par les souvenirs les plus glorieux de sa famille. Il voulut conquérir par ses services son titre officiel de fils de cette France qu'il voyait si grande dans les annales des peuples et dans l'histoire de l'Église. La Légion Étrangère lui donnait le moyen d'arriver péniblement mais sûrement au but désiré. Ce fut le 14 novembre 1883, en entrant dans sa dix-neuvième année, qu'il s'y enrôla pour servir la France et son drapeau.

Dès ce jour, Lionel Hart se révéla soldat, c'est-à-dire l'homme du devoir, de la discipline et du dévouement : « Il y a des sacrifices dans la carrière militaire, mais c'est ce qui me plaît », disait-il avec enthousiasme.

A son passage à Aix, où il était venu faire ses adieux, un de ses amis, pour sonder sa volonté, lui disait qu'en ce temps de favoritisme et d'aventures politiques, l'armée ne sait plus pour qui elle marche au combat, ni le soldat à qui il immole sa vie. Lionel se récria vivement : « Le drapeau de la France ne varie pas, dit-il, même quand il change de couleurs, même quand il est en des mains indignes. — Oui, lui fut-il répondu, mais encore ne faut-il pas qu'il se déploie sottement et pour des motifs inavouables, comme, hélas ! il est arrivé contre les introuvables Kroumirs. » A ces mots, le légionnaire d'un jour s'anime, et il expose avec feu la théorie de l'obéissance passive et absolue du soldat.

« Ainsi donc, reprend son interlocuteur, vous vous persuaderiez que le drapeau français vous mènerait à la gloire, si on l'humiliait encore, en vous conduisant au siège de quelque nouveau Frigolet ou de quelque nouvelle abbaye de Solesmes ? » Lionel, déconcerté, se tut un instant. Sa jeunesse loyale ne voyait pas, en effet, comment concilier avec l'honneur du drapeau sa présence au crochetage illégal d'un couvent. « J'espère bien, dit-il en soupirant, que l'on ne reverra jamais pareille infamie ! » Puis, se donnant du courage et se retranchant dans sa conscience si honnête : « Moi, ajouta-t-il, je me fais soldat pour servir la France et pas pour autre chose ! » Loyales dispositions et magnanimes sentiments ! Un français digne de ce nom n'en aura jamais d'autres !

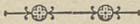
Dans quelques mois, en évacuant Formose, si stérilement

jonchée des cadavres de nos soldats, le héros de Kélung, couvert de gloire, apprendra les massacres des chrétiens chinois, égorgés en haine de la France, qui les renie, et il verra le sang de ses camarades versé sans profit pour la patrie. Alors il aura beau comprimer son indignation de chrétien et de Français, son langage trahira malgré lui ses angoisses et celles de ses compagnons d'armes, écoeurés comme lui d'avoir dévoré tant de privations et de fatigues pour les caprices d'un parti politique éhonté, lorsqu'ils avaient cru ne souffrir et ne se dévouer que pour la France!...

Le 23 avril 1885, faisant allusion à une blessure qu'il avait reçue, il écrivait de Kélung à l'ami qui, à Aix, avait admiré son esprit guerrier au moment de son enrôlement : « Je suis fier d'avoir versé un peu de mon sang pour notre chère France!... La patrie, le drapeau : voilà ce qui nous inspire un courage qui ne se réclame d'aucun sentiment d'ambition personnelle! » Mais le même jour, à un autre, il exprimait ainsi son désappointement : « Voilà qu'en pleine victoire on vous crie : Halte-là ! La paix qu'on annonce est un leurre si grossier, que seul un gouvernement de niais peut s'y laisser prendre. »

Malgré tout néanmoins, et en dépit de toutes les incapacités, de toutes les vues mesquines de ceux qui entreprennent et conduisent nos expéditions d'outre-mer, le jeune volontaire de la Légion Étrangère se maintint dans la sphère élevée des nobles motifs qui l'avaient fait soldat. Jusqu'à son dernier soupir, il a pu dire : « Je suis content, je fais mon devoir ! Dieu, Patrie, Honneur, Devoir : voilà ma devise. Le bonheur de toute ma famille, voilà mon but ! » (Kélung, 3 février 1885.)

Son service militaire ne s'écoulera pourtant pas dans une paisible garnison, mais en colonne expéditionnaire, en lutte incessante contre les difficultés et les dangers de toute sorte. Lui, le fils aimé et choyé, il n'aura pas un lit pour reposer ses membres endoloris par des courses forcées ; lui, le frère préféré, l'ami recherché, il n'aura pour compagnons, le plus souvent, que des bandits de toute nationalité et des repris de justice ; lui, l'âme distinguée et altérée d'idéal et d'honneur, il n'obtiendra que trop tard les grades promis à sa bravoure. En vérité, Dieu, en le ravissant à ses amis, l'a miséricordieusement retiré d'un exil douloureux. Que sa sainte volonté soit donc adorée et à jamais bénie !



Chapitre dixième.

17 novembre — 2 décembre 1883. — A bord du

Kléber. — Testament. — Oran et Sidi-Bel-Abbès. —

Les Légionnaires. — Exercices, marches forcées. —

Sobriété. — Abnégation militaire.

LA correspondance épistolaire de Lionel, avec sa mère et ses amis, nous fournit, à partir de ce moment, la relation la plus circonstanciée et la plus authentique de ces deux années de service militaire. Ce furent deux années d'un perpétuel martyre, dans lequel sa confiance en Dieu et l'amour de sa mère le soutinrent merveilleusement, en le préparant au sacrifice suprême.

Le 17 novembre 1883, à Marseille, le *Kléber* leva l'ancre et prit la direction de l'Algérie. A cet instant, le vaillant légionnaire, penché sur le bord du navire, et suivant des yeux sa mère, sa sœur Anna et son beau-frère, sentit son âme se déchirer et la meilleure partie de lui-même demeurer avec ceux dont il se séparait pour toujours : « Mais, écrivait-il le jour même, je n'ai pas de regret : peut-on en avoir quand on accomplit son devoir aussi courageusement que nous l'avons tous fait?... Prenez courage, ma bien chère Maman, ainsi que tous mes frères et sœurs bien-aimés, qui avez tant à me pardonner et que j'aime tant ! Quelles qu'aient pu être mes étourderies et mes vivacités, c'est maintenant que la mer s'étend, immense et inexorable, entre nous, que nous sentons vraiment la solidité du lien qui nous rattache au foyer paternel. Pour moi, je pense beaucoup à vous tous, je comprends que Dieu ne peut pas laisser sans résultat tant d'abnégation de part et d'autre. »

Pour calmer les inquiétudes qui, du château de Rousset, suivent l'exilé dans sa traversée vers l'Afrique, il informe les siens que la mer a eu beau être houleuse, et le golfe du Lion se fâcher tout bleu de ce qu'on ne s'effrayait pas de ses flots rageurs, il n'a pas eu de tribut à payer à l'élément capricieux, et sa confiance est toujours entière. Il a, dit-il,

bonne nourriture, chambrette pour lui seul, ciel splendide; on a échangé des salutations avec un vaisseau de guerre espagnol, qui se rendait à Gênes pour accompagner le prince impérial d'Allemagne; il est en compagnie d'un jeune capitaine breton du 47^e de ligne qui permutait, sur sa demande, avec un officier de la Légion Étrangère; enfin, quoiqu'il ait pris ses repas avec treize convives, Dieu l'a visiblement protégé. « Soyez vaillants, répète-t-il, ce sera le meilleur moyen d'encourager le jeune soldat qui va bientôt débarquer après une traversée rapide et sans accidents. »

Cette lettre, écrite sur le vaisseau, était accompagnée de deux copies du testament de cet excellent fils, qui léguait à sa mère tous ses biens d'ici-bas, et dans lequel il a fait la plus admirable profession de foi chrétienne et de piété filiale. Ce testament olographe n'était probablement pas une simple précaution, conseillée par la prudence, à un militaire de dix-neuf ans, qui allait courir les dangers d'un service en pays insoumis. Lionel avait parfois comme des visions de l'avenir, et la pensée d'une mort prématurée ne l'effrayait pas. En 1882, le 18 mai, jour de l'Ascension, il jetait déjà, sur son journal de retraite, des considérations où il rêve d'un monde meilleur : « J'ai lu, disait-il, l'histoire d'un jeune homme emporté à la fleur de l'âge, à 22 ans, M. Joseph de Cissey, ancien élève de Mongré, et chrétien aussi saint que distingué. Il avait tout reçu en partage : talents, fortune, noblesse d'origine et de cœur, amis, succès et même plaisirs; la vie s'ouvrait à lui pleine d'espérances, tout lui souriait. Voilà que tout à coup le vent de la mort traverse l'atmosphère et l'emporte, comme une de ces tiges fleuries que l'ouragan entraîne dans ses longs tourbillons! O mon âme! quand Dieu frappe de ces coups, on n'a qu'à s'incliner. De telles âmes auraient trop à souffrir si elles vivaient longtemps parmi les égoïsmes, loin de la société des saints! Ramassons les fleurs qui jonchent le sol après la bourrasque, et effeuillons-les sur la tombe encore entr'ouverte qui vient de recevoir, avec les restes de ce jeune homme, la cendre de ses illusions consumées et de ses espérances terrestres anéanties! *Manibus date lilia plenis!* »

Ces pressentiments soutenaient son courage et l'aidaient à supporter les fatigues et les déceptions, qui peuvent l'attrister un instant, mais non l'abattre. Il a si bien prévu d'ailleurs que la vie lui serait horriblement pénible au régi-

ment, que, s'il est surpris, c'est de n'avoir pas plus à souffrir. Autour de lui on remarqua bientôt et l'on admira cette force d'âme; un de ses compagnons en Afrique et au Tonkin, le sergent Lichtenberger, a pu lui rendre ce témoignage : « Lionel était d'autant plus gai et vaillant qu'il souffrait davantage. Il ne comprenait pas l'abattement ni physique ni moral, et c'est dans les moments les plus difficiles qu'il paraissait le plus satisfait. Nous ne comprenions rien à cette nature, mais nous sentions ce qu'elle avait de supérieur. »

Le *Kléber* entra dans le port d'Oran, le mardi, 20 novembre. Lionel, avec ses cinquante compagnons sous la conduite du sergent Joly, passe la nuit au fort St-Grégoire, le seul qui soit armé sur cette partie du littoral africain, et, dès le lendemain, il arrive, par le chemin de fer de Grand-Lac, à Sidi-Bel-Abbès, où il commence, sous la tente, l'apprentissage laborieux de sa nouvelle existence.

Fidèle à son programme, pour soutenir son énergie, et aussi afin de consoler sa mère, il envisage, dit-il, toute chose par le bon côté. Son bon cœur lui embellit tout d'abord la société singulière que lui offre son régiment, réputé comme invincible sur le champ de bataille, mais composé de jeunes écervelés accourus des nations voisines et d'aventuriers de toute nuance. « Voilà trois jours que je suis à Bel-Abbès, et cinq que je suis sur le sol algérien ! écrit-il le 23 novembre. Quelle émotion en décachetant votre lettre reçue ce matin ! Elle ne dépassera pas pourtant la tristesse de notre longue et inexorable séparation ; mais que ce légitime sentiment ne vous fasse pas vous méprendre sur l'état de mon esprit : en ce moment je suis calme.

« J'avais cru intolérable le coudolement continu avec tous les goujats et tous les déserteurs dont nous sommes entourés. Mais non : l'accueil qui m'était réservé ne pouvait pas être plus aimable. Tout le monde ici est serviable, quoique peut-être vicieux. Ce milieu de garnements a du cœur tout comme un autre. Exilé lui-même, chacun se souvient de la patrie et de la famille, très éloignées toutes deux ; au contact de ce regret commun à tous, on est bienveillant pour les nouveaux venus, ces malheureux que la mer vient de séparer à leur tour de la France, de l'Alsace, de la Lorraine, de la Pologne, etc. »

Hart jugeait trop d'après lui-même. Sa naïve compassion, dans dix jours à peine, sera péniblement éclairée. Un désér-

teur prussien vola traîtreusement les derniers venus dans la Légion. Il fit main basse sur la malle de Lionel. En fuyant sur le territoire marocain, il lui emporta ses vêtements, ses chemises, ses souliers, son chapeau, son porte-monnaie, sa montre, son carnet, etc... Une quinzaine de soldats furent également dépouillés. « Heureusement, dit Lionel à sa mère, je n'ai pas tout perdu ! Par une véritable inspiration, j'avais laissé, au dépôt de la gare, ma petite valise de linge. Pour réparer cette perte, j'économiserai un peu plus. Je commence par ne pas louer de chambre en ville, ainsi que j'en avais eu la pensée. Je m'étais fait illusion à ce sujet. Même en la louant de moitié avec un jeune homme bien élevé, arrivé à la Légion en même temps que moi, je vois à cette dépense plus d'un grave inconvénient, dont le moindre aurait été de n'être pas plus chez moi dans ce petit coin qu'à la chambrée. Je renonce à ce luxe inutile, je veux me débrouiller tout seul. »

Madame Hart s'empressa de lever ce scrupule. Elle lui envoya l'argent nécessaire, et lui enjoignit d'avoir une chambre en ville pour lui tout seul. Elle lui recommandait sans cesse de se donner tout le confort possible et de ne pas se priver, mais son fils s'obstinait noblement à économiser et s'essayait à la souffrance.

Lionel n'avait cependant pas tout à fait attendu une mésaventure pour savoir dans quelle société il allait vivre. A la première nuit passée à Oran, lorsque ce ramassis d'engagés hybrides s'étala sans contrainte devant ses yeux, le fils de famille fut consterné, mais il se surmonta et ne se découragea point. Il faut l'entendre communiquer à sa mère ses premières impressions :

« Ce n'est que ce matin, au lever, dit-il, que j'ai pu examiner mes compagnons de chaîne. J'avoue avoir d'abord éprouvé un dégoût formidable. Ce fut un mauvais moment lorsque je me suis senti l'égal et le camarade de ces grossiers voyous.

« Imaginez-vous la plus atroce crapule des rues en France : voilà ceux qui nous sont arrivés en masse habillés de toutes les façons : je devrais dire déshabillés, car ils ont vendu tout ce qui, de leurs vêtements, pouvait avoir quelque valeur. Les uns sont sans chemise, les autres avec des pantalons troués plus que de raison. Ils sont tous sales et dégoûtants, tous hideux et sinistres, familiers jusqu'à l'inconvenance, grotesques et malotrus. Enfin j'ai dominé ce premier sentiment de dégoût, auquel d'ailleurs je m'attendais de longue main.

« L'appel des engagés a été fait, et cette fleur de tavernes et de mauvais lieux s'est épanouie dans toute sa laideur. C'était comique d'entendre leurs réponses. Pour la plupart, ils ignorent le français : ils viennent presque tous d'Alsace-Lorraine. Quelques-uns pourtant arrivent de Pologne, de Prusse, d'Italie, d'Espagne et même de France. Ces derniers sont des engagés volontaires plus ou moins tarés. Les étrangers répondaient à tort et à travers, à tout hasard, et mal, naturellement : « D'où venez-vous ? — Vingt ans. — Votre âge ? — Cireur de bottes. — Votre profession ? — De Wurtemberg. etc. » D'autres, vrais gamins de rues, loustics de bas étage, répondaient en français, mais leurs réponses dépassaient toutes les audaces permises. A cette question : « Votre profession ? — J'en ai plusieurs : j'ai été tour-à-tour garçon de café, ramasseur de bouts de cigarettes, apprenti menuisier, clerc d'avoué et claqueur au Palais-Royal. » Je ne puis vous citer toutes leurs impertinences.

« Il y en avait pourtant de tristes et de malheureux parmi ces hommes. L'un d'eux avait vécu dans un monde moyen, il avait même étudié le droit, mais, entraîné par de mauvais camarades, il avait commencé par le violon et avait fini par le bagne, d'où il s'était échappé pour venir en France et de là en Algérie.

« Un ou deux autres semblaient d'une classe plus élevée, mais, chassés de leur patrie par la misère ou la honte, ils venaient s'échouer parmi nous.

« A force de rire, je pleurais d'un tel spectacle ; j'aurais pu rire à force d'en pleurer. Mais à quoi sert-il de m'étendre là-dessus ? J'ai été brave... j'ai été à eux, tout étonnés de voir un jeune homme bien mis, mêlé à leurs haillons et leur serrer leurs mains dégoûtantes. Ils m'ont très bien reçu et m'appellent *Monsieur*, touchés qu'ils sont de ma simplicité avec eux ; puis, ils se sont mis à me tutoyer, et un instant après, je m'entends interpeller : « Ah ! c'est toi, ma vieille branche ! Comment va *Monsieur* ? — Très bien, très bien, ai-je répondu en souriant, et toi ? » La glace était rompue. Ils ont pourtant évité à mon égard toute familiarité. Pour moi, je suis le même pour tous ; je crois pouvoir me dire bien vu de tous. »

Les sous-officiers, subjugués par les allures distinguées de Lionel, avaient pour lui des égards. On lui donna pour camarades de chambrée des soldats dont il disait : « Ils sont

propres, doux et aimables.» Mais qu'étaient ces petits adoucissements dans des logements, où, même sous la tente, on entendait, pendant la nuit, passer parfois cette mélancolique exclamation : « Que de poux ! Ma tête me pique ! » — « *Textuel*, » ajoute Lionel, qui néanmoins conclut son récit par ce cri de sa vaillante tendresse : « Je vous embrasse tendrement, ma chère Maman, vous affirmant que je suis bien calme, bien tranquille et bien content. Il me reste seulement, et je l'aurai toujours tant que durera la séparation, l'immense douleur de ne plus vous embrasser que par lettres, vous et mes frères et sœurs chéris. »

Par délicatesse, notre volontaire ne reviendra qu'à de rares intervalles sur cette société déplaisante. Il aime mieux raconter à sa mère ce qui peut l'intéresser agréablement. Il lui décrit la tenue du légionnaire en marche, et, pour mieux se faire comprendre, il lui en dessine un crayon colorié assez bien réussi. « N'est-ce pas d'un effet pittoresque ? » demande-t-il, content de son œuvre.

Il entre ensuite lui-même en scène et nous fait assister au détail de sa journée. « Hier, j'étais garde-tente ; j'ai tout balayé, frotté, ciré et nettoyé, comme si je n'avais fait que cela toute ma vie. » C'est le travail extraordinaire.

Voici le travail ordinaire. « Le colonel voulant savoir ce que valent ses recrues, nous subissons des marches et des contre-marches forcées, ménagées de façon à nous fortifier sans nous fatiguer. Tout cela, sans préjudice des heures d'exercice et des soins de propreté à donner aux logements et à nos armes. Mais, si vous nous voyiez vers quatre heures du soir, vous trouveriez que nous n'avons pas encore trop mauvaise mine, lorsque la marche dans la plaine est suivie du défilé devant le colonel, avec musique en tête, officiers à nos côtés et baïonnettes flamboyantes au soleil...

« La nourriture est bonne et saine. Je dévore la soupe. Le pain est assez bon, le biscuit est vite absorbé, quoique très dur et plein de vers. Mais c'est mangeable, tant que ça ne marche pas tout seul ! J'engraisse beaucoup à ce régime nomade et campagnard, mais le teint se basane et devient noir ; la poitrine se fortifie et je supporte vaillamment la fatigue, quelle qu'elle puisse être.

« Je suis toujours là où mes chefs m'appellent, je ne manque pas un seul exercice, et je ne me suis pas attiré une seule observation. Mes cuirs sont cirés à merveille, mes armes

luisent comme des miroirs ; mes sergents m'ont pris en amitié, et m'épargnent des corvées qui sont parfois bien pénibles...

« Je me porte parfaitement bien, jamais je n'ai eu meilleure santé, et si parfois la force physique diminue, la force morale y supplée largement. Ce matin, j'en ai vu d'autres rester en arrière qui ont une apparence bien plus solide que la mienne ; c'est qu'ils se découragent, tandis que, lorsque je me sens faiblir, je fais intervenir ma volonté, et j'atteins mon but sans que rien au dehors ne trahisse ma défaillance. Mais j'en arrive rarement à cette faiblesse, je suis plus fort qu'il ne paraît ; je me sens une vigueur nouvelle...

« Vous vous étonnerez de telles assertions ; c'est que vous m'avez connu dans d'autres circonstances, où je n'avais pas besoin de montrer ce que je puis supporter. Les caractères sont plus ou moins trempés, selon les milieux où ils sont formés. Je semblais être un homme d'études ; ici, je ne lis que vos chères lettres, et je suis un troupier vigoureux qui fait son service avec autant de régularité que d'entrain. J'insiste sur ce sujet, non pour me targuer, mais pour vous détromper sur ma faiblesse apparente, qui vous effrayait. »

Cette énergie de l'âme, qui raffermît le corps lui-même, Lionel la fait remonter au bras tout-puissant sur lequel on ne s'appuie jamais en vain.

Il n'oublie pas cependant que la grâce divine ne nous dispense pas des efforts personnels. S'il parvient à triompher ainsi des premières difficultés d'un service nouveau pour lui, c'est parce qu'il a commencé à se vaincre lui-même, en gouvernant son corps et sa bourse, aussi bien que son cœur et tous ses sens. Il ne veut pas de nourriture spéciale, malgré les ordres exprès de sa mère. Il se refuse tout ce qui est de luxe sur ce point, et il se réduit aux dépenses strictement nécessaires. Pendant qu'autour de lui l'ivrognerie est à la mode, il se prive de toute sorte de boisson excitante et même de tabac.

« Pour moi, dit-il, j'ai déclaré haut et ferme que je ne buvais pas et que je ne fumais pas. A part un petit verre de vin rouge que je prends tous les jours, à la fin du repas, pour vous faire plaisir et vous obéir, je n'ai bu à la cantine que quelques verres de sirop de groseilles pour me rafraîchir, mais je n'ai jamais touché à n'importe quelle liqueur.

« Les sergents me disent que, depuis qu'ils servent au régiment, et l'un d'eux a vingt-deux ans de service, je suis le

premier soldat qu'ils rencontrent dans ces dispositions de sobriété. On a cherché à me faire boire et fumer, on n'a pas pu y parvenir. »

Cette virilité lui concilie l'estime générale, et, pour lui en donner une preuve, un officier n'hésite pas à lui lever une punition qu'un caporal inconsidéré lui avait infligée. C'était justice : le pauvre volontaire était puni pour ne pas s'être trouvé à deux postes à la fois !

Il manquait cependant quelque chose à Lionel. S'il avait trouvé dans son entourage un ami sincère, c'eût été pour lui une consolation et une force. Mais c'est en vain qu'il cherche ce rare trésor : « Le personnel de la Légion, dit-il, n'est pas trié sur le volet, comme bien vous pensez depuis que je vous l'ai fait connaître... Il y a bien parmi nous quelques jeunes gens cultivés, qui se sont engagés par quelque coup de tête, mais ce sont les plus discrets... C'est le meilleur noyau de la Légion. Ils se recherchent pour s'adoucir les tristesses de leur condition nouvelle et se soutenir contre les entraînements mauvais. Ils sont groupés par un caporal de dix-neuf ans, qui a été chassé par son père et qui, avouant ses torts, s'est mis à être sage tout de bon. Je me défie toutefois, et, tout en étant bon pour tous, je ne me lie avec personne.

« Je croyais être le plus jeune ici, mais j'y ai trouvé des enfants de dix-huit ans à peine, des Allemands imberbes et blonds, aux yeux bleus et rêveurs : quel dommage qu'on ait à s'avouer qu'ils sont sujets à caution ! Cependant je fais partie des plus jeunes : le père *Raisin*, soldat de première classe, a soixante-six ans et compte vingt-trois ans de service !

« Tous ces soldats, même les pires, sont très serviables les uns envers les autres, pourvu toutefois qu'ils ne rencontrent pas votre porte-monnaie. Tous pris sur la même charrette, ils comprennent qu'ils doivent s'entraider : les loups d'ailleurs ne se mangent pas entre eux. Mais si ces loups ne se mangent pas, ils boivent, boivent et reboivent comme des trous. On en ramasse tous les jours qui sont ivres-morts, on les pousse en prison, et quand ils en sortent, ils s'enivrent de nouveau et ainsi de suite. » (2 décembre 1883.)

Dans une telle société, on comprend ces désolantes exclamations qui, de temps à autre, jaillissent de son âme toujours si aimante, toujours isolée du côté de la terre, et, malgré tout, toujours vaillante contre le découragement. « Que c'est triste cette solitude au milieu de la foule ! Je ne sens plus

auprès de moi ces vives affections du foyer, auxquelles m'avait longuement habitué ma première existence. Il y a des heures d'une tristesse mortelle pour moi, mais elles sont suivies d'un violent effort sur moi-même qui me redonne toute mon énergie.

« Puis je retombe dans l'abattement. Ainsi se passe ma vie ici, dans l'enterrement de mes cinq plus belles années ! Ah ! ma chère Maman, pardonnez-moi l'amertume de ces paroles. J'ai promis de tout vous dire, et voilà pourquoi je les ai laissées tomber de mon cœur à ma plume, qui ne vous dissimulera jamais rien. Mais, dans ma tristesse, ne voyez pas un regret ; j'aurais à refaire ce que j'ai déjà fait, que je n'hésiterais pas un seul instant. Mon but reste le même, mes motifs d'agir n'ont pas changé et mes défaillances, si défaillances il y a, sont toutes passagères ; je vous jure que je suis heureux. J'ai la nostalgie de la famille et de la patrie, et voilà d'où viennent ces tristesses subites qui me saisissent et m'arrachent à moi-même.

« Il faut bien avouer aussi qu'à ces peines intimes si délicates s'ajoutent des sacrifices de toute sorte. La vie des camps, avec son mouvement perpétuel, avec ses agitations innombrables, fertile en déplacements, pleine d'exigences rigoureuses, soumise à des intempéries de chaleurs torrides et de froids violents, n'a rien qui rappelle la paisible existence des carrières civiles, et diffère considérablement de la vie dans les garnisons de France. Il faut ici, à chaque instant, faire une nouvelle abnégation de soi-même, devant un devoir nouveau qui se dresse entre notre égoïsme et nous. Ah ! s'il ne s'agissait que de l'héroïsme d'un instant, ou d'un héroïsme qui a ses spectateurs, ses historiens et sa gloire ! Oui, ce serait beau ! ce serait bon ! Mais être aux prises avec des difficultés quotidiennes, qui n'impliquent que des récompenses négatives et tout à fait vagues, dont on n'entrevoit pas le résultat heureux ; être aux prises avec cette subordination brutale, qui est un sacrifice perpétuel de toute volonté et de toute initiative : voilà notre vie ; on sent peu à peu que les plus belles qualités qu'on a reçues de Dieu s'engourdissent et se détériorent, au fond de ce long sommeil exigé de notre courageux effort !

« Toujours obéir, toujours courber le front sous l'ordre d'un étranger, qui vaut moins que soi parfois, se soumettre à une volonté souvent indigne, essayer aujourd'hui une menace,

demain une injure, et ne pouvoir y répondre, c'est dur ! »

Devant ce tableau de l'abnégation et de l'obéissance imposées par le métier des armes, Lionel, avec l'œil de la foi pratique, aperçoit le Modèle de tous les héroïsmes. Il évoque le souvenir fortifiant du CHRIST au prétoire, et le silence du Sauveur parmi ses bourreaux le ranime. Il condamne sa lâcheté : « J'ai tort de me plaindre, dit-il, je suis soldat ; le soldat doit aimer la discipline, et c'est bien ainsi que je l'entends. Je subis parfois le joug pénible de nos gradés avec courage, avec résignation, et jamais un mot insolent n'est sorti de mes lèvres, alors que les règlements m'ordonnaient le silence. »

Et après cette explosion de tristesse, reviennent l'affirmation habituelle et le cri de la vaillance chrétienne : « Croyez que, malgré tout, je suis content et ne regrette rien, quoiqu'il n'y ait rien de plus dur, dans mes moments d'ennui, que ce contact perpétuel, incessant, avec la fleur des vauriens du monde entier : la Légion est une vraie Tour de Babel, tant par la multiplicité des langues qu'on y parle, que par la corruption et la confusion qui y règnent. Courage, confiance en Dieu ! Je pense incessamment à ma famille, et c'est toujours avec joie et avec émotion. Le Seigneur, du reste, me soutient. Ce divin Sauveur a bien obéi dans sa Passion et gardé le silence sous les coups de l'injustice. Après cela, oserais-je me récrier ? » (Bel-Abbès, décembre 1883, à sa mère.)



Chapitre onzième.

7 décembre 1883 — 2 janvier 1884. — Bou-Khanéfis.

— Campement au désert et pénitencier. — Projet de
visite de sa mère. — Sacrifice. — Puniton imméritée.

LIONEL n'était en Afrique que depuis trois semaines : le 7 décembre, il fut envoyé en détachement à Bou-Khanéfis.

Cette station n'est pas une ville, mais un camp dans le désert, à vingt kilomètres de Bel-Abbès. Les nouveaux soldats s'y aguerrissent en gardant les prisonniers arabes, saisis comme espions des tribus nomades, toujours au guet pour se ruer sur le territoire français, le dévaster et y susciter l'insurrection parmi les indigènes, dont la fidélité n'est jamais assurée. Il n'est pas rare que ces pillards de profession se fassent capturer par nos troupes, afin de se rendre compte de nos forces, et d'aller ensuite renseigner leurs chefs s'ils parviennent à s'évader.

A ces Arabes sont mêlés les condamnés aux travaux publics. Le service de ces pénitenciers exige moins de travail qu'il n'impose de responsabilité. Les chefs n'y dorment que d'un œil et les simples soldats ont toujours leur fusil chargé. Ils doivent, sous les peines les plus sévères, tirer sur le premier prisonnier qui tenterait la fuite. Malgré ces précautions, les évasions sont fréquentes.

L'Arabe du désert est tout ce qu'il y a de plus vicieux, de plus dégradé au moral comme au physique. Son visage est aussi faux que menaçant. Rampant et hypocrite, il ne parvient pas à dissimuler sa haine fanatique et les vengeances qu'il médite constamment. N'ayant rien de commun avec les Français, qui n'ont pas pu ou voulu le civiliser, il serait dangereux de cesser de le traiter en ennemi.

Aussi les légionnaires, postés à Bou-Khanéfis, y vivaient dans de continuelles alertes. Chaque soldat, appuyé par un petit groupe dont il ne se séparait jamais, faisait à son tour la garde près du camp volant. Il passait sous les armes un jour et une nuit, et n'avait pour se reposer qu'une heure sur trois. Après cette corvée, il était envoyé en rase campagne, à

la surveillance des Arabes appliqués à l'agriculture et que l'on ramenait au campement pour la nuit. La garde du camp s'appelle la *faction*, et la surveillance dans les champs, le *piquet*.

La faction n'avait, pendant le jour, que la monotonie de ce service fastidieux en tous pays ; mais la nuit, sous le ciel étoilé de l'Afrique et sur les bords silencieux d'une mer de sable où se jouent, comme des poissons, les insaisissables Arabes qui l'habitent, la nuit avait pour Lionel de mystérieuses harmonies qui lui parlaient de Dieu et de ses chers souvenirs. Alors, c'est lui-même qui le raconte, il venait en esprit s'agenouiller avec ses amis devant le Saint-Sacrement, dans la chapelle de l'archevêché d'Aix. Il s'y voyait à son heure d'Adoration nocturne ; il s'y réconfortait par la prière. De là, sa pensée le reportait tout naturellement vers le château de Rousset, où tout reposait, et où sa mère, jusque dans son sommeil, ne pouvait l'oublier.

Laissons-le nous peindre ces nuits solennelles : « Imaginez-vous la tranquillité sereine des nuits oranaises. Autour de la sentinelle, rien que la plaine aride et sans bornes, les silences prolongés ; tout à coup le cri sauvage d'une hyène, répété par le chacal qui la suit de loin, puis, à intervalles réguliers, la voix lugubre des factionnaires qui s'interpellent : « Sentinelle ! prenez garde à vous ! » Cet appel à la vigilance parcourt le long cordon des soldats tenus en éveil ; les prisonniers, comme des échos vivants, le renvoient du fond de leur cachot, et lorsqu'il a fait le tour du camp, la première sentinelle, qui l'avait entonné, reprend : « Chef de poste ! rien de nouveau ! » Et le silence redevient maître et les heures continuent à se succéder lentement.

« Quelquefois un Arabe, sur sa planche, abrège ses heures d'insomnie en gémissant, dans sa langue, je ne sais quel air national. Alors, c'est plus lugubre encore, parce que le chant de ce peuple errant est traînant et plaintif, comme un *De profundis* entremêlé de saccades et d'aspirations sauvages.

« Voilà nos nuits de garde ! Tous les deux heures, on nous relève ; nous nous reposons alors pendant quatre heures ; puis notre tour revient et nous reprenons notre poste, jusqu'au matin vers cinq heures. Ces heures de garde, la nuit, sont quelquefois éternelles, comme certaines époques de la vie dont le souvenir éveille des pensées graves et salutaires. Alors, debout et seul devant Dieu et devant soi-même, on se

plonge dans la méditation, sous un ciel constellé, à travers lequel brillent les yeux des anges, qui veillent sur nous et nous parlent de l'éternité ! »

Après la faction vient le piquet, pendant lequel le légionnaire surveille les prisonniers dans les champs, où ces malheureux coupent du bois, défrichent les taillis, récoltent l'alfa sauvage. C'est là surtout que le Français doit veiller à sa propre sécurité. Les prisonniers alors sont libres de tout lien, armés de pioches ou d'autres instruments. Chaque soldat en garde sept. Pour éviter toute surprise, les factionnaires se tiennent à distance, et, en cas de révolte, ils ont l'ordre de tirer sur tous ceux qui restent debout. Les ouvriers sont avertis qu'au premier mouvement des tapageurs, ils doivent se coucher à terre, s'ils ne veulent être considérés comme rebelles et s'exposer aux balles des sentinelles. Chaque légionnaire de piquet a seize cartouches dans sa giberne. Parfois il arrive qu'un révolté, ayant échappé aux balles, se précipite avec fureur sur le soldat ; il est tout simplement reçu à la pointe de la baïonnette. Grâce à cette consigne sévère, les Arabes se tiennent d'ordinaire assez tranquilles.

Néanmoins, presque à son arrivée à Bou-Khanéfis, Lionel fut témoin d'un commencement de révolte dans les champs. Ce mouvement fut étouffé bien vite. On n'eut pas même besoin de tirer les armes. On se contenta d'user du bâton, du *carcere duro* et de la crapaudine, supplice horrible, qu'il nous décrira bientôt et contre lequel il s'indignera en demandant son abolition. La part active qu'il dut prendre à cette répression nécessaire, l'impressionna péniblement. La conscience du devoir accompli put seule le consoler. Ayant raconté cette révolte à sa mère, il eut bien soin de lui dire : « Rassurez-vous, ma chère Maman, je ne cours absolument aucun danger, et si nous avons toujours nos armes chargées, n'oubliez pas que nous savons manier nos fusils et qu'ils sont d'ailleurs continuellement au cran d'arrêt, au cran de sûreté. »

Mais, remarquant tout ce qu'il y a de pénible, pour le cœur de sa mère, de voir son fils transformé en gardien de forçats, il entame bien vite un autre sujet : « Sur vos ordres, Maman chérie, j'aborde la question de nourriture : le matin, à notre lever, nous avons une tasse de café noir plus ou moins sucré ; à neuf heures et demie ou dix heures, et le soir à trois heures, la soupe. Au camp et à la caserne, la soupe était excellente et nous l'absorbions avec voracité, mais, au

désert de Bou-Khanéfis, ce qu'on nous donne est affreux ; aussi, ce matin, il y a eu révolution de cuisine pour introniser un cuisinier qui sera, dit-on, moins maladroit. Dans la soupe, il y a ordinairement, avec le pain, des haricots ou du macaroni et une pomme de terre : ici, rien de tout cela. On nous sert je ne sais quelle pâtée abominable. Nous avons droit chacun à un peu de viande, mais ce voleur de cuisinier dégommé trouvait le moyen de nous la flibuster chaque fois. Le pain n'est pas fameux.

« La température est excellente ; nous n'avons eu que deux ou trois jours de mauvais temps et de neige. Je me porte à merveille, et à part deux jours de fièvre que j'ai payés au climat comme tribut, et dont je me suis guéri moi-même, car nous n'avons point de médecin, c'est encore moi qui suis ici un des plus solides : Dieu sait pourtant quels forts gaillards sont parmi nous. Je vous jure qu'au milieu de tout cela, je suis heureux, je n'ai pas un regret, pas une déception. »

Afin de supporter gaîment ces sacrifices perpétuels, il s'anime par les espérances d'une légitime ambition, et surtout il regarde le ciel : « Je suis allé voir le curé de Bou-Khanéfis, écrit-il, en fin décembre 1883, et je me suis confessé. Il a été très bon pour moi. Je prie Dieu matin et soir. Et puis je vais être inscrit comme élève-caporal. »

Quelques jours plus tard, pour se consoler de ce que les premières heures de l'année 1884 ne le trouveront pas dans sa famille, il consacre sa veillée de Noël à écrire une longue lettre. Elle portera en France toute son âme et tous ses vœux. Mais, avant d'écrire, il s'est ménagé les saintes joies de la messe de minuit, entre une journée de piquet et un lendemain de garde qui l'attend. Dieu et sa mère ! Il ne sépare pas ces deux amours. Dieu soutient son courage ; sa mère, par les effusions de sa tendresse, entretient dans son cœur cette délicatesse, cette fraîcheur de sentiments, qui étonnent dans un fils de famille fourvoyé parmi des hommes, souvent trop rudes, et préposé à la garde des forçats.

Comme toutes les lettres de madame Hart sont accueillies avec bonheur par le doux et vaillant exilé ! Il l'avoue lui-même dans l'intimité, à sa sœur Anne, en ces termes attendris : « Je pleure lorsque je reçois les lettres de maman, je les lis à l'écart, je les médite, et je reste ainsi de bons

moments à réfléchir et à penser à vous. Cela me fait du bien et me rend la vie. »

Le courrier lui apporta un jour la nouvelle que sa mère formait le projet d'un voyage pour venir jusqu'à lui. Ce fut tout d'abord une explosion de naïve tendresse : « Avec quel bonheur, s'écrie-t-il, je me jetterai dans vos bras, ô mère chérie ! je me réjouis déjà de vous embrasser bientôt ! Votre visite fera du mois de février le mois de l'âge d'or de ma vie de soldat ! » (Lettre du 24 décembre 1883.)

Mais, l'époque du fortuné voyage étant arrivée, le fils prit l'initiative d'un sacrifice peu ordinaire. Lui-même il détourna sa mère d'un déplacement qui aurait été pour elle fatigant et dangereux. Pour mieux la persuader, il insista sur l'impossibilité d'un congé, obstinément refusé au légionnaire pendant ses cinq années d'Algérie, et sur la difficulté de procurer un logement convenable à la bien-aimée voyageuse.

Ce filial désintéressement fut à lui seul un acte de renoncement bien méritoire. Il s'y ajouta un chagrin, qui froissa Lionel dans ce qui tient le plus au cœur d'un soldat. Il avait résolu de n'être jamais puni ; il devra se contenter de ne l'avoir jamais mérité.

« En arrivant à Bou-Khanéfis, je fus, dit-il, nommé chef de poste, c'est-à-dire chargé de tout l'ordre du pénitencier, pendant le jour comme pendant la nuit. Je faisais les fonctions du sergent et recevais la consigne du directeur ou, à son défaut, de son moniteur, qui était un brigadier de spahis.

« Ce brigadier me donna un jour la consigne de laisser sortir du camp, sans le faire accompagner, l'Arabe occupé à transporter le charbon, et cela de jour comme de nuit. Or, l'autre nuit, le charbonnier, sorti avant minuit, n'était pas rentré à deux heures du matin. Le directeur, averti par moi de cette évasion, est devenu furieux. Son enquête a abouti à partager la responsabilité des faits entre le brigadier et moi. Le brigadier a nié m'avoir donné cette consigne. J'ai protesté, mais, n'ayant pas de preuves, tout le tort est retombé sur moi.

« Le colonel, renseigné par mon sergent, a annulé les huit jours de prison qui m'avaient été infligés, en les changeant en huit jours de consigne, c'est-à-dire en *rien du tout*, la consigne étant impossible ici et étant considérée comme une bagatelle.

« Mais voilà bien une autre affaire ! La décharge accordée au chef de poste, reportait toute la responsabilité sur le directeur et sur le brigadier de spahis. Le directeur, qui est un capitaine en retraite, écrivit immédiatement au général pour m'imputer cette évasion. Le colonel eut beau plaider ma cause auprès du général : celui-ci, ayant à juger entre un capitaine et un simple soldat, a donné tort à ce dernier, c'est-à-dire à moi. J'ai vu ainsi ressusciter mes huit jours de prison, en échange de mes huit jours de consigne, qui étaient annulés à leur tour. Voilà comment s'est donnée, à mes dépens, une répétition de la fable du *Pot de terre et du Pot de fer*.

« Ces huit jours de prison, je ne les ai pas faits et ne les ferai jamais. Mes chefs en ont été désolés eux-mêmes et m'ont dit que c'est une injustice. Mon colonel a été très bon pour moi en cette occasion. Mais que voulez-vous ? Dans la lutte éternelle du fort contre le faible, le résultat est connu d'avance, et dans ma déplorable aventure entre le directeur et moi, l'inégalité est tout à mon désavantage. De plus, pour le directeur, c'était un cas de punition très grave, en outre de la perte de sa place elle-même. Tout ce que mes chefs, qui ont parfaitement compris le dessous des cartes, ont pu faire pour moi, c'est de m'avoir évité la peine de la punition.

« Les soldats punis de prison couchent dans un taudis infect, avec un baquet au milieu. Ils ont, tous les jours, six heures de peloton de chasse, c'est-à-dire qu'ils doivent, pendant six heures, marcher à la file les uns derrière les autres, avec le sac rempli sur les épaules, et cela sans repos effectif, si ce n'est, de temps à autre, un arrêt sur place. C'est une punition qui m'a été épargnée, mais elle sera marquée sur mon livret, ce qui me chiffonne passablement, quoique, je vous le répète, elle ne puisse me nuire, de l'avis même de mes chefs. A la Légion, tous, même les meilleurs, ont leur paquet, et le mien n'a rien de déshonorant.

« Il n'en est pas moins triste d'être puni injustement, et voilà les heures où il faut du courage. Mais les moments les plus tristes sont encore ceux, où notre séparation se présente avec ses menaces d'être démesurément longue. J'ai soif de ma famille, je sèche d'envie quand je rencontre des passants heureux qui se promènent tous ensemble : le père, la mère, les enfants ! Alors ma pensée franchit rapidement les espaces, ma mémoire entre en scène, elle me détaille tous les incidents de notre intimité, et me revient chargée des parfums de cette

existence, où j'avais le bonheur de vous embrasser tous, soir et matin, et dont la Providence m'a brusquement séparé pour un temps indéfini !

« Mais j'ai tort de vous dire cela ; en somme, je suis content et je reviens à mon histoire. Ces jours-ci, j'étais encore chef de poste, lorsque le directeur a voulu autoriser encore un Arabe à sortir sans être accompagné ! Je l'ai respectueusement prié de me donner ma consigne par écrit. Il a refusé. Je me suis alors adressé au sergent qui est chef du détachement ; j'ai décliné toute responsabilité, et j'ai demandé à être remplacé comme chef de poste, ce qui a été accordé à mes instances. »

Avant de clore ce récit, Lionel annonce qu'il va être enfin élève-caporal, ou simplement *élève-capo*, comme il aime à se dire joyeusement. Dans les premiers jours de janvier 1884, il sera rentré à Bel-Abbès, où il aura, en caserne, une vie un peu moins tourmentée.



Chapitre douzième.

2 janvier — 3 juillet 1884. — Sidi-Bel-Abbès. —

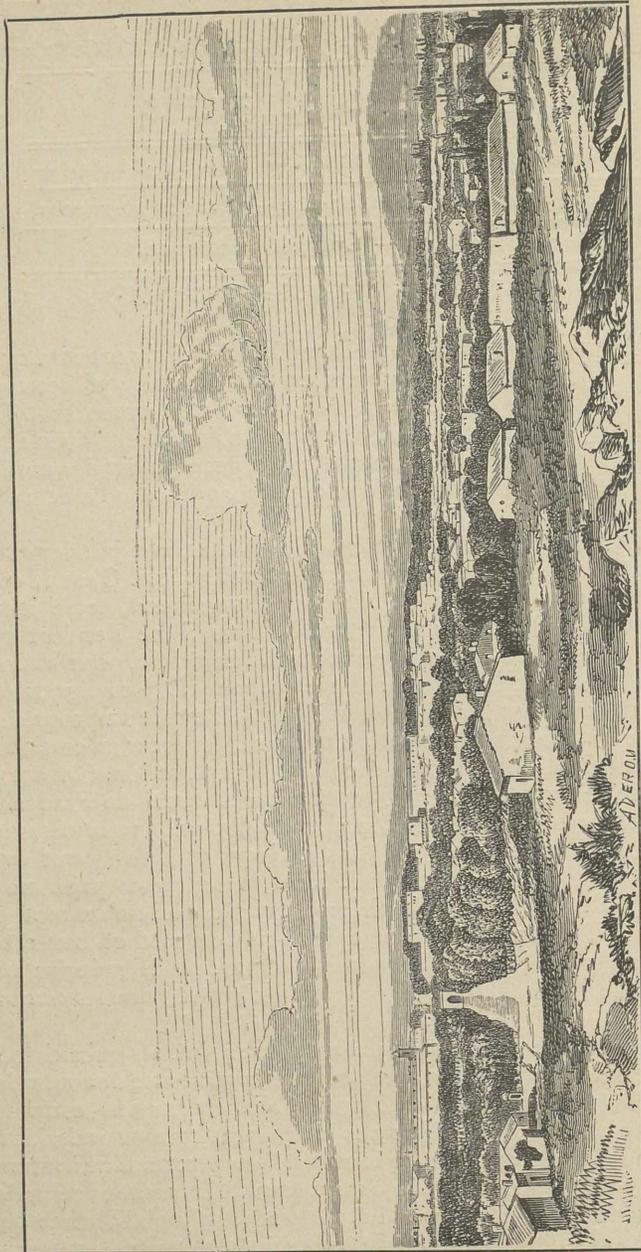
Voyage laborieux à Méchéria. — Études et succès.

— Heures pénibles. — Énergie chrétienne.

EN quittant Bou-Khanéfis, Lionel s'y procura quelques petits objets en alfa tressé, qu'il envoya, par la poste, à ses bien-aimés parents : « Les Arabes, dit-il, font ce qu'ils veulent avec cette espèce de plante; ils en confectionnent des cordes, des nattes, des *couffins*; nos chemises sont en alfa et notre papier aussi. »

La Légion Étrangère entra à Bel-Abbès, le 2 janvier 1884, et prit ses quartiers dans une caserne véritable. C'est là que, pour la première fois depuis son engagement, notre jeune héros put enfin s'étendre sur un lit. Mais il ne s'endort pas dans l'oisiveté. S'il a plus de loisirs, il en profite pour s'adonner à l'étude spéciale aux élèves-caporaux. Les lignes qui suivent feront apprécier son mérite : « C'est de sa propre initiative qu'il faut apprendre la théorie et s'exercer au commandement. Ici, il n'y a pas de peloton d'instruction. On aurait tort de se figurer notre régiment d'après ceux de France. Il est unique en son genre. Il a plus de dix mille hommes, sans compter ceux qui arrivent tous les jours et qu'on peut évaluer à cent vingt par semaine. C'est la pratique qu'on nous enseigne : peu importe la théorie, qui n'est ici qu'un mot de parade. Un bon légionnaire doit avoir bon pied et bon estomac, et ne jamais faiblir dans la marche. Il méprise par tradition les soldats de France, qu'il n'appelle que les *pauvres biffins*.

« La Légion est un des plus solides régiments qui existent. Toujours en avant, elle sort toujours victorieuse de toutes les difficultés et de toutes les fatigues. Nos chefs nous estiment comme soldats, mais ils nous méprisent comme individus : ils nous le font comprendre souvent. Pour eux nous ne sommes que de la canaille et de la chair à canon. Ils ne nous connaissent pas personnellement. Malgré tout, je m'y plais, parce que je vois que je puis faire mon chemin sans trop d'embarras.



Panorama de la plaine de Sidi-bel-Abbès.

D'ailleurs, j'ai devant moi un but, ce qui est beaucoup, et je peux répéter mon refrain : Je suis content et n'envie le sort de personne. »

L'élève-caporal ne jouit pas longtemps des adoucissements de Bel-Abbès. Pendant qu'une partie de sa légion était expédiée vers le Tonkin, il partait avec sa colonne pour le Sud-Oranais, et allait se caserner à Méchéria. Le voyage de Sidi-Bel-Abbès à Méchéria est de 300 kilomètres. Il l'effectua d'abord sans trop de peine, à travers de belles plaines. Mais tout changea, lorsque apparurent les plateaux montagneux, et, derrière les plateaux, le désert sans limites, sans eau potable, avec ses mirages décevants, sa poussière aveuglante et son énervante monotonie.

« Dire que je n'ai pas souffert serait mentir, écrira-t-il le 16 février, quand il sera remis, car j'avoue n'avoir jamais eu tant de tortures à supporter ! Je m'en suis tiré à merveille cependant, sac au dos toujours. Mais au Kreider, c'est-à-dire à deux étapes de Méchéria, mon lorgnon s'est brisé et j'ai posé le pied sur un de ses éclats de verre, qui, pénétrant dans une vaste ampoule, a glissé dans la chair vive et a formé abcès. Le major ne m'a plus, dès lors, laissé continuer la route à pied.

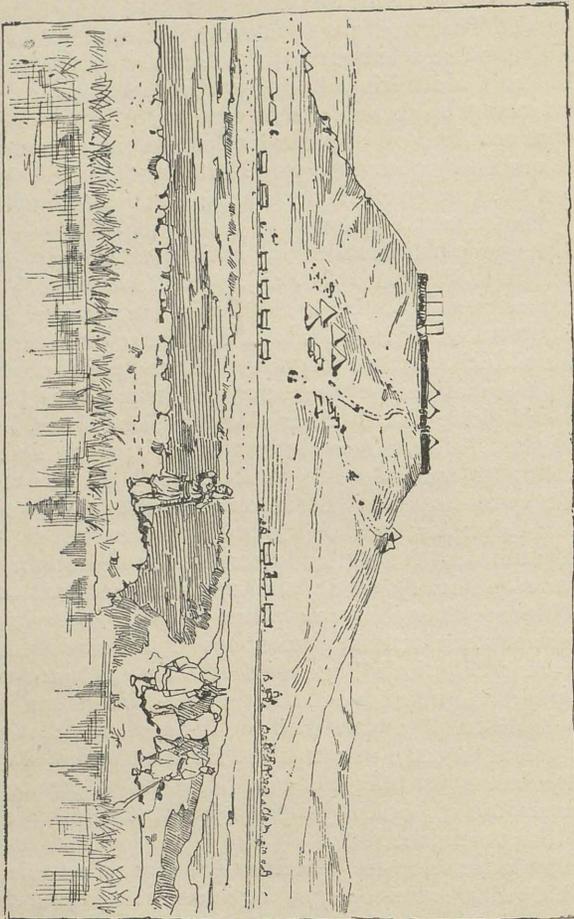
« Enfin, les souffrances sont oubliées ! Elles ont été si affreuses que nous avons perdu en route de 25 à 30 déserteurs, et qu'au Kreider, un de mes camarades en a été si accablé qu'il s'est fait sauter la cervelle de désespoir.

« Après quatorze jours de laborieux déplacements, on arriva enfin ! Méchéria est un trou perdu dans le désert, qui n'a d'importance que celle que lui donne le poste militaire établi sur son territoire. Le village est formé de quelques masures en chaume, de quelques cabanes puantes, jetées sans ordre à travers le désert. Il est au pied de l'Autar, vaste chaîne de montagnes à laquelle se rattache l'Haneiter, dont le col sert de poste fixe à un télégraphe optique, et de passage à un affreux sirocco qui enlève jusqu'à nos grandes tentes dans ses tourbillons vertigineux.

« La redoute seule est habitable, et encore n'est-elle qu'une réunion de barraques où sont logés une compagnie de la Légion, l'artillerie, la remonte, les zouaves et les hussards. »

La 4^e compagnie des légionnaires, dans laquelle Lionel avait été versé à Bel-Abbès, campait en dehors de Méchéria, entre le mont Autar, le village et les routes de Banguern et de Ben-Krelil, où séjournaient des postes avancés. Pour abriter

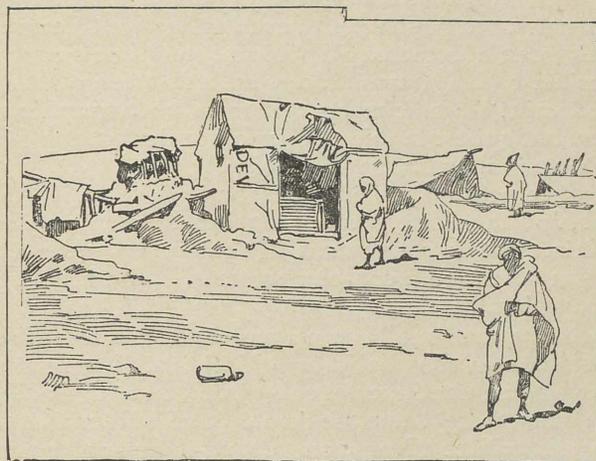
un peu leurs tentes, les soldats les appuyaient à de petits murs construits avec des pierres et de la terre, qu'il fallait aller chercher assez loin vers la montagne. « Ces murailles, bâties par les élèves-caporaux du peloton de *construction*, dit



LE KREIDER. — Vue de la source et de la redoute.

en jouant sur les mots le spirituel narrateur, ces murailles ne sont un obstacle ni à la pluie ni au vent qui s'y engouffrent. Elles servent à loger d'innombrables nids de souris, qui s'y établissent à mesure qu'on les construit.»

Malgré les incommodités d'un pareil campement, Lionel y poursuit énergiquement ses études : « Je travaille dur, dit-il, je ne ménage pas mes peines, aussi je suis bien noté. » Et trois semaines plus tard : « Quant à la théorie, je suis sûr d'être prêt et de la savoir parfaitement à l'inspection trimestrielle, qui doit avoir lieu le 6 mai. Le capitaine Baudin m'a dit qu'il était content de moi et qu'il me pousserait le plus qu'il pourrait. Cette appréciation de sa part m'a d'autant plus fait plaisir, ma chère Maman, que cet officier est sérieux, et personne ne m'ayant recommandé à lui, son observation a été toute spontanée...



LE KREIDER. — Les mercantiles.

« Voici du reste les notes qu'il a mises à mon sujet dans le cahier mensuel des élèves caporaux ; je les ai copiées textuellement chez le sergent, qui m'a pris en amitié : « Hart, soldat de 2^e classe, élève-caporal depuis le 12 mars, très bonne conduite, très intelligent. »

Le prudent élève ne veut cependant pas que l'on néglige de le recommander aux officiers, car ses concurrents sont nombreux et plus anciens que lui. Mais c'est à Dieu surtout qu'il demande protection. Il l'affirme dans une lettre où il écrit : « Aujourd'hui, 11 avril, jour du Vendredi-Saint, nous faisons tous maigre. Je ferai mes Pâques mardi prochain.

Je vais à la messe tous les dimanchès, quoique cela ne me soit pas très facile. Je suis toujours resté bon chrétien ; peut-être même serais-je meilleur chrétien qu'avant ma venue en Afrique. »

Et comme il attend ses chers galons rouges de la sainte Vierge, il se prépare à en faire hommage à sa mère : « Je vous télégraphierai, lui mande-t-il, aussitôt que je serai nommé caporal. Ce sera probablement pendant le mois de Marie ! »

Le cœur de Lionel, on le voit, ne s'endurcit que contre lui-même : tous y ont leur part de tendresse : « Qu'Olivier soit le bien venu ! » s'écrie-t-il le 13 janvier 1884, en apprenant la naissance de son petit neveu à Clermont-Ferrand. Et avec ses vœux affectueux, il envoie à l'enfant nouveau-né un petit collier en bois travaillé : ce sera un souvenir du légionnaire africain ! Il sollicite en retour la photographie de ce petit enfant, qui est la joie et l'espérance de toute sa famille, et que de loin il embrasse mille fois.

Hélas ! ce petit ange n'était pas pour la terre. Il s'envola bientôt vers la céleste patrie. Lionel en éprouva un douloureux brisement de cœur ; mais il s'oublia lui-même et mit toute son attention à consoler sa sœur, et son beau-frère, le lieutenant Mailly.

Cependant madame Hart n'a pas renoncé à son projet de venir embrasser son fils jusqu'à Méchéria. Chaque allusion à ce voyage est une étincelle qui provoque un tressaillement de joie dans toute l'âme de l'exilé et lui offre matière à un nouveau sacrifice : « Non, non, répond-il invariablement, ne venez pas jusqu'ici ! ce voyage vous est impossible ! Je m'étais fait un véritable plaisir de vous embrasser, ma bien chère et excellente Maman, mais si vous saviez ce que c'est que Méchéria et ce que sont les routes ! Vous en mourriez !... Et je veux que ma petite maman vive encore longtemps, et se réserve pour l'avenir, que je salue de loin avec confiance. »

Son beau-frère lui fait annoncer que, pour remplacer la visite maternelle, il ira lui-même le voir : « Mais est-ce bien vrai ? écrit-il vivement. S'il arrive à Méchéria, il ne peut que me faire du bien, mais je crains qu'il ne se fatigue. Qu'il se réserve pour sa nouvelle famille, pour ma chère sœur, que j'aime tant, qui a été pour moi comme une seconde mère pendant mon enfance, et dont l'affection se continue toujours la même, comme autrefois ! Mon beau-frère m'a écrit, lui

aussi. Sa lettre m'a véritablement touché, tant par les excellents conseils qu'il me donne que par l'affection qui en déborde pour moi. Et le doux petit lieutenant mon neveu, à qui je dois le salut militaire en ma qualité de picoupiou, soldat à un sou! je l'embrasse sur les deux joues dans son berceau. »

Il suit avec le même intérêt tous ses autres frères et sœurs. Il ne perd pas de vue Edgard et Williers, ses aînés, il désire pour ses cadets, Walter et Olivier, une éducation soignée et virile qui les prépare à la carrière des armes. Ses frères, établis à l'île Maurice, adressent souvent à sa mère des lettres que, dans la famille, on se fait passer de main en main avec une fraternelle charité. Il en réclame sa part et charge sa sœur Anna de les faire parvenir jusqu'à lui. Lorsque le cher Williers pleurera son premier né, le volontaire lui enverra des condoléances d'une touchante sincérité.

Quant à ses jeunes sœurs Anna et Georgina, Lionel n'est jamais rassasié de leurs lettres, mais il leur défend de le traiter en homme qui se décourage: « Je suis soldat, répète-t-il, je suis fier de ce titre et j'aime la France qui me l'a donné. Que je succombe à la tâche, qu'une balle m'emporte, qu'est-ce que cela peut faire si l'honneur reste sauf et si le devoir est accompli! » (Lettre du 30 avril, fête de sa sœur Georgina.)

Il leur prouve qu'il a parfois de bons moments, en leur racontant une chasse: « L'autre jour, écrit-il, le 2 mai 1884, j'étais de garde au poste de l'Haneiter, qui consiste en une télégraphie optique, reliée au poste d'Autar par des procédés oculaires, et à celui de Méchéria par un fil électrique. C'est à 8 ou 10 kilomètres d'ici. J'y ai passé une bonne journée avec un autre soldat. En portant nos vivres et nos munitions, nous avons escorté les deux chameaux et les deux Arabes qui amènent chaque jour des barils d'eau aux télégraphistes de service. Ce sont les secrétaires d'état-major qui font l'emploi de télégraphistes militaires.

« Arrivés au poste, nous n'avions rien à faire de tout le jour, sinon à nous occuper de notre cuisine et à chasser dans la montagne. Munis d'un vieux Lefauchaux avec cartouches, nous avons tué un manflou, que nous avons dépecé, rôti et mangé sur place, sans compter un hérisson et un porc-épic. Vous recevrez, ces jours-ci, quelques épines arrachées à ce dernier. Elles sont marbrées de blanc et de noir, et en y adaptant une plume, elles vous feront de bons porte-plumes. Mais ce n'est pas tous les jours que l'on a congé! »

Ce soupir, tombé comme par surprise de la plume du jeune militaire, nous avertit qu'il entre dans la période la plus sombre de sa vie sous les drapeaux. Il n'a plus, pour soutenir son entrain, les attraits de la nouveauté, ni les incidents imprévus de quelques manœuvres extraordinaires. Il a déjà six mois de service, et il devra en subir six autres dans un campement prosaïque.

Lionel sera plus tard un héros sur le champ de bataille; présentement il est bien plus vaillant dans ces luttes obscures qu'il doit soutenir contre le découragement et le dégoût. Dans ces heures pénibles, il est heureux de se rappeler une de ces dates qui font revivre dans son esprit tout un monde de souvenirs: « C'est aujourd'hui le 25 mai, double anniversaire qui me ramène vers le Ciel. Le 25 mai 1876, je faisais ma première communion à Vaugirard, et, le même jour de l'année suivante, je conduisais à Neuilly, le corps de notre pauvre et bien-aimé papa. Et par une étrange coïncidence, j'arrive à l'instant de l'enterrement d'un bon camarade, mort l'avant-dernière nuit, à l'hôpital militaire de Méchéria.

« Reïnert était un Belge charmant, et certainement un des mieux de notre compagnie. Il est arrivé parmi nous frais et rose, gros et bien portant: il a suffi de quinze jours pour l'enlever à ses amis. Ce matin lorsque j'ai été appelé à reconnaître son cadavre, j'ai reculé d'horreur devant les ravages de la mort... Je suis encore tout bouleversé de ce désolant spectacle. Reïnert est d'ailleurs mort en bon chrétien, et c'est de lui-même et spontanément qu'il a demandé et reçu les derniers sacrements de l'Église. Enfin, nous l'avons conduit, ce matin, dans cet étroit cimetière de Méchéria, où reposent, à rangs serrés, les nombreuses victimes de notre impitoyable climat.

« Un de ses amis l'avait déjà précédé dans la tombe, il y a peu de temps. Reïnert avait suivi son convoi près de moi, l'esprit et le visage bouleversés, comme s'il avait eu le pressentiment que le prochain service funèbre serait chanté pour lui. »

« Il y a, dans ce cimetière lointain, des inscriptions d'une éloquence navrante dans leur simple laconisme: « Ci-git X. de Bonteville de Jumieu, caporal à la Légion Étrangère, décédé le... 1883, à l'âge de 19 ans. Priez pour lui! » Je vous cite cette épitaphe, parce que c'est celle qui m'a le plus frappé. On pourrait vous en citer d'aussi émouvantes, désignant des tombes de militaires, dont les plus âgés sont: un capitaine

de 30 ans et un sous-lieutenant de 26 ans, tué à Namana, en 1881. Le lot le plus considérable est celui des jeunes gens de 18 à 24 ans. Le nombre en est incalculable! Quelles lugubres impressions en comptant ces sépulcres jetés dans le désert! »

Aux obsèques de ce camarade, Lionel vit pleurer son capitaine Baudin. Il comprit les larmes de cet officier qui revenait à peine de Lille, où il était allé rendre les derniers devoirs à son père, et il s'associa au deuil de celui dont il disait à sa mère : « Notre capitaine est un homme de valeur : il s'occupe activement de ses soldats, il est sans cesse à son affaire, il surveille même l'ordinaire, qui est excellent. On dit qu'il rentre en France. Que ne puis-je me suspendre aux pans de sa capote, traverser la mer avec lui et courir vous embrasser ! »

M. Baudin n'était pas le seul à affectionner Lionel. Il mentionne un autre officier sincèrement pieux que l'on appelait *le Juste*, et qui, obligé de sévir quelquefois, répétait invariablement : « Ce n'est pas moi qui vous punis, c'est le règlement. Pour cette fois, le règlement me permet de vous pardonner, mais attention ! et gare aux négligents ! »

« D'ailleurs, continue Lionel, cet officier ne crie et ne jure jamais. Il ne veut pas que les soldats jurent, et l'autre jour, un sergent de la compagnie s'étant permis un juron en sa présence, il s'est tourné vers lui tout scandalisé : « Comment, sergent, vous jurez ! Mais vous ne savez donc pas que c'est bien mal, et qu'il faut vous respecter si vous voulez que les autres vous respectent ? »

Un lieutenant, qui remplissait les fonctions d'officier de détail, et à qui Lionel accordait volontiers sa confiance, le pria un jour de prendre rang parmi les acteurs d'un théâtre, organisé dans la redoute pour récréer les soldats. Mais le laborieux volontaire s'excusa en alléguant carrément qu'il n'avait pas de temps à perdre.

En effet, Lionel était si bien à l'étude, qu'à l'examen, qui dura six jours, il fut le second sur soixante-deux concurrents, avec 1077 points sur 1128. Il récita et expliqua si parfaitement l'instruction sur le tir dans ses parties les plus difficiles, que le capitaine l'en félicita publiquement et lui donna la note *maximum*. Il eut le même succès pour l'école du soldat, les marches de flanc, le maniement des armes, les mouvements en tirailleurs. En donnant cette bonne nouvelle à sa mère, il s'écrie : « Rien ne me manque, si ce n'est ma famille bien-aimée ! Puisse Dieu me la rendre bientôt ! »

Sa famille ! comme il lui est dévoué ! Mais aussi quel retour d'affection ! Ses frères et ses sœurs concentrent sur lui leurs préoccupations : sa mère, qui plusieurs fois, a été sur le point d'entreprendre, pour le voir, le voyage d'Afrique, réclame avec instance sa photographie. Lionel veut la satisfaire. N'ayant pas de photographe sous la main, il espère en un peintre, qui, après s'être proposé, finit par lui faire défaut. « Mais vous, répond-il à sa mère, quand m'adresserez-vous votre image bien-aimée ? Croyez-vous que, dans mon exil, je n'aie pas besoin d'avoir près de moi votre portrait, pour qu'il m'inspire le courage et la force nécessaires à la poursuite de mon but ? Croyez-vous qu'un regard, jeté tous les matins sur vos traits vénérés, ne décuplerait pas mon ardeur, et que le soir, en y posant un dernier baiser, je ne goûterais pas une suprême récompense pour tous les efforts de la journée écoulée ? Allons, Mère chérie, je vous réclame à genoux cette image désirée, ainsi que celle de tous mes frères et sœurs, dont le souvenir ne me quitte jamais sur cette terre lointaine et parmi tant de fatigues et de peines intimes. » Et il revient à cette exclamation toute chrétienne : « Enfin Dieu saura nous réunir ! Où et quand ? Seul il le sait, mais bientôt, j'espère. »

Il ne veut pourtant pas préparer des déceptions. Un brusque embarquement peut le jeter vers la Chine ; il indique cette éventualité et il en fait ressortir les avantages pour son avancement. Et puis, quelle belle occasion de montrer son dévouement et son patriotisme ! « Je vois d'un œil d'envie, avoue-t-il sans détours, ceux de mes camarades qui nous écrivent du Tonkin, et qui, eux du moins, ont reçu le baptême du feu. Mais qui sait ? L'avenir est devant nous fécond en perspectives. Après le Tonkin, il y aura Madagascar, comme après Madagascar il y aura autre chose. Ceci, chère Maman, n'est pas dit pour vous affliger inutilement. Ma carrière de soldat m'expose comme tous mes camarades, et il faut s'habituer à l'idée qu'un ordre subit peut allonger les distances entre nous et augmenter la durée de la séparation. Que Dieu bénisse votre courage ! je vous embrasse de tout mon cœur. »

En attendant, Lionel se sentait rattaché par de nouveaux liens à son régiment, qu'il finit par appeler sa *chère* Légion. Le 23 juin il annonçait qu'il était proposé pour être caporal par toute sa compagnie.



Chapitre treizième.

3 juillet — 28 août 1884. — Méchéria. — La souffrance.

— La crapaudine. — Le Silo. — Le choléra à Marseille. — Piété soutenue. — Le caporal. — Le Tonkin.

AVANT de recevoir ses galons, le jeune volontaire eut encore à s'exercer à la souffrance. Les chaleurs de Méchéria (1) ayant ramené un ancien rhumatisme, il dut se mettre entre les mains des médecins et subir les désagréments d'un énorme vésicatoire.

Mais les douleurs physiques ne sont point la plus dure épreuve du frêle légionnaire devenu vigoureux à force d'exercices corporels, de sobriété et de régularité dans sa conduite, disons mieux, à force de vertu. Hart souffre principalement en son âme. Il s'excite à la patience, il est vrai, mais on s'aperçoit qu'il a bien du mal à supporter les retards de sa nomination aux fonctions de caporal : « Si j'étais seul au monde, écrit-il en juillet 1884, si je n'avais pas promis à ma mère de laisser faire la Providence et de ne pas aller au-devant du danger, je me proposerais comme volontaire pour le Tonkin, car là-bas l'avancement est bien plus rapide. »

C'est un vrai supplice de Tantale. On lui annonce sa promotion, ses amis l'en félicitent, toute la compagnie applaudit, et des atteroiements inexplicables lui font attendre indéfiniment ce grade, qu'il a mérité et qu'on lui a promis.

Mais la foi de Lionel est plus forte que toutes les épreuves. N'avait-il pas chanté autrefois :

1. Méchéria est située dans le Sahara oranais, au sud de la ligne des Chott, immenses bassins qui s'étendent de l'est à l'ouest, couverts d'une mince couche d'eau salée en hiver, à sec en partie pendant la saison chaude. C'est un skour de peu d'importance, sorte de misérable village construit près d'une source et entouré d'un retranchement en terre. Lors de l'insurrection de 1881, on y a créé un poste militaire, que l'on a relié avec la grande ligne oranaise. Cette voie ferrée part d'Arzeu et se dirige vers le Kreider par Saïda à la distance de 300 kilomètres. Du Kreider, situé sur le point de passage des Chott, la ligne doit gagner Méchéria à 80 kilomètres plus loin. La ville la plus importante de cette région est Géryville, à 120 kilomètres à l'est de Méchéria. Pour aller de Sidi-Bel-Abbès à Méchéria par chemin de fer, il faut remonter vers Oran jusqu'à la ligne d'Oran à Alger, suivre cette route jusqu'à la station de Perri-gaut, et prendre alors la ligne du Kreider, ce qui fait une distance de 450 kilomètres.

« Si la douleur nous frappe, exaltons la souffrance
En courbant devant Dieu le front ;
Et disons hautement, pleins de reconnaissance :
Ah ! puisqu'il fit les pleurs, il est donc un Dieu bon ! »

Maintenant que la douleur le saisit au cœur, il sait mettre ses sentiments à la hauteur de sa poésie.

Les souffrances de ses compagnons d'armes trouvaient Lionel moins résigné. Sa loyale affection pour eux en était parfois accablée. Il s'irritait des châtimens inouïs auxquels on soumettait les soldats de la Légion Étrangère. Il y a même lieu de croire qu'il a efficacement contribué à les adoucir et même à les faire prohiber. Écoutons-le : il ne raconte que ce qu'il a vu :

« Parmi les punitions employées dans la Légion, figure cette horrible torture qu'on appelle la *crapaudine* : elle n'est plus d'usage dans les régiments de la Ligne, mais elle est ici la punition la plus commune. Qu'est-ce que la crapaudine ? Son nom nous l'indique. On donne au soldat la position et la figure du crapaud : ses deux jambes sont attachées à ses deux bras derrière le dos ! C'est affreux ! Le patient se vautre alors par terre dans d'indicibles souffrances. S'il crie ou s'il pleure, on le bâillonne. Le croiriez-vous ? C'est vrai pourtant et je n'exagère pas. Des malheureux, attachés de la sorte, sont exposés jour et nuit aux intempéries de l'atmosphère, hiver comme été, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau.

« Il y en a qui sont condamnés à soixante jours de cette torture sauvage. Il en meurt beaucoup, et j'en connais un qui est devenu fou à la suite de cette punition. Il était mon compagnon de lit. C'est un Autrichien, né en Moravie. Il avait toute sa raison lorsqu'il est venu à la Légion il y a deux ans, et maintenant il est idiot. On n'ose pas le faire passer à la réforme, parce qu'il faudrait dévoiler ces horreurs et lui faire une pension.

« La crapaudine n'est pas un supplice infligé par les soldats à leurs camarades, comme on essaie de le faire croire, mais il est imposé par les supérieurs et selon leurs caprices.

« Vous me demanderez quelle est la faute qui le provoque. Voici une histoire qui vous édifiera là-dessus. Le peloton d'instruction revenait d'une exploration faite pour la pratique du service en campagne. Le capitaine C... nous fait former le cercle, à deux pas d'un de nos camarades à qui on venait

d'imposer cette horrible position de la crapaudine. Lorsque nous l'eûmes entouré, le capitaine nous dit d'une voix dure et sèche : « Voici un élève-caporal, qui est arrivé à l'appel quelques minutes en retard sous prétexte qu'il était allé laver son linge. L'adjudant Seh..., pour le punir, lui a ordonné de se préparer comme pour la parade de garde, et de monter la faction près du camp, sac au dos et baïonnette au bout du canon. Ce soldat a refusé, et c'est pourquoi je l'ai fait attacher. Il restera dans cette position jusqu'à ce qu'il obéisse. Son refus d'obéissance est une force d'inertie à laquelle nous ne pouvons opposer qu'une autre force, celle d'un châtiment exemplaire. Cet homme n'aura pour toute nourriture que son pain et les vivres d'administration. Si nous étions en campagne, savez-vous ce que je ferais ? Je le ferais mettre à nu, puis nous l'abandonnerions à la barbarie des Arabes, après l'avoir attaché et l'avoir laissé sans armes et sans vivres. » C'est presque mot pour mot le petit speech prononcé par le capitaine. Je n'y ajoute aucun commentaire : le boniment peut s'en passer.

« Et cet homme est effectivement resté attaché jusqu'à ce que, dévoré par la faim, épuisé par la fatigue, abîmé par le soleil ou la pluie, il ait consenti à obéir. On l'a délié, il a fait sa faction, et, après sa faction, plus de quinze jours de prison, dont huit de cellule ! Le condamné est-il une de ces têtes dures dont on ne peut venir à bout ? Non. C'est un garçon tranquille qui n'avait pas encore eu de punition. Il avait bu un verre d'absinthe de trop !

« La perte d'un effet de lingerie, un état d'ivresse trop prononcé, une absence illégale, une violence grave, sont des motifs suffisants pour encourir l'odieux supplice de la crapaudine. Aussi les chefs qui exercent ces rigueurs sont-ils généralement détestés, et en temps de guerre ils ont à craindre pour leur vie. On cite tout bas les noms de plusieurs qui ont ainsi disparu pendant la dernière insurrection arabe de 1881, tués par les balles de leurs propres soldats.

« Un légionnaire vindicatif assassina alors son capitaine parce qu'il en avait été grossièrement insulté. Le matin de la sanglante journée de Chatt-Tigri, ce soldat avait quelque peine à suivre sa colonne, et, entre autres aménités, le capitaine lui avait dit : « Tu verras, ce soir, les Arabes te lécheront la peau, et tu ne la rapporteras pas chez toi, etc. »

« Le combat eut lieu, et la petite colonne française dut se replier et battre en retraite. Le cheval du capitaine B. est tué dans la bagarre par un ami du légionnaire insulté le matin : « Sauvez-moi, mes enfants, s'écrie-t-il alors, sauvez votre pauvre capitaine qui ne peut vous suivre ! La croix d'honneur à celui qui m'entraînera hors d'ici ! » Le légionnaire s'approche du malheureux officier et lui dit : « C'est toi, vieux méchant, qui ne rapporteras pas ta peau chez toi, car les Arabes vont la lécher, et de la belle façon. » Et, avec une férocité exécrable, il assène un formidable coup de crosse de son fusil sur la tête de l'infortuné capitaine, qui tombe. Quelques heures plus tard, quand, après avoir dispersé l'ennemi, on revint sur le champ de bataille pour ramasser les morts, le capitaine gisait à terre, nu et horriblement mutilé. Il n'avait pas trouvé un sauveur parmi ses soldats, qu'en temps de paix il avait odieusement maltraités !

« La crapaudine fait des assassins ; elle fait aussi des *idiots*, comme ce pauvre malheureux dont je vous ai parlé déjà. Hélas ! elle provoque aussi des suicides. C'est cette maudite crapaudine qui a jeté dans le désespoir N..., un autre de mes compagnons pendant notre voyage de Bel-Abbès à Méchéria. Je reviens sur ce lugubre incident parce que j'en ai été le témoin et que je puis en parler en connaissance de cause. Mon ami N. n'avait pu suivre la colonne ; il était arrivé au bivouac un peu avant l'extinction des feux, rompu, brisé, n'ayant rien mangé ni bu de toute la journée, après 45 kilomètres qui nous avaient tous épuisés. Il avait trouvé deux joncs, sur lesquels il s'appuyait en se traînant.

« Savez-vous comment on l'a reçu en touchant le sol de cette oasis du désert qu'il avait appelée de ses vœux pendant toute une journée accablante ? Un sergent brutal le saisit par la peau du dos, le pousse à terre, lui arrache ses joncs et en frappe le malheureux, qui, après quelques cris horribles retentissant lugubrement dans notre solitude silencieuse, n'a plus la force de se plaindre et subit, anéanti, le supplice de la crapaudine succédant à celui des coups de bâton.

« Voilà ce qui s'est passé et ce que j'ai vu. Aussi qu'est-il arrivé ? Au moment du départ, une détonation retentit, nous nous précipitons du côté du bruit et, dans la demi-obscurité de l'aube matinale, nous mettons le pied sur les débris épars de la cervelle du malheureux, que la douleur avait affolé et poussé à un nouveau crime ! Et pas d'enquête sur les causes

de cette mort : rien que l'approbation tacite du côté des chefs, et l'indignation muette du côté des soldats ! »

La misérable mort de cet homme produisit une impression ineffaçable sur Lionel, et le souvenir en revient souvent dans sa correspondance intime. Il pria pour son ami, et il visita pieusement sa tombe, lorsqu'à deux reprises sa compagnie campa au Kreider, et notamment quand elle regagna la mer pour s'embarquer pour le Tonkin.

« Ce n'est pas seulement dans le Sud-Oranais que la crapaudine se pratique sur une large échelle, continue-t-il ; j'ai vu dans la cour de la prison de la caserne, à Bel-Abbès, j'ai vu, tous les jours que j'ai passés dans cette ville, quinze à vingt hommes subissant ce supplice ; et qui sait si, là-bas, au Tonkin, nos malheureux légionnaires, entre deux batailles, entre deux victoires, n'ont pas à supporter cette odieuse crapaudine ! »

De pareilles confidences étaient de nature à susciter la pitié pour les suppliciés de la crapaudine, et la colère contre les chefs qui l'infligeaient. Lionel veut justifier ses officiers, et à cette fin il ajoute : « Nous ne devons pas cependant l'institution de la crapaudine à notre colonel, mais, dit-on, à son prédécesseur, le héros actuel du Tonkin. Le colonel d'alors avait été contraint de tolérer ce châtement : l'insurrection arabe agitait le Sud-Oranais ; Bou-Améma harcelait notre légion, dans laquelle fermentaient des germes d'indiscipline provoqués par des privations de toute sorte. On eut recours à ce moyen expéditif, admis provisoirement à un moment et dans des endroits, où il n'y avait pas d'autre moyen de répression.

« Les officiers supérieurs ignoraient même ces atrocités, comme le prouvent les questions que posait à ce sujet l'officier d'ordonnance du général de brigade. Ces interrogations coïncidèrent avec l'inspection du général Davoust, et, depuis cette époque, je n'ai plus vu de soldat à la crapaudine.

« Je pourrais bien vous parler aussi des *silos*, autre punition en usage à la légion, et quelquefois chez les *éphyrs*, ces soldats *bachi-bouzouks* qui passent pour des gamins fieffés. Le silo est moins horrible que la crapaudine, mais c'est affreux tout de même de vivre quinze, trente et même soixante jours dans une fosse infecte, creusée en plein désert, chaude, pleine de vermine et d'insectes. On entasse là jusqu'à quinze ou seize hommes serrés dans un étroit espace, ne voyant plus

le ciel, respirant un air fétide, et n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau (1).

« Mais c'est assez. D'ailleurs, depuis que les journaux ont reproduit l'article que la *France Militaire* a publié la première sur ces genres de punitions brutales, nos chefs ont été indignés et ils les ont sévèrement interdites. »

Il termine son récit en ajoutant : « Quant à moi, je puis affirmer que je ne cours aucun risque : tout homme qui se conduit bien n'a pas à craindre ces supplices réservés aux entêtés, et plus particulièrement aux échappés d'Outre-Rhin,

La peine du Silo.

1. Il est peu de nos lecteurs qui n'aient entendu parler du silo, terme très connu en Algérie et qui désigne une cavité pratiquée en plein champ pour y conserver des grains. Depuis les débuts de notre occupation militaire en Afrique, et en raison même des bivouacs fréquents de l'armée, l'autorité militaire a fait du silo une peine disciplinaire, qui consiste à y enfermer, pendant un temps déterminé, les hommes coupables de certaines fautes. Cette pénalité exceptionnelle est abandonnée à l'appréciation des supérieurs. Dans l'espace étroit qui forme le fond de cette fosse où on les descend, les condamnés peuvent rarement s'asseoir ou se coucher et sont soumis au régime du pain et de l'eau. En été, on y étouffe ; en hiver, on a de la boue jusqu'aux genoux.

On avait annoncé que ce mode de punition avait été interdit dans l'armée d'Afrique, par une circulaire ministérielle, depuis près de quatre ans. Une lettre que nous communiqua notre correspondant d'Alger, nous prouve que cette pénalité n'a pas encore disparu. La voici : « Depuis longtemps j'avais entendu parler des silos, ces trous béants où l'autorité militaire ensevelit les indisciplinés, et je ne voulais pas y croire, mais aujourd'hui je suis obligé de me rendre à l'évidence. J'ai vu.

« Le 30 septembre 1885, je partis de Monilah de très bonne heure, et le soir j'arrivai à Ain-Ograb (la Fontaine du Corbeau) par une pluie battante. Je mis pied à terre et entrai au café Maure, pauvre mesure en terre près d'un bordj, que, me disent quelques Arabes, réparait en ce moment un détachement de disciplinaires dont le camp était placé à une cinquantaine de mètres du café.

« L'un des indigènes, vieux cheik à barbe blanche, me dit en étendant ses doigts maigres dans la direction du camp : « Va au camp, tu y verras le tombeau des martyrs. Qu'Allah les protège ! » La curiosité me saisit et, malgré la pluie, malgré le vent qui soufflait avec rage, je pris la direction indiquée. Arrivé à quelques pas d'une tente, j'entendis à ma droite des gémissements. En regardant plus attentivement, je vis un trou et je pus constater que les plaintes provenaient de l'intérieur. Plus de doute : j'étais au-dessus du tombeau, j'étais au-dessus du *silo*.

« Alors, comme pour m'éclairer, la lune, perçant les nuages, vint frapper de ses rayons blafards la faible ouverture, et sa pâle lueur, pénétrant à travers les barreaux de bois fermant l'entrée, me permit d'en distinguer les moindres détails.

« Trois individus s'y trouvaient : l'un d'eux, atteint d'un violent accès de fièvre, délirait en appelant un de ses gardiens. Les deux autres dormaient, mais leur respiration haletante, inégale, prouvait bien que l'air manquait. En effet ce silo, profond de 3 ou 4 mètres, était fermé par une grille en bois qu'assujettissait un énorme cadenas.

« Le scintillement des rayons lunaires sur les parois montrait une humidité intérieure, occasionnée par la pluie qui tombait directement dans le silo, et une odeur nauséabonde me prenait à la gorge.

« Je reculai d'effroi devant un pareil spectacle, et craignant d'être surpris par un des hommes préposés à la garde de ces malheureux, je revins faire seller mon cheval et partis au grand trot pour Bon-Louada, où je suis actuellement. Comme je m'étonnais depuis, devant un officier de mes amis, du maintien de cette punition, malgré l'interdiction officielle dont elle avait été frappée : « Que voulez-vous ? me répondit celui-ci, le ministre commande à Paris ; il n'est jamais venu ici. »

(*Le Petit Marseillais*, journal quotidien.)

où ils ont été habitués aux châtiments corporels, avant de se réfugier dans notre Légion Étrangère. »

Pendant qu'il s'apitoie sur le sort de ses camarades, Lionel apprend que le choléra sévit à Toulon et à Marseille, qu'il est apparu à Aix, et qu'il enserme de toute part sa bien-aimée famille, bloquée au château de Rousset : « Ma chère Maman, écrit-il tout hors de lui, le choléra est à vos portes ! Quelle horrible chose ! Je vous supplie de prendre toutes les précautions... Inondez le château d'acide phénique et d'autres désinfectants. Ne vous laissez pas surprendre par le fléau. Procurez-vous les médicaments nécessaires, afin que, s'il apparaissait au château, il vous trouve armée contre ses atteintes. Je vous en conjure, chère Maman, ne négligez rien. La santé et votre vie avant tout. Je ne serai pas tranquille ici tant que vous ne m'aurez pas rassuré... Surtout pas de voyages à Marseille : ce peut être fatal. »

La déclaration de la guerre avec la Chine vient, en même temps, aggraver les inquiétudes du jeune légionnaire, avide de batailles et d'avancement, mais inquiet sur les craintes que son départ pour le Tonkin va inspirer à tous les siens. Il veut prévenir une surprise, et prépare sa mère à envisager ce nouveau sacrifice, « non pas avec résignation seulement, mais avec courage, en comptant sur Dieu, qui nous aidera en cela comme en tout le reste. »

Il était en proie à ces grandes préoccupations lorsqu'enfin, le 10 août 1884, il est proposé pour le grade de caporal, non plus seulement par sa compagnie, mais par le bataillon tout entier, avec le numéro *un* et la note la plus flatteuse. Cette fois les atermoiements n'étaient plus possibles. La promotion eut lieu.

Le soir même un télégramme arrivait à Rousset : « Maman, je suis caporal ! » Puis une lettre disait en termes naïfs toute la joie de l'heureux élu. « Vous figurez-vous ma joie ? J' imagine la vôtre... Votre bonheur double le mien. Puissé-je bientôt vous donner une autre consolation ! Remercions la Providence, qui a béni mes efforts et mes prières ; qu'elle nous réunisse bientôt, et mon cœur débordera de reconnaissance et de joie ! »

Les amis du nouveau caporal, et il en avait autant que de compagnons, lui firent une ovation. Madame Hart voulut en connaître les détails. Lionel fait taire sa modestie, et il écrit d'Aïn-Mâna, où il est allé rejoindre sa nouvelle compagnie

sans changer de bataillon : « Puisque vous le voulez, voici des détails. J'étais de garde quand on est venu m'annoncer la grande nouvelle. On m'a relevé. J'ai endossé la tunique d'un de mes nouveaux collègues, et nous sommes allés ensemble chez l'adjudant, qui a été très bon pour moi et m'a vivement félicité. Puis, je suis entré dans mon ancienne chambre. Oh! que j'aurais voulu que vous fussiez là, ma chère Maman! Si vous aviez vu tous mes camarades m'entourer, me serrer la main et me féliciter! Je ne savais à qui répondre. J'ai été acclamé : c'est le mot.

« Ces félicitations si cordiales furent suivies d'une vraie bacchanale dans la cantine d'Angèle. Les dix-huit convives de la fête y chantèrent à tue-tête, et, joyeux compères, s'y *imbibèrent* d'absinthe au point de s'y orner d'un *plumet* solennel. » Au dire de Lionel, ce fut un bien qu'à ce moment de juvénile gaité il n'eut pas la bourse de Crésus, car tout y aurait passé. Mais, comprenant qu'une telle orgie est blâmable, il essaie de s'en justifier : « N'allez pas croire que je prenne de l'absinthe habituellement. C'est bien rare que je boive une dose infinitésimale de ce poison des ivrognes, mais on ne passe pas tous les jours caporal : c'est ma seule excuse. »

Ce premier échelon dans la hiérarchie militaire a, pour sa jeune ambition, un charme dont il fait la naïve confiance à sa sœur Anna : « Si je ne t'ai pas répondu plus tôt, lui dit-il gentiment, le 7 septembre, c'est que je n'ai pas voulu qu'un simple soldat répondît à une lettre écrite à un caporal. C'est toi, petite sœur chérie, bras droit de ma chère maman, c'est toi qui m'as la première salué caporal; c'est de toi que je tiens tout d'abord mon titre et mes galons; tu m'as fait cet honneur avant même la notification officielle de ma promotion. Je te salue donc, ma *colonelle!* Je te félicite aussi de tes succès et des jolis petits poussins de ta couveuse artificielle, car j'ai appris de Georgina que tu as eu raison dans ton expérience.

« Mais si tu voyais mes galons, tout frais pondus aussi! Ils tranchent bien, de leur rouge ardent, sur le bleu-marin de ma capote, où sur le bleu-noir de ma veste. Je me prends au sérieux et tout va très bien. Je me fais obéir sans peine, parce que je n'abuse pas de mon autorité; je ne crie pas beaucoup, et on voit bien que, si je suis très indulgent pour certaines choses, je serai inflexible pour d'autres. Aussi je suis vite obéi. »

Un de ses camarades survivants confirme ces paroles : « Lionel, caporal, était respecté, dit-il, par des hommes qui ne respectent que la force et la bravoure. » — Et plus tard : « Le noble sergent, ajoute-t-il, avait toutes les qualités d'un cœur généreux et bienveillant; il avait, par sa bravoure, excité l'admiration de tous, supérieurs et subordonnés. » (*Lettre du sergent Colin, Amance, 15 et 27 décembre 1885.*)

Le jeune caporal eut cependant à punir, ou plutôt à laisser punir un certain Brunswick, qui lui avait manqué gravement en public. Sa mère en prit occasion de lui recommander la douceur envers ses subordonnés. Lionel répondit : « J'ai atténué sa punition le plus possible, ce dont il m'a remercié spontanément. Je n'ai d'ailleurs pas fait punir d'autres hommes, depuis bientôt deux mois que j'ai mes galons, et j'espère n'en faire jamais punir. »

Pour montrer comment il sait être bon camarade, il raconte par quel moyen il s'est gagné l'amitié d'un légionnaire, qui lui est pour jamais dévoué corps et âme : « Un jour, dit-il, j'étais de garde. Un factionnaire avait déposé son fusil derrière lui, le fourreau sur la baïonnette pour l'abriter contre la pluie. L'imprudent était assis et presque assoupi. Je suis arrivé par derrière, tout doucement, et j'ai emporté son fusil. Le voilà dans un cas très grave et passible du conseil de guerre. Il a été si affolé quand il s'est aperçu de la disparition de ses armes, il m'a tant supplié que j'ai eu pitié de lui et que je lui ai pardonné après l'avoir simplement effrayé, mais bien effrayé. » (*Le Kreider, 23 septembre, 1884.*)

A ces actes d'indulgence, Lionel joignait l'irrésistible influence du bon exemple. Il ne s'épargnait en nulle manière, et, lorsqu'il demandait quelque travail ou quelque sacrifice, nul n'osait se plaindre, parce qu'on le voyait le premier à la peine et le dernier au repos. « Le caporal, disait-il, est le chien de la compagnie; il est de service le jour et la nuit; il est à la merci du sergent, qui abuse de lui, et il doit être bon avec le soldat, qui lui tire des flûtes. »

L'heureux caporal est aimable et aimé de tous; mais, par camaraderie, il ne dévient jamais de la loi du travail qu'il s'est imposée. On a beau insister pour qu'il utilise sa facilité de déclamateur, et paraisse sur un théâtre improvisé dont les soldats sont les acteurs : « C'est inconvenant, dit-il, parce que

des militaires y jouent des rôles de femme, et, de plus, cela me distrairait de mes livres. » Son délassement préféré, c'est son devoir accompli, ce sont ses relations épistolaires avec ses amis de France, principalement avec sa famille; et le but qu'il s'est proposé en devenant soldat, met au dernier plan tout ce qui pourrait l'en détourner.



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2164
BIBLIOTHÈQUE

Chapitre quatorzième.

28 août — 25 novembre 1884. — Congé espéré. — Erreurs et méprises des secrétaires. — Grandes manœuvres. — Nouvelles erreurs. — M. l'aumônier. — Permission héroïquement refusée. — Envoi au Tonkin.

SUR les instances fortement motivées de Lionel lui-même, Madame Hart avait, nous l'avons vu, renoncé à son voyage en Afrique.

De part et d'autre cependant, on éprouvait un immense désir de se revoir. Les nouvelles qui arrivaient du Tonkin rendaient ce désir plus vif encore. Le cher volontaire n'allait-il pas être emporté vers la Chine avec son régiment ? Dès lors, à quand l'entrevue ? Il fut résolu de tout mettre en œuvre pour obtenir une permission de quelques semaines. Lionel aurait le temps de venir embrasser sa mère et sa famille à Rousset.

De puissantes interventions ne rendaient pas impossible une faveur si rarement accordée à un légionnaire qui n'a pas un an révolu de présence sous les drapeaux. Un instant même ce bonheur parut assuré : « Quel bonheur ! s'écrie Lionel à cette nouvelle. Quel bonheur de vous embrasser, ma chère Maman ! Dieu sait la joie que j'éprouve en y pensant !... Béni soit Dieu qui nous réserve la réalisation de ce rêve ! Moi, qui ne suis heureux que quand vous l'êtes vous-même, je me sens renouvelé à l'idée de me retrouver près de vous.

« Si vous saviez toute la joie qui déborde de mon cœur, en songeant que bientôt je serai au milieu de ma famille ! Cette joie me soutient dans les innombrables fatigues de ma route, elle remplit ma vie. Même dans mon sommeil, vos figures m'apparaissent à tour de rôle pour m'encourager et me bénir. »

Mais ce bonheur entrevu fuyait toujours. Les formalités à remplir, pour goûter enfin les joies si désirées de ce congé promis et impatientement attendu, ne finissaient jamais. Trois mois déjà s'étaient écoulés, et rien n'arrivait. Lionel cepen-

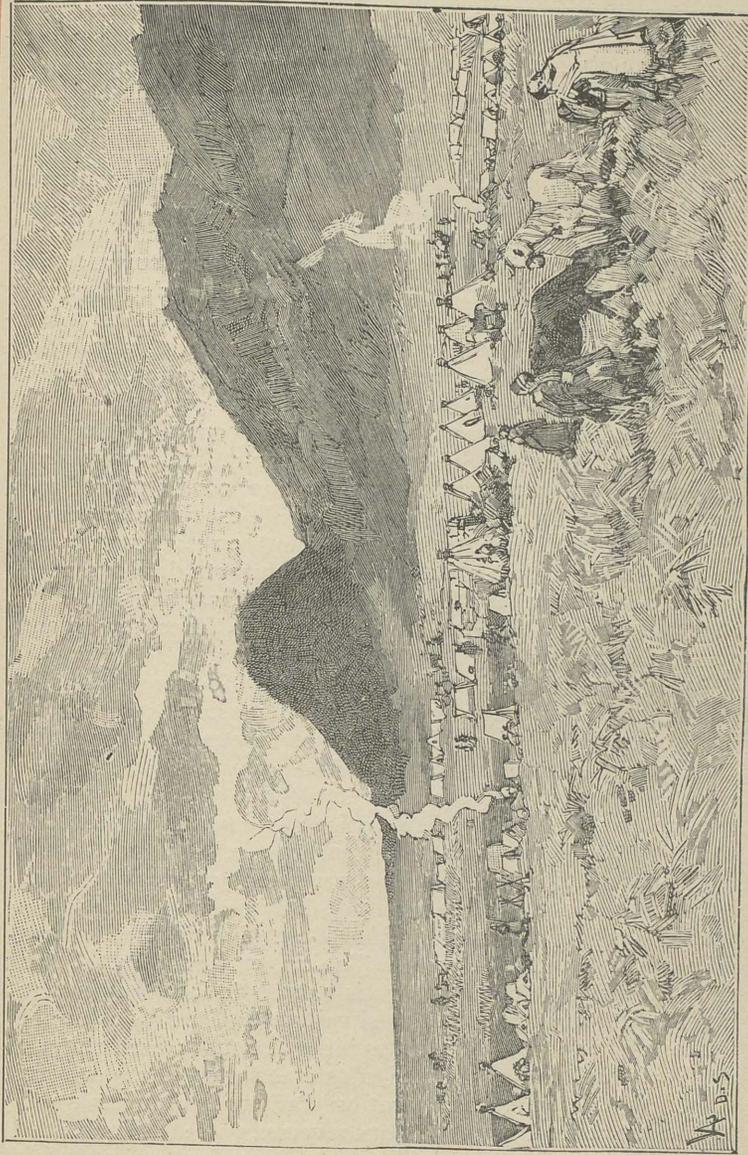
dant garde son sang-froid. Pendant tout ce temps, il nous apparaît plus que jamais comme un jeune homme intelligent, un soldat sans faiblesse, un chrétien accompli.

Toutes ses lettres de cette époque ne sont que d'admirables variantes de cette noble pensée : « Le devoir seul doit être consulté. En conséquence, le voyage de France ne se fera que s'il n'est pas trop onéreux, si l'honneur militaire n'en souffre pas, et si la très sainte volonté de Dieu le permet. »

Pour mieux apprécier cette résignation toute chrétienne, il faut savoir au milieu de quelles étranges méprises, Lionel savait se posséder dans la paix, malgré sa nature toute de feu. On lui annonce que son désir est exaucé. Sa permission est signée, elle va lui être notifiée. Et, quand la pièce arrive, son lieutenant ahuri lui lit ce bizarre télégramme : « Le colonel prescrit au lieutenant commandant la 3^e compagnie du 4^e bataillon, de faire immédiatement une demande de trente-jours de prison contre le caporal Hart Lionel. » L'officier s'explique sans peine la mystification. Il s'efforce de consoler le jeune volontaire, et s'empresse d'expédier les rectifications voulues. Mais cette erreur d'écriture allongea encore d'un mois les angoisses d'un retard déjà démesuré.

Sur ces entrefaites, l'automne ramène les grandes manœuvres militaires. Le bataillon de Lionel est rejeté de Saïda vers Méchéria. Il s'enfonce dans l'intérieur de l'Afrique, jusqu'à Aïn-Sefra, non loin de Figuig, village appartenant au Maroc. « Hélas ! soupire l'exilé, je m'éloigne vers le centre ! Mais en s'enrôlant, on fait le sacrifice de ses moindres volontés. Je n'ai donc qu'à me soumettre sans discuter ; je trouverai sans doute mon congé à notre arrivée à Méchéria. »
(23 septembre 1884.)

Cet espoir se réalisa comme il l'avait prévu, mais ce fut pour apporter une nouvelle déception. En revenant des grandes manœuvres, on fit halte à Méchéria. Lionel, fortifié et même engraisé, dit-il, trouva sa permission qui l'attendait depuis quelques jours. Mais elle était écrite sur un papier de vieux modèle, et un intendant maladroit s'était cru obligé de renvoyer au général la feuille dûment signée. De là, encore une semaine de perdue ! L'impatient légionnaire l'employa à faire les préparatifs d'un voyage qui, dès lors, lui semblait assuré, et à convaincre sa mère que les bruits de guerre avec la Chine ne la priveraient pas du bonheur de voir



Le Camp de Mécéria.

son fils. Si, un jour, il doit aller au Tonkin, ce ne sera pas avant d'avoir visité le château de Rousset. Il aura pour compagnon de voyage son sergent-major, Andrès, qui, excellent et gentil garçon, a obtenu un congé de trente jours et s'en va jusqu'à Belfort.

« Dieu fera pourtant ce qu'il voudra », répète le vaillant chrétien. Sa résignation va devenir une nécessité. Le 6 novembre, au lieu de sa permission, il reçoit avec stupéfaction, par l'intermédiaire du commandant, la note suivante du général Détrie : « Le caporal Hart, n'ayant pas deux ans de service, ne peut partir en permission. » Ce refus imprévu n'offrait que la ressource d'une réclamation de la famille, appelant Lionel en France pour affaires urgentes, et s'appuyant sur une attestation des autorités locales.

L'aumônier, monsieur l'abbé Raynouard, qui aimait Lionel comme son fils, voulut lui-même intervenir. Il télégraphia au général à Oran, réclamant l'urgence d'un congé mérité par un volontaire si accompli, dont la famille est dans l'épreuve. Il ne disait que la vérité. A ce moment, en effet, une impitoyable scarlatine avait alité tous les habitants de Rousset et enlevé à la sœur aînée de Lionel son enfant bien-aimé, ce cher petit neveu Olivier, dont il avait si affectueusement acclamé la naissance.

En France, les amis et les parents pétitionnèrent dans le même sens. Le résultat de toutes ces démarches se fit attendre six mortelles journées, pendant lesquelles Lionel fut cruellement ballotté entre l'espoir de revoir sa mère, et la crainte d'en être empêché par un départ précipité vers le théâtre de la guerre franco-chinoise : « Je serais désolé, écrivait-il de partir sans vous avoir embrassée. »

Il sut cependant s'élever au-dessus de toutes les angoisses qui le dévoraient, et de sa plume s'échappaient d'héroïques paroles comme celles-ci : « Rien n'est définitif relativement à l'envoi de la Légion vers le Tonkin, et quand même cela serait, ma mère bien-aimée, vous verrais-je faiblir au milieu du sacrifice, vous que j'ai vue si vaillante déjà ? Vous ne me laisseriez pas partir avec cette idée que ma mère se meurt de désespoir loin de moi ! Si vous êtes forte, je me sentirai soutenu moi-même. La séparation d'ailleurs ne durera qu'un temps, et quelle joie quand vous reverrez votre fils sergent et médaillé ! Vous serez fière alors de votre enfant, qui aura fait son devoir jusqu'au bout. Dieu me gardera, vous le verrez. »

Oui, certes, le Seigneur veille sur ce cœur si viril et si affectueux. Mais voici comment sa toute-puissante bonté grandit ce guerrier de vingt ans et le fortifie par de nouveaux sacrifices. Toutes les erreurs ont été réparées, tous les obstacles levés ; la permission, achetée par quatre mois de dé marches et d'épreuves, vient d'arriver, mais... elle est suivie de l'ordre qui envoie la Légion Étrangère au Tonkin.

Le colonel mande aussitôt près de lui le jeune volontaire : « Votre mère, lui dit-il, est fort malade. Elle vous appelle, et vous avez la permission de nous quitter ; mais votre bataillon va, sans retard, partir pour la Chine... choisissez... » Tout d'abord, l'émotion bouleverse l'âme de Lionel, ses yeux se remplissent de larmes et une sueur subite perle sur son front : le fils et le soldat se livrent un combat d'une violence horrible. Mais, dans cette lutte, rapide comme l'éclair, l'honneur militaire obtint la victoire : « Mon colonel, répond, d'une voix ferme, l'incomparable légionnaire, mon colonel, je pars avec mon bataillon ! » Cette sublime détermination accrut l'estime qu'avaient pour lui les chefs et les camarades de Hart, mais elle ne les étonna point. Le jeune caporal obéissait à son programme : il faisait *son devoir jusqu'au bout*.

De Méchéria, Lionel écrivait, le 22 novembre, tout frémissant de son héroïque résolution : « Maman chérie, la séparation va être terrible ! Faisons notre sacrifice le cœur gros, mais résigné ! La France me fait l'honneur de me choisir pour la défendre : je garderai intact le dépôt d'honneur qu'elle me confie. Dieu nous bénira de notre énergique résolution. N'oubliez pas que je suis votre fils qui vous aime passionnément ! » Et huit jours plus tard, revenant sur ces nobles pensées, il compare sa mère à la matrone de Sparte, qui encourageait son fils en l'assurant qu'elle préférerait le voir mort à ses pieds, mais honoré, que de le posséder vivant et honni des gens de bien. » (*Lettre du cap Matifou, 30 novembre 1884.*)



Chapitre quinzisième.

13 novembre — 9 décembre 1884. — Envoi au

Tonkin. — Un peu de bonheur. — Camp d'Hussein-

Dey. — Épisodes émouvants. — Lazaret du cap

Matifou. — Départ pour Formose.

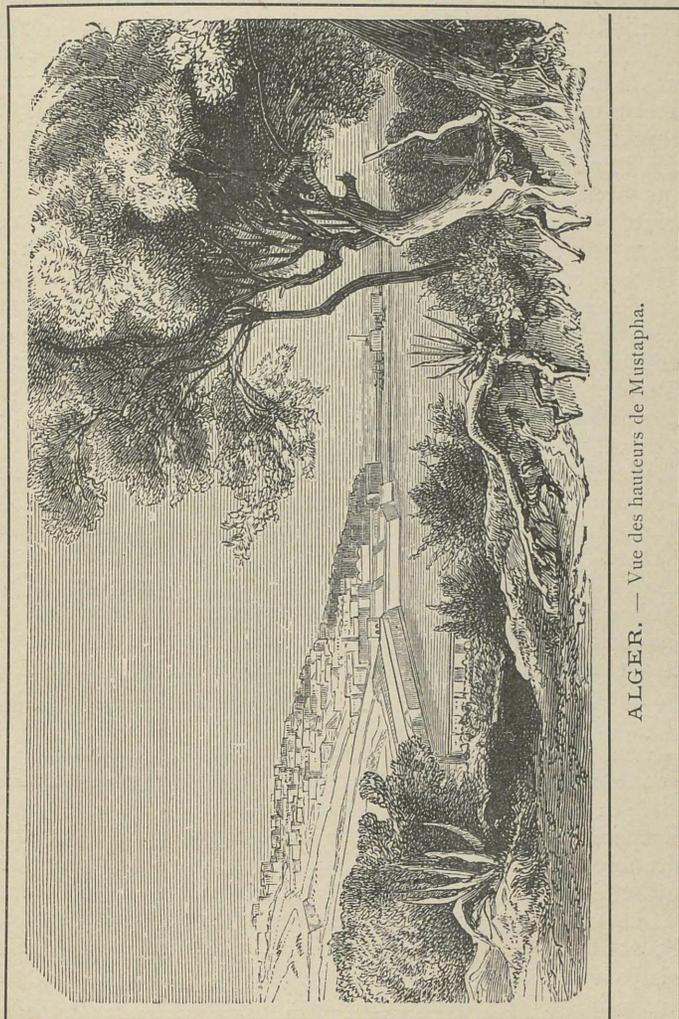
LE bataillon de Lionel était à Méchéria, quand lui arriva l'ordre de revenir à Sidi-Bel-Abbès. Un télégramme annonça ce déplacement à Madame Hart, en lui faisant pressentir que c'était un acheminement vers le Tonkin. Mais déjà l'alarme avait été donnée en France par les journaux. Edgar, le frère aîné de Lionel, était à Paris. Sa mère lui écrivit d'aller prendre des informations précises aux ministères de la guerre et de la marine. Il n'y recueillit que des nouvelles affligeantes, et il prit immédiatement la route de Rousset. Le lendemain il se dirigeait vers l'Afrique.

A Alger, l'état-major de la place annonça à Edgar que les troisième et quatrième bataillons de la Légion allaient bientôt arriver et lui conseilla d'attendre.

De son côté M. Mailly, le beau-frère de Lionel, officier de l'armée active, partait également pour l'Algérie. Arrivé à Alger le dimanche 23, il ne voulut pas y attendre Lionel. Il avait hâte de le rejoindre, de causer avec ses chefs, et de le recommander chaudement à tous. Le lundi matin, il prenait le premier train en route sur Oran.

A son départ, le chef de gare le prévint qu'à la gare suivante, il y aurait un arrêt pour laisser passer un train de militaires de la Légion étrangère. En effet, à la station du Laurier-Rose, le jeune officier, s'engageant sur la voie, gagna rapidement, le train annoncé. De portière en portière il demande : « Le caporal Hart ? » Lionel, interpellé, s'élance rapidement et les deux frères se serrent dans leurs bras. L'arrêt n'était que de deux minutes. — « Tiens, voici tes lettres, de l'argent, un souvenir de chacun, des journaux. Je continue vers Sidi-Bel-Abbès, ne pouvant retourner de suite sur mes pas. Du reste, j'espère t'être utile là-bas. Je serai de

retour près de toi demain par le premier train. Compte sur moi : adieu. » Cette courte rencontre fut, pour Lionel, comme



ALGER. — Vue des hauteurs de Mustapha.

une douce vision de toutes les affections de sa famille : il en garda le souvenir et il aimait à la rappeler.

En arrivant à Alger, Lionel trouva son frère Edgar. Il l'embrassa avec effusion, et, grandi par son héroïsme deux fois volontaire, le cadet ne craignit pas de mêler parfois les conseils les plus sages aux témoignages de la plus loyale amitié. Edgar était sous le charme de tant de tendresse et de tant de maturité. Il promettait, pour le consoler, de le remplacer auprès de leur mère, que désormais il aimerait doublement.

La Légion Étrangère attendait, au camp d'Hussein-Dey, le transport affrété le *Canton*, destiné à la jeter en Orient. Lionel obtint une permission de quarante-huit heures. Pendant tout ce temps il fut à ses deux frères. Ils en profitèrent pour le fêter : promenades en voiture, excursions sur mer, solides repas, bonne installation à l'hôtel, on voulait tout lui donner. Le jeune soldat africain, déshabitué du confortable le plus modeste, s'étonnait gracieusement d'avoir une serviette à table, de s'étendre dans un lit entre deux draps, et de ces mille commodités que l'on n'apprécie bien que lorsqu'on en est privé.

Le jeudi soir, 27 novembre, Lionel rentra au camp, heureux de s'être un peu retrouvé en famille, gai, épanoui et ravi.

Le vendredi, il reçut encore la visite de ses deux frères, et le samedi, après avoir déjeuné ensemble, ils se rendirent au bateau qui devait enlever à Lionel, son cher beau-frère. Que de fois il l'embrassa ! De combien de tendresses il le chargea pour tous ! Mais il n'eut pas une défaillance, quoique très ému et les yeux mouillés de larmes. Il lui dit encore au moment de la séparation : « Dis à maman que Dieu me garde, que je reviendrai avec son aide ; dis-lui que je ferai mon devoir afin qu'elle soit fière de moi ; dis-lui bien surtout que, si je meurs, ce sera en lui envoyant ma suprême et dernière pensée et en prononçant son nom avec celui de Dieu, qu'elle m'a appris à aimer et à servir ! » L'officier rapporta de cette visite une impression d'admiration et de haute estime pour son jeune frère. « Lionel est un homme, répétait-il, un homme dans la plus noble acception de ce mot !... »

Après le départ du lieutenant Mailly, Lionel passa le reste de la journée à Alger avec Edgar. Il s'y procura quelques livres utiles à sa carrière militaire, notamment les récentes publications de la *Mission Flatters*, et un livre en vogue intitulé : *Au Tonkin !* Ce dernier ouvrage lui parut trop littéraire ; la *Mission Flatters* était plus à son goût. Il y trouvait

des notions sérieuses. Il lui reprochait toutefois de ne pas s'occuper du Sud-Oranais.

Le soir, en rentrant au camp d'Hussein-Dey, la voiture qui cahotait lourdement les deux frères sur la route, avait atteint les bords de la mer. La nuit était obscure. Il était onze heures. Appuyés sur la portière, Edgar et Lionel contemplaient les brillantes lignes de lumière des rues d'Alger. L'obscurité leur cachait la mer, ils n'entendaient que le gémissement de la vague qui venait mourir à leurs pieds. Cette nuit si calme réveilla chez Lionel le souvenir d'un des plus émouvants épisodes de sa vie au désert oranais.

Un soir, raconta-t-il, sa colonne avait fait halte sur les sommets du Djebel-Onta (Montagne intérieure), en pays ennemi, au sein de la barbarie arabe. On avait fait cinquante-huit kilomètres en une seule marche, le tiers en escaladant presque à pic les contreforts escarpés de la chaîne montagneuse.

Le temps était à l'orage et le ciel menaçant. Le cordon de garde avait été confié à Lionel, à son escouade accablée de lassitude. Hart obéit à la consigne, et place un de ses hommes sur une pointe de rocher, au poste le plus avancé. Mais ce malheureux lui demanda en grâce d'être remplacé, il était mort de fatigue et incapable de tenir plus longtemps son fusil. Lionel lui répond que tous les autres soldats sont dans le même état, et qu'il serait injuste de lui faire une faveur qui pèserait sans compensation sur un camarade. Il encourage son homme, lui rappelle que la corvée n'est que de deux heures, et lui promet de le relever exactement.

Il croyait le soldat résigné lorsqu'il l'entendit lui dire piteusement : « Caporal, j'ai peur de l'orage ! » Lionel se mit à rire bruyamment d'une frayeur qu'il éprouvait lui-même, car, à cet instant, le ciel avait un aspect terrifiant. Le tonnerre grondait, et ses coups redoublés se succédaient sans interruption à travers les gorges et les rochers. Les éclairs en nappes de lumière parcouraient les pics dénudés de la montagne : tout le ciel était un ouragan en feu.

Il réussit cependant à calmer la sentinelle et continua sa tournée. Bientôt la tempête se déchaîne avec une violence inouïe. Alors, devant l'heure réglementaire, Lionel s'en va, par compassion, relever le soldat qu'il a laissé tremblant et pétrifié de terreur. Il n'était plus qu'à huit ou dix mètres du pauvre factionnaire, lorsque soudain retentit comme le

bruit d'une montagne qui s'effondre. La foudre venait d'éteindre raide mort à ses yeux l'infortuné camarade qui le saluait déjà comme un libérateur. Le corps du légionnaire foudroyé paraissait intact, mais il tomba en poussière dès qu'on voulut le toucher. Hart, glacé d'effroi, fut frappé de stupeur. Tout en déplorant cette mort si lugubre, il adora les insondables desseins de la Providence, qui l'avait protégé en un si pressant danger.

Quelques jours plus tard, il se trouvait lui-même en faction en un lieu désert, complètement isolé. Un petit chien, qu'il s'était attaché, se mit à hurler sur le bord d'un fossé profond. Lionel l'appelle à lui. Mais le chien, en proie à une frayeur insolite, s'obstine à gémir en aboyant tristement vers le même point. Le factionnaire, intrigué, allume sa lanterne et, d'un œil anxieux, il sonde la profondeur du ravin. Puis, sans hésiter, il dépose son sac, descend à travers les broussailles, et disparaît dans le fossé. Un instant après il rapportait une singulière trouvaille. C'était la tête d'un de ses camarades, disparu depuis quelques jours, après un repas pris avec des Arabes ! Le lendemain, Lionel réunissait ses compagnons et leur montrait son funèbre trophée. Tous ensemble ils donnèrent la sépulture à ces tristes restes d'un soldat imprudent, trahi par les implacables ennemis du nom français.

Ces récits avaient charmé le temps. Nos voyageurs, sans s'en douter, touchaient au camp d'Hussein-Dey. Ils n'en étaient plus qu'à deux cents mètres et en reconnaissaient l'emplacement à la ligne des feux de bivouac. Ils franchirent à pied, dans une boue épaisse, la distance qui restait. Les deux frères s'embrassèrent tendrement en se disant : « A jeudi ! » et ils se séparèrent.

Le lendemain, mercredi, bien qu'il n'y eût pas de nouveaux cas de choléra à Hussein-Dey, les tentes furent démolies en quelques minutes, et la Légion, par précaution, alla prendre ses quartiers au lazaret d'Alger. Le lazaret est établi au cap Matifou, dont la pointe, fort avancée dans la mer, est de tous les côtés balayée par un vent salubre et continu.

De cette dernière halte sur le sol algérien, Lionel se hâta d'écrire encore une fois à sa mère. Déjà, le 22 novembre, il lui avait dit avec quel respect et quel amour filial avait été accueillie sa lettre d'adieu : « J'ai pleuré d'émotion en relisant votre lettre ; je l'ai baisée avec ardeur, et c'est à genoux que j'ai reçu la bénédiction que vous y donnez à votre fils. Cette

bénédictio me protégera contre les balles ennemies. Oui, selon vos recommandations, je penserai à la Providence. Je me confie à l'infinie Bonté en la suppliant de veiller sur tous les miens et de vous rendre tous heureux... Mon dernier mot sera : pardon, merci et espoir ; pardon pour toutes mes fautes passées ; merci pour tous vos bienfaits ; espoir pour l'avenir ! »

Le 30 novembre, qu'il croyait être la veille du départ définitif, il revenait sur ces chrétiennes protestations, et les couronnait par cet adieu touchant : « Il ne me reste plus qu'à vous répéter ce que tant de fois je vous ai déclaré : vous avez ma plus tendre affection, car vous avez été pour moi la meilleure des mères, la providence incarnée qui m'a conduit du berceau à l'âge viril. Je vous dois tout absolument : l'existence, le bien-être matériel, et surtout l'éducation et la satisfaction de me sentir apte à quelque chose. Bénie soyez-vous, Mère bien-aimée ! Adieu, Maman chérie, ou plutôt au revoir ! Je serai toujours chrétien, pieux et vaillant soldat, je vous le jure. Papa sera content, et vous, vous serez fière de votre fils qui vous adore. »

L'embarquement eut lieu le jeudi 4 décembre, à bord du *Canton*, qui leva l'ancre ce jour-là même. Edgar, qui y avait été témoin de la sympathie témoignée à son frère par ses compagnons d'armes, écrivit sur-le-champ ce billet à Madame Hart : « Ma chère mère, Lionel a été magnifique de cœur et de pensée au moment de son départ. Il part assisté de l'amitié de tous. J'ai vu les nombreuses invitations de ceux qui spontanément voulaient l'avoir avec eux auprès de leurs couchettes. Lionel est aguerrri : il n'a pas témoigné la moindre appréhension pour les fatigues à venir, car il doute qu'elles puissent égaler celles qu'il a déjà endurées. Donc espérons que Dieu nous épargnera le sacrifice suprême. Mais, disait-il, si ce malheur improbable survenait, sa dernière pensée serait pour vous, pour sa famille et pour son Dieu. » (*Lettre d'Edgar, le 4 décembre 1884, Alger.*)

« C'en est donc fait, écrivait à son tour le jeune héros. Le navire qui m'emporte loin de vous, vogue depuis six jours sur les flots de la Méditerranée !... Je pars plein de courage et d'espérance. Pourquoi ne partageriez-vous pas avec moi des sentiments si doux ? Vous m'avez promis de vous résigner et d'être courageuse jusqu'au bout : j'y compte, connaissant toute votre énergie. » (*A bord du Canton, en vue de Port-Saïd, le 9 décembre 1884.*)

Pour soutenir son courage, Lionel ne savait pas même avec certitude vers quel but il était emporté. En route, il en était encore réduit aux conjectures : « Notre destination est inconnue, disait-il sans amertume. Ce sera ou Formose ou Madagascar, mais pas le Tonkin. Nous croyons cependant tous que nous commencerons par débarquer à l'île de Formose. » Mais qu'importe la plage où il abordera ? Il a mis tout son espoir en Dieu ! Il fait son devoir, il vogue en paix ! Ne s'est-il pas abandonné sans réserve aux mains du Père céleste, à la conduite de son aimable providence ?



Chapitre seizième.

9 décembre 1884 — 8 janvier 1885. — D'Alger à

Formose. — A bord du CANTON.

« **J**E vous écrirai de toutes les escales », avait promis Lionel à sa mère, en s'embarquant sur le *Canton*. Pour faire honneur à sa promesse, il rédigea avec soin le journal de sa traversée. A chaque courrier, il en détacha les feuilles, souvent écrites au crayon, et les expédia fidèlement à Rousset. Nous laisserons la parole au légionnaire. Son récit n'est pas sans intérêt. Il donne une connaissance assez complète de la vie d'un fantassin, caserné sur un transport du commerce, loué par le ministère de la marine, et sommairement aménagé en vaisseau de guerre.

« Désirez-vous savoir comment nous sommes installés, dit-il dès la première page de son journal ? La cale du *Canton* est devenue notre chambrée. Les couchettes superposées l'encombrent. On a pu nous y loger mille hommes, un peu entassés, mais gais et contents. Il y a pourtant des scènes impossibles quand, la nuit, le roul's provoque violemment le mal de mer. Alors, les gémissements et parfois les disputes éclatent parmi les pauvres malheureux, qui, malgré leurs précautions, vomissent les uns sur les autres. Dans ce cas, mon rôle de caporal est de prêcher et d'établir la paix sans augmenter le tumulte. Quant à moi, je n'ai pas été un instant incommodé par le mal de mer, j'ai su me trouver un coin, où je suis à l'abri des ondées malencontreuses. Le pittoresque de la situation n'y perd rien.

« La nourriture n'est pas abondante, mais elle suffit. Au réveil, c'est le café avec un petit biscuit de soldat ; à onze heures et le soir, une tasse de soupe avec un morceau de pain et un verre de vin.

« Voici nos occupations : il y a théorie tous les jours ; appel à midi ; lavage du navire deux fois la semaine ; revue tous les dimanches au matin ; service de garde une fois la semaine, etc. Ce n'est pas beaucoup, mais, sur mer, cela produit un ennui profond et un énervement général.



Tenue de campagne du corps expéditionnaire.
Infanterie.

« Le réveil a lieu, tous les matins, à cinq heures et demie, et la retraite sonne le soir à huit heures. A la tombée de la nuit, la musique se rassemble, les groupes se forment tout autour, et là, aux dernières heures du soleil couchant, balancés lentement sur les flots, les voix s'élèvent et entonnent tantôt des airs joyeux et tantôt des chants attristés, mais le plus souvent des hymnes patriotiques. Parfois la langue française est muette sur les lèvres de ces soldats de la France, et, se rappelant la première patrie, chaque groupe fait entendre tour à tour, dans des chœurs improvisés, les airs les plus variés, depuis le *Ranz des vaches* des Suisses montagnards jusqu'à la gaie *Tyrolienne* qu'entonnent les chasseurs en poursuivant leur proie. Hier, j'ai été surpris d'entendre le *God save the queen* mêler ses tons graves aux accords étrangers de la *Jeune Allemagne*. Puis les Belges se sont rappelés la *Brabançonne*, et un Polonais a, dans un chant où perlaient des pleurs, évoqué devant nous le souvenir de sa patrie opprimée par le schisme féroce de son vainqueur. Tout cela fait passer le temps. Mais moi, me reportant vers la terre chérie qui abrite ma famille bien-aimée, je me plais à franchir les distances et les années, pour nous voir tous réunis ensemble dans un bonheur sans nuages. » (*Lettre du 9 décembre 1884.*)

« Depuis hier, 12 décembre, nous sommes dans le canal de Suez. Nous avons Port-Saïd derrière nous. Nous n'y sommes pas descendus, car nous avons dû hisser le pavillon funeste de la quarantaine. Notre état sanitaire cependant est excellent, mais notre patente n'était pas nette au moment du départ d'Alger, où nous avons eu quelques cas de choléra.

« Port-Saïd est bien changé depuis 1873, époque de notre venue de Maurice en France. Je l'avais connue naissante à peine, cette petite ville d'origine française. Elle s'élevait rapidement à l'entrée du canal, et ses maisons blanchies à la chaux s'alignaient prosaïquement en ligne droite. Aujourd'hui les habitations ont envahi les bords de la Méditerranée. Du navire on n'aperçoit plus le noyau primitif : c'est un nouveau Port-Saïd que nous saluons en entrant. Le commerce français s'y établit de jour en jour plus prospère, et les quais sont bordés de nombreux hôtels.

« Nous avons devant nous un paquebot anglais à deux mâts, le *Chusan*, sur le pont duquel se promènent lourdement sept à huit casaques rouges (vous savez qu'on désigne ainsi les soldats anglais). Ils semblent narguer nos vestes bleues,

en se gonflant dans leurs vareuses garance au ton criard et voyant. Le béret rejeté sur l'oreille, le pantalon bleu tranchant sur le rouge ardent du dolman, ils vont deux par deux gravement et lentement. Pas une manifestation sympathique à la France... rien du tout.

« Par contre, un trois-mâts russe nous salue des cris mille fois répétés : Vive la France ! Vive l'armée française !... Et nous de répondre à qui mieux mieux.

« Un peu plus tard, deux paquebots français entrent dans le port, le *Colombo* et le *Melbourne*. Mêmes saluts, mêmes coups de chapeaux, mêmes exclamations. Et nous, accrochés aux cordages, juchés sur les mâts, nous lançons aussi dans les airs nos *vivats* à la France et à nos compatriotes. Notre commandant Vitalis fait jouer la *Marseillaise* pour saluer les paquebots français qui vont à Marseille, et nous reprenons notre course vers l'Océan Indien.

« *Canal de Suez, 14 décembre 1884.* — Il me faut aujourd'hui faire le récit d'une aventure qui n'est pas à l'honneur de la Légion. Elle concerne les déserteurs que nous semons sur notre route. A Port-Saïd, deux factionnaires se sont échappés pendant la nuit. On a aussitôt redoublé de surveillance, ce qui n'a pas empêché deux autres fuyards de s'enfuir à la nage sous le feu de cinquante-six factionnaires. Les ténèbres les ont protégés et l'un d'eux, en touchant la terre, nous a crié, en narguant les officiers : « Je ne suis pas mort ! »

« Après cette alerte, nous attendions très émus les ordres de nos chefs, lorsque, du haut de la passerelle, le commandant croit voir s'agiter quelque chose sur l'eau ; il se précipite sur le fusil d'un factionnaire, vise le point mobile et fait feu. Il s'était trompé et la balle alla, comme les autres, se perdre dans les profondeurs de la mer. Mais, sans plus tarder, la retraite sonne, et nous recevons l'ordre de descendre dans la cale et de rentrer dans nos couchettes. Immédiatement la garde du pont est triplée. Deux rangées de sentinelles veillent sur chaque bord du *Canton*, et les deux rives du canal sont éclairées à *giorno* par des projections de lumière. Pour comble de prudence, les sentinelles, dont les armes sont chargées, sont elles-mêmes surveillées par des sous-officiers armés de révolvers et montant la garde du haut des cordages. Ce n'est pas tout. Les sous-officiers pourraient peut-être trahir et désertier : aussi des officiers en sabre dégainé et révolvers

chargés se promènent tour à tour, trois par trois, le reste de la nuit.

« Enfin, l'aurore annonce la fin de cette nuit malheureuse. Le rapport du commandant a été fulminant. Il flétrit, comme il convient, les honteuses désertions, que tous désapprouvent ; il prévient que des mesures sont prises pour exterminer les traîtres qui se laisseraient gagner par les tentations de la lâcheté. Après de pareils événements, les chefs n'ont pas tout à fait tort de se tenir en défiance avec des hommes recrutés un peu partout, mais dont les incartades rejaillissent sur le drapeau français.

« C'est ce qu'ils ne craignaient pas de déclarer lorsqu'avant la nuit, dès cinq heures et demie, nous reçûmes l'ordre d'évacuer le pont en silence et de gagner nos couchettes.

« Cet ordre a eu un effet désastreux. A peine étions-nous réintégrés dans la cale qu'un *chahut* épouvantable a commencé : les cris de tous les animaux, les chants les plus bizarres, les injures les plus grossières contre les chefs, les malices les plus sanglantes, le tapage le plus infernal, tout ce que mille démons rageurs pourraient inventer de clameurs et de bruit, tout ce que vous pouvez imaginer de tumulte, éclata à la fois dans cet entrepont étroit, où mille hommes se trouvaient casernés. Un escalier brisé, les chefs insultés, quatre hommes mis aux fers, tel fut le résultat le plus clair de cette scène introuvable, qui a duré de six heures du soir à une heure du matin. Puis, tout s'est calmé peu à peu, et nous nous sommes endormis. Telle est la frivolité de tous ces soldats que, ce matin, à part deux ou trois groupes qui se rappelaient les incidents de cette nuit grotesque, personne n'y pensait et personne n'en parlait.

« Dans l'Océan Indien, 24 décembre 1884, veille de Noël. — Nous n'avons fait que passer devant Suez et Aden. La traversée du canal s'est effectuée sans autre incident que l'évasion de quelques déserteurs et la mutinerie que je vous ai racontée. La Mer Rouge a été calme. Tous les soirs un vent léger est venu nous refaire des journées, qui ont été horriblement chaudes, et pendant lesquelles nous avons beau nous vêtir de simple toile, nous n'en étions pas moins accablés de sueur. Depuis deux jours la température est devenue quelque peu supportable.

« Quelle émotion j'ai ressentie en traversant ces flots que

j'ai parcourus, il y a onze ans, avec ma mère chérie !... Qui nous aurait pu faire croire, en 1873, que, onze ans plus tard, je parcourrais de nouveau, seul et simple soldat, jusqu'à mi-chemin, cette même route de Maurice en France, et que je m'exilerais volontairement vers une terre barbare et livrée à la guerre ? Cette pensée n'a eu pourtant pour moi rien de triste, je vous l'assure, mais, pour ma mère inconsolable, j'ai bien prié Dieu d'être bon, de lui donner toute consolation, tout bonheur et toute joie.

« Notre seule distraction à bord est la vue de la terre. Dès qu'on l'aperçoit, on s'avertit et l'on se rassemble ; chacun scrute l'horizon d'un œil avide, dans un silence qui n'est interrompu que par de longues exclamations. Puis la terre disparaît dans le lointain, on soupire tristement et chacun reprend son occupation, pendant que le *Canton* continue sa route sur le Grand Océan.

« Il y a trois jours, le cap Guardafui s'est ainsi montré à l'horizon dans toute la splendeur d'une journée d'été sous les tropiques. Je me suis rappelé cette nuit de septembre 1873, alors que, au milieu d'une fête et parmi les chants et les danses, notre repas fut troublé tout à coup par un craquement épouvantable, et que l'*Illyssus*, soulevé hors des flots, se pencha vers l'abîme, renversant, dans une chute commune, musiciens, danseurs et convives. Je croyais entendre encore les cris de terreur mêlés, dans la nuit, aux ordres des officiers du bord. Ma mémoire me ramenait tous les détails de cet accident qui aurait pu être mortel pour nous tous. Enfin, les côtes d'AJau ont disparu à leur tour, et le cap Guardafui aussi bien que le détroit de Bab-el-Mandeb se sont confondus à nos yeux avec l'immense nappe d'eau de l'Océan Indien.

« 25 décembre. — Ma chère Maman, c'est aujourd'hui Noël ! Avec le consentement préalable du commandant et des capitaines, nous avons fait réveillon, et, pendant cette nuit où tout le monde veille et se réjouit, nous avons festoyé sur le gaillard d'avant jusqu'à minuit. Nous étions quatorze caporaux de ma section, et nous avons ri, causé, chanté de tout cœur, sans toutefois nous émanciper trop bruyamment.

« Je dois avouer que ce n'est pas la piété qui nous a réunis de la sorte. Aussi, je vous assure qu'au milieu de cette petite fête, tout en prenant part à la joie de tous, mon cœur s'est isolé et s'est reporté vers ma bien-aimée famille et, en parti-

culier, vers ma maman chérie. Que faisiez-vous tous alors ? Je vous voyais en esprit vous dirigeant vers l'église de Rousset et descendant lentement les degrés de pierre du château. Je vous ai vue à genoux dans le saint lieu, priant pour l'exilé, dont la pensée ne vous quitte pas d'une minute !

« Quand donc serons-nous ensemble pour toujours ? Voilà une question sans réponse pour le moment. Je me la pose souvent devant l'immensité des flots, symbole de l'immensité du temps. On se laisse aller sur ces vagues sans horizon et l'on se dit : Ne verrons-nous jamais que le ciel et l'océan ? Quoi ! aucune terre ne brillera donc là-bas dans le lointain ? Et les jours se succèdent avec monotonie. Puis, soudain le matelot qui veille lance le cri consolant : « Terre ! Terre ! » Et les espoirs éteints se réveillent, et nous oublions les heures interminables passées à rêver des plages inconnues. De même, ma chère Maman, le temps présent nous semble long, mais l'heure sonnera qui réunira nos âmes faites pour vivre ensemble. Oh ! alors quelle joie ! Tout, même le passé, s'illumine des riantes couleurs de notre bonheur, ô Mère chérie !

« 26 décembre 1884. — Où serai-je quand vous lirez ce que je note aujourd'hui sur mon journal ? Là-bas, bien loin, dans une île que les anciens ont appelée Formose ou la Belle, la *Reine des flots*, que la nature a remplie de charmes et de verdure, et que la cruauté des hommes veut inonder de sang ! C'est bien là sans doute que nous débarquerons. Un monde inconnu nous y attend : du bonheur peut-être, de la gloire aussi, mais sûrement des souffrances. Quelques-uns d'entre nous ont même déjà payé de leur vie les volontés de nos gouvernants !

« *Même date, 10 heures du soir.* — Avant de me coucher, ma chère Maman, je viens vous dire toute mon émotion lorsque j'ai vu, tout à l'heure, jeter à la mer le corps d'un de mes bons camarades, du caporal Léonard. La retraite avait sonné et tous les soldats étaient dans la cale ; tous les caporaux, collègues de Léonard, étaient rassemblés sur le pont ; les sous-officiers nous entouraient, et à quelques pas en arrière étaient groupés les officiers, tête nue, graves et recueillis. Deux hommes ont apporté près de nous le corps de Léonard, cousu dans un sac goudronné, et avec le boulet traditionnel lié vers les pieds : les plis d'un drapeau tricolore

retombaient sur ce linceul improvisé, et deux falots de chaque côté éclairaient tristement la lugubre scène, en projetant des reflets sombres sur nos visages pâles et émus.

« Un sergent s'est alors avancé, et lui, le blasphémateur et l'athée peut-être, il a cherché dans ses souvenirs une prière depuis longtemps oubliée. Il l'a récitée gravement, et ainsi un parfum chrétien a embaumé les obsèques du pauvre Léonard. Comment vous dire, chère Maman, l'étrange effet produit sur les mâles physionomies de ces guerriers par cet humble *Pater* et cet humble *Ave* prononcés dans le silence du soir, entre les immensités de la mer et des cieux ? Des larmes brillaient dans les yeux des plus endurcis.

« Puis, une voix s'est élevée : Stop ! a crié le capitaine. Les machines à vapeur ont gémi péniblement, leurs rouages ont grincé, et le bateau, après quelques balancements incertains, s'est arrêté immobile. « Envoyez ! » a crié la même voix, et le bruit d'une chute dans l'eau nous a appris que tout était fini. J'ai fait un dernier signe de croix et me suis détourné lentement, tandis que l'onde se refermait sur sa proie et que le paquebot s'éloignait du théâtre de cette scène poignante et fertile en émotions comme en leçons !

« 27 décembre. — J'ai peut-être eu tort en vous écrivant hier des choses si tristes... Mais pourquoi soupçonnerais-je votre courage ? Et puis, je vous ai promis de tout dire... Aussi, je m'arrête en vous embrassant et en bénissant Dieu de m'avoir donné une mère qu'il a faite si bonne et que je sais si courageuse et si forte.. N'est-ce pas, Mère chérie ?

« 28 décembre. *En vue de l'île de Ceylan.* — C'est aujourd'hui dimanche : le soleil s'est levé plus gai, et une douce brise fait flotter le voile blanc de nos couvre-nuques. Depuis ce matin nous voyons la terre, et quelle terre ! Comme elle nous semble belle, à nous qui sortons à peine des déserts et des sables brûlants ! Une végétation riche et luxuriante s'offre à nos yeux ravis, et nous la côtoyons de si près que nous apercevons les indigènes qui, là-bas, sur le rivage, se promènent et travaillent.

« Voilà Ceylan, la reine des îles indiennes, le pays des rajahs et des palais féeriques. Mais nous passons... Nous laissons en arrière une petite ville aux maisons blanches : ce doit être Colombo. Nous dépassons l'extrémité de l'île ou Pointe de Galles. Dans quatre ou cinq jours nous serons dans le golfe de Bengale, où flotte le drapeau des Pays-Bas.

« En attendant je veux vous faire rire un peu, et voici mon histoire. Le héros est un de mes collègues, le caporal Saguez. Pendant que, plongés dans une muette contemplation, nous admirions les paysages ravissants de Ceylan, j'entends soudain quelqu'un s'écrier derrière moi en gémissant : « Oui, c'est ici qu'il est venu mourir ! » — Je me retourne : « Qui donc ? demandai-je à mon Saguez. » — « Comment, ne le sais-tu pas ? » me répond-il étonné. Il continue : « C'est à Ceylan que le Prince impérial est mort en combattant contre les Anglais, pour reconquérir le corps de Napoléon I^{er}, qui a été enterré ici. » — J'étais stupéfié, je n'ai pas eu un mot à riposter, et il m'a pris pour un naïf. Il avait tout confondu, ce malheureux Saguez. Le Zoulouland, Sainte-Hélène, Ceylan, les Anglais, Napoléon I^{er} et le Prince impérial : tout cela s'était réuni pour former, dans cette tête ignorante, un récit grotesque qu'il débitait fort sérieusement, pendant que nous riions jusqu'aux larmes.

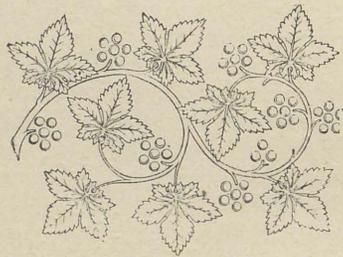
« Un autre jour, cet homérique caporal m'assurait qu'il avait visité l'île de Pondichéry et l'île Chandernagor. « Mais, lui observai-je, ce ne sont pas des îles, mon cher ! — Ah ! bah ! me répond-il gravement, tu ne voudras pas me l'apprendre à moi qui les ai parcourues ? D'ailleurs, la preuve que ce sont des îles, c'est que ce sont des colonies françaises. » Devant cette impitoyable logique, je me suis incliné, et j'ai tourné le dos pour aller rire à mon aise. »

Cependant le *Canton* se rapproche de la Chine, et l'année 1884 est à son déclin. Il est près de minuit, et l'on est en vue de Saïgon. A cette heure avancée, pendant que tout repose sur le navire, Lionel a quitté sa couchette, et seul sur le pont, appuyé sur les cordages, il se recueille. Il voit repasser devant lui « les 365 jours envolés, dont cette nuit emporte le dernier vestige avec le vent du soir. » Il se prépare à une année nouvelle, pour laquelle, dit-il, « il ne suffira pas d'un éclair de patience, éteint aussitôt qu'il a brillé ». Il se prémunit contre les angoisses d'un avenir « qui, dit-il, est à Dieu sans doute, mais aussi à notre vaillance persévérante. »

« Bonne année, Mère chérie, écrit-il le 1^{er} janvier 1885, bonnè année, frères et sœurs bien-aimés ! C'est avec vous tous que je veux passer les premières heures de cette année nouvelle, comme c'est avec vous que j'ai commencé l'année qui expire, alors que j'étais à Bou-Khanéfis et simple soldat. Quand minuit a sonné, j'étais debout et j'ai salué l'aurore de

la nouvelle année dans une fervente prière à Dieu.» Et il énumère les vœux qu'il forme et les espérances qu'il conçoit pour le bonheur de tous les siens.

Il est tellement pénétré des pensées de la foi que le saint Nom de Dieu se retrouve multiplié à profusion dans cette première page de son journal de 1885. « Pour moi, Dieu me mène à son gré, car je me suis livré sans réserve à sa sainte volonté, » s'écrie-t-il avec la plus profonde conviction.



Chapitre dix-septième.

Du 8 au 25 janvier 1885. — Débarquement. —

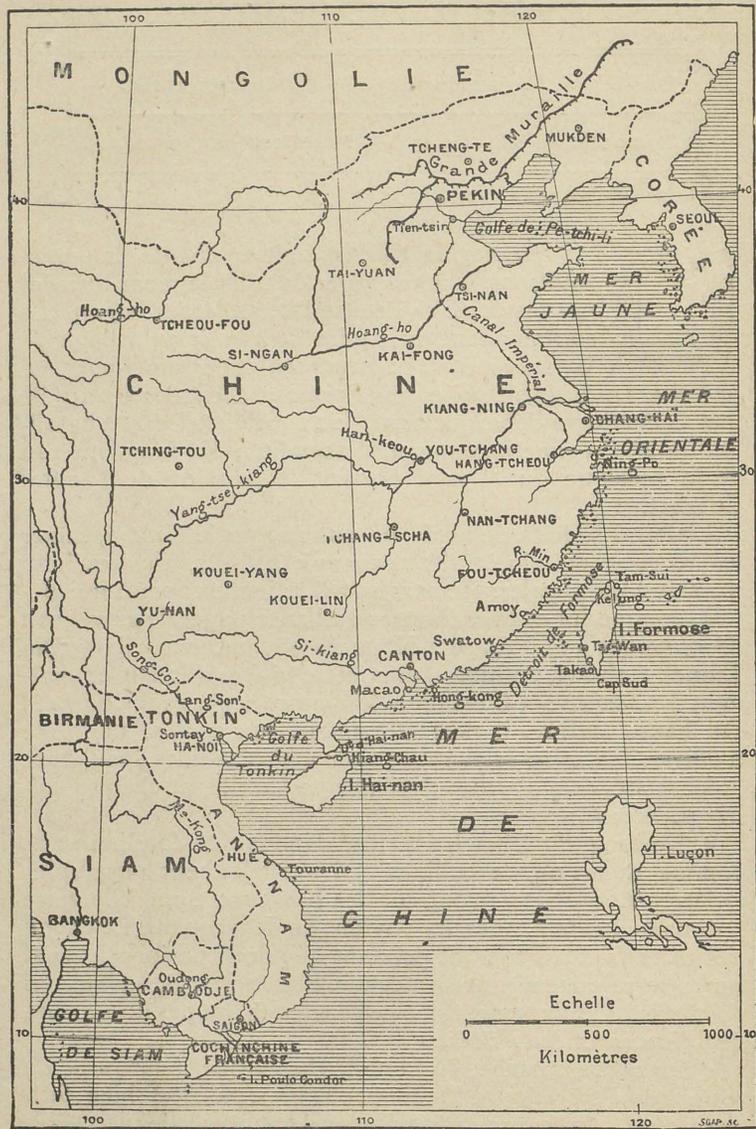
Formose. — Ké-Lung. — Premiers engagements.

LE 8 janvier, le *Canton* était en vue de Saïgon et se disposait à s'engager dans les lagunes formées par les deux rivières le Donnaï et le Saïgon. Le commandant du navire se rendit au village de Baria, y prit les ordres des chefs supérieurs, et, rentré à son bord, fit voile vers Formose. C'est dans cette île que s'effectua le débarquement, le 21 janvier. Le 4^{me} bataillon du 2^{me} régiment étranger descendit à Ké-lung, au son de la musique du *Bayard* portant le pavillon de l'amiral Courbet.

L'amiral se hâta de venir, en passant sur le *Canton*, saluer les recrues, ou plutôt ses nouveaux enfants, ainsi qu'il se plaisait à les appeler. Remarqua-t-il le jeune caporal qui devait, comme lui et tant d'autres vaillants, payer de sa vie son dévouement à la France ? Nous ne savons, mais il fascina Lionel. Celui-ci, un mois après cette visite, s'écriait en écrivant à sa mère : « C'est un bel homme, cet amiral Courbet ! De haute stature, il porte fièrement son austère uniforme d'officier de marine relevé par l'or de ses splendides épaulettes. Avec un tel chef, l'armée devient une famille, et chaque soldat un héros ! »

« Ké-lung, dit Lionel, est situé dans un bas-fond, entouré, comme un cirque, de collines qui s'échelonnent en amphithéâtre. Les Chinois sont sur les hauteurs, à un kilomètre autour de la ville : nous les voyions en débarquant. Le canon des forts français tonnait pendant que nous posions le pied sur la terre ennemie, et protégeait ainsi notre descente, qui s'est effectuée lentement au moyen des chaloupes du *Bayard*, de l'*Harnise* et du *Villars*.

« Sur notre passage, l'infanterie de marine nous salue de ses fraternels bonjours. Ils sont tous bien pâles et bien fatigués, ces braves *marsouins* qui nous demandent des nouvelles de la France, pour laquelle ils meurent ici. Les *joyeux*, c'est-

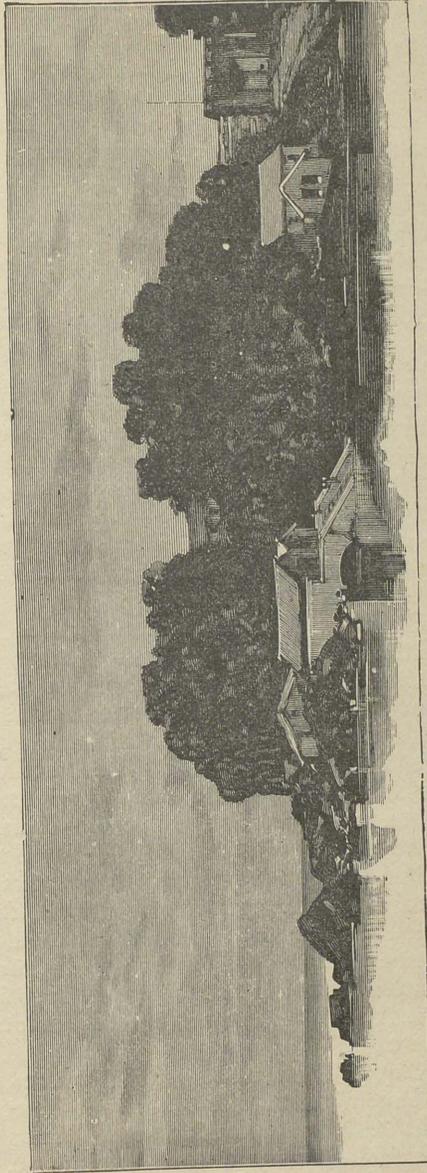


Carte de la Côte chinoise.

à-dire le bataillon d'Afrique, arrivé peu avant nous, nous fait le même accueil.

« En entrant à Ké-lung, nous traversons des ruines ; toutes les habitations ont été incendiées. Elles croulent encore. C'est à peine si on distingue le style original de ces maisons chinoises, basses et à un seul rez-de-chaussée. C'est dans des cendres accumulées que nous nous cantonnons. Pendant la nuit, les Chinois descendent des collines et viennent rôder autour de nous. Défense de brûler notre poudre aux moineaux ; nous ne répondons même pas à leurs coups de fusil de tirailleurs. Les premières journées se passèrent tranquillement. Elles furent employées à déblayer le terrain et à s'installer.

Le 23 janvier, Lionel était de garde. Il était le chef du petit poste chargé de défendre l'entrée



Vue de Formose.

d'un pont qui séparait les Français des Chinois. Soudain, vers minuit, une fausse alerte jette la panique dans la Légion Étrangère, dont les jeunes soldats n'ont jamais affronté l'ennemi. Il s'ensuit une bagarre, pendant laquelle notre caporal déploya le sang-froid d'un officier déjà aguerri. Tous ne montrèrent pas la même bravoure. Un de ses collègues se mêle aux fuyards et perd ses galons, enlevés sur-le-champ même par ordre du commandant.

Il faut laisser Lionel nous décrire lui-même ce premier exploit : « Dès que l'alerte eut été donnée, je double les factionnaires et forme mon poste avec baïonnette au canon. A l'entrée du pont, sur notre gauche, nous avons un marais qui nous sépare du cantonnement du bataillon d'Afrique ; l'avant-garde chinoise est à droite du pont.

« De tous côtés on crie, on s'appelle, on tire au hasard dans les ténèbres. Dans l'affolement, vingt hommes de la Légion se portent, à travers le marais, vers les *joyeux* du bataillon d'Afrique, pour les secourir ou s'abriter dans leurs rangs. Les *joyeux* en entendant des clapotements dans l'eau, vers la gauche, croient, eux aussi, à une attaque nocturne, et, ne distinguant pas les légionnaires, tirent sur eux, jusqu'à ce qu'un officier s'avise de l'erreur et crie :

« Cessez le feu ! vous tirez sur des Français ! »

« Pendant ce tumulte, mes hommes restent calmes, sans broncher, quoique des maladroits se fussent mis à tirer sur nos avant-postes et que nous entendissions les balles françaises siffler à nos oreilles. Enfin, l'ordre se rétablit et tout rentre dans le silence. Mais, à ce moment, les hommes de garde sont tellement surexcités, par deux heures de contrainte violente, que je suis obligé de placer deux sentinelles pendant le reste de la nuit. Je monte moi-même la faction tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, pour leur relever le moral. Bien m'en a pris, car, pour eux, chaque fluctuation de l'eau, chaque frémissement des branches n'est pas autre chose que le pas des Chinois qui viennent nous surprendre. Ils veulent tirer au hasard et je suis obligé de leur faire décharger leurs armes. Ainsi s'achève cette nuit d'émotions par une pluie battante.

« A quatre heures du matin, l'ordre tant désiré retentit : « A l'ennemi ! nous crie-t-on avant l'aurore. On va monter à l'assaut des positions chinoises ! » Enfin !!! Chacun respire. On est soldat, on s'anime, on s'embrasse, on s'enthousiasme

tout en faisant les sacs. A cinq heures, le défilé commence dans la montagne. Mais bientôt survient un fâcheux contre-ordre: les chemins sont trop mauvais. Nous redescendons tristes et déçus. Ce sera pour demain, 25 de ce mois.

« La journée du 24 se passa donc dans l'inaction et sans incidents. Il en fut de même de la nuit, pendant laquelle tous les feux furent éteints avant minuit. Le temps était pluvieux et les ténèbres profondes. De grand matin, les soldats préparèrent le café dans des abris improvisés qui cachaient toute lumière à l'ennemi, et, bien avant le jour, on se mit en marche vers les hauteurs occupées par les troupes chinoises.

« Le défilé eut lieu dans la boue, en silence, avec un sac muni de provisions pour six jours. Il s'agissait d'être sorti avant le jour d'une gorge étroite qui séparait deux montagnes, dont l'une, à droite était couverte de Chinois. »

« Lionel, avec sa compagnie, commandée par le capitaine Césari, faisait partie du gros de l'armée, composé de six compagnies, dont trois de la Légion Étrangère, deux du bataillon d'Afrique, dit des *joyeux*, et une de l'infanterie de marine. L'avant-garde était formée par trois compagnies tirées des mêmes armes, et l'arrière-garde de deux compagnies prises l'une dans l'infanterie de marine et l'autre dans le bataillon d'Afrique. Le commandant Vitalis donne les ordres et l'impulsion générale du haut d'une colline d'où il communique avec le colonel Bertaut.

« Le jour se lève, l'ennemi aperçoit le mouvement des Français, la fusillade commence. C'est l'avant-garde qui est aux prises avec les Chinois. On avance, sans prendre souci de quelques balles perdues, et auxquelles on ne répond que par d'inoffensifs coups de fusils.

« La lutte cependant grandit avec la lumière, et tout le corps expéditionnaire y prend une part active. Les Français



Tirailleur cochinchinois.

gagnent du terrain, malgré les difficultés d'une marche en avant à travers un pays sans routes, où il faut sans cesse monter et descendre, en s'ouvrant, avec son fusil et sous la pluie, des chemins improvisés à travers les broussailles. A notre approche, les Chinois se replient systématiquement sans se montrer. L'artillerie s'amuse alors à démolir de frêles créneaux derrière lesquels se dissimulait l'ennemi ; les pièces de quatre font merveille avec leurs pointeurs, qui sont excellents. »

La compagnie de Lionel fit noblement son devoir dans cette première journée de bataille, et, à deux heures après midi, elle se trouvait sur les hauteurs. Nos drapeaux dominaient toute la partie gauche du théâtre des opérations militaires. Les légionnaires, par ordre de leurs chefs, s'embusquèrent derrière de longs bambous.

Pendant ce temps, le bataillon d'Afrique et la première compagnie de la Légion, continuant à sonner la charge, prennent encore quelques hauteurs. Personne n'avait entendu les signaux du colonel qui fait sonner : *Halte ! Halte ! Cessez le feu !* Cette bouillante ardeur dut pourtant se calmer : le temps était devenu affreux, la pluie tombait par torrents et la nuit était survenue. Il fallut renoncer à s'emparer des positions plus élevées où les Chinois s'étaient solidement retranchés. Tous les soldats reçurent donc l'ordre de bivouaquer sur le terrain où se trouvaient leurs compagnies. La compagnie de Lionel fut seule déplacée et envoyée aux avant-postes. A elle était réservé le périlleux honneur de rouvrir les hostilités le lendemain et de monter la première à l'assaut.

Cette nuit fut sans repos et sans abri. Les soldats creusèrent rapidement, dans le sol humide, des tranchées de cinquante centimètres de profondeur, où l'eau s'accumulait, et s'y blottirent depuis huit heures du soir jusqu'à dix heures du lendemain.

« Dans ces trous fangeux, dit Lionel, nous nous asseyons sur nos sacs, nous jetons notre capote sur la tête, et nous nous assoupissons malgré le froid, nous réchauffant mutuellement en nous serrant les uns contre les autres. Défense de faire du feu : c'est à peine si, avant la tombée de la nuit, nous avons pu faire le café, dans lequel nous avons trempé un peu de biscuit.

« Nous ne dormions du reste que d'un œil. Chacun, à tour

de rôle, doit monter la faction, les gradés comme les soldats. Je suis de service de onze heures du soir à deux heures et demie du matin. Pendant que je me promène d'une sentinelle à l'autre, des coups de feu éclatent sur la gauche, où se trouve notre sixième compagnie, et les balles viennent tomber sur notre bivouac. Notre capitaine nous défend de bouger; il se lève et crie : « Vous tirez sur nos avant-postes ! » « Les Chinois attaquent », lui est-il répondu. Et lui : « Faut-il aller à la rescousse ? » « Non ! ce n'est rien. »

« Ces coups de fusil n'étaient, en effet, que le fait de quelques maladroits qui avaient malheureusement fusillé un vieillard chinois réfugié dans une baraque abandonnée. Les parents de cet infortuné avaient tenté de l'enlever nuitamment, et on les avait pris pour une bande organisée de réguliers chinois. »

Dans la suite, cette cruelle méprise donna lieu à une nouvelle erreur, qui valut des félicitations et la mise à l'ordre du jour à un lieutenant dont la compagnie, disait-on, avait repoussé de nuit une attaque dirigée contre l'état-major avec le dessein de s'emparer du colonel Bertaut.

A Formose, on le voit, Lionel n'eut pas le temps de respirer. Il débuta vaillamment dans une suite d'engagements avec l'ennemi. Il va s'y couvrir de gloire, sous le regard de Dieu, dont il ne cessera pas d'invoquer et d'admirer la visible protection.



Chapitre dix-huitième.

26 janvier 1885. — Glorieuse journée. — Blessure. —

Protection divine. — Félicitations. — Le collègue

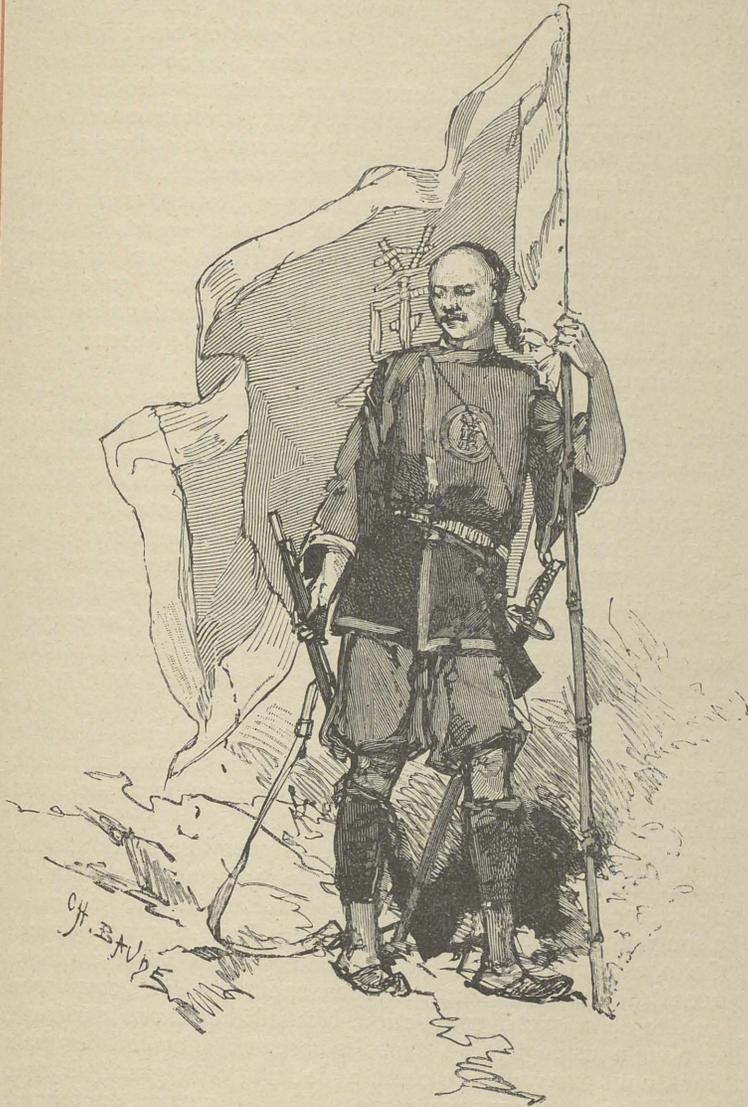
catholique d'Aix. — Modestie du héros. — Le devoir.

NOUS touchons à la période brillante de la carrière militaire de Lionel. Son intrépidité et sa foi vont s'y déployer sur un théâtre plus en vue. Selon notre habitude, nous laissons la parole à notre héros, nous bornant à recueillir fidèlement les détails émouvants d'une série de faits d'armes racontés dans ses lettres, souvent écrites au jour le jour et toujours si sincères.

Il s'excuse d'abord d'être obligé de parler si souvent de lui-même, et de ne point se placer au point de vue général de l'expédition du Tonkin. « Nous autres, soldats, caporaux et sous-officiers, dit-il, nous ne voyons pas l'ensemble des mouvements du corps expéditionnaire. On ne nous donne pas d'explications; nous regardons, nous écoutons, nous obéissons et nous ne voyons que ce qui se passe dans le cercle étroit de notre action privée. Pardonnez-moi donc si ma petite personnalité revient trop souvent sur l'eau : je vous fais le récit uniquement de ce que j'ai vu, entendu, exécuté moi-même.

« Voici donc la journée du 26 qui se lève. Le temps est mauvais, mais la pluie ne tombe pas encore. Les Chinois, fortement abrités derrière des retranchements inexpugnables, ne sont qu'à neuf cents mètres, bien en face de nous, sur un mamelon escarpé, séparé du sommet que nous occupons, par une petite colline toute couverte de roseaux plus hauts qu'un homme, et par une gorge étroite traversée par un courant très rapide. À mi-côte les ruines de quelques baraques incendiées. Les ennemis sont commandés par des officiers européens, que nous avons vus en uniformes prussien et anglais galonnés outre mesure. Les Chinois sont nombreux, très braves et très aguerris. Tout annonce une rude et chaude bataille.

« Le Français est transfiguré par l'approche du combat :



Régulier chinois.

son ardeur est inimaginable, tous les dévouements lui deviennent familiers. A ce moment suprême, tout ce qui est mondain, égoïste et vulgaire, lui semble vil et bas. Son âme voltige sur les sublimes sommets du devoir et de l'héroïsme. La patrie! le drapeau! l'honneur de défendre celle-là et de porter haut celui-ci! voilà ce qui fait battre violemment nos cœurs de soldats, et nous inspire un courage qui ne se réclame d'aucun sentiment d'ambition personnelle.

« Nous avons ici deux aumôniers militaires, dont l'un, ancien missionnaire en Chine, a dû se servir de son fusil, à certaines heures, pour échapper aux brigands qui le poursuivaient. Je me suis confessé hier à ce dernier; j'en ai fait autant la veille de toutes les batailles auxquelles j'ai pris part. Cela m'a donné chaque fois une nouvelle ardeur pour le combat.

« A dix heures du matin, trois compagnies reçoivent simultanément l'ordre de s'emparer de la position principale des Chinois, qui s'étaient réfugiés sur une montagne formant une barrière presque inaccessible en face de nous. C'est d'abord la troisième compagnie du quatrième bataillon de la Légion Étrangère (dans laquelle figure le caporal Hart), qui, avec le capitaine Lebigot, doit, la première, se porter en avant. Elle est soutenue à droite par une compagnie d'infanterie de marine, commandée par le capitaine Carrey, et appuyée à gauche par le capitaine de Fradel, à la tête d'une compagnie du bataillon d'Afrique. La deuxième compagnie de la Légion Étrangère forme l'arrière-garde.

« Au cri du commandant, nous nous ébranlons. C'est le moment décisif! Je ferme les yeux pour me recueillir, je fais le signe de la croix et mon acte de contrition, je pense à ma mère et en avant!

« Nous marchons en bon ordre. La première section, avec le lieutenant Nautré, est déjà dans le ravin, notre section, la deuxième, avec le sergent-major André pour chef, descend à son tour. J'ai la deuxième escouade. Mon sergent, nommé Colin, est devant moi. La troisième section vient derrière avec l'adjudant Sehlamulder. Notre capitaine Lebigot marche en tête de la quatrième section. Nous franchissons le torrent, et nous nous engageons dans les roseaux, à travers lesquels nous nous ouvrons un chemin dans le plus grand silence. Les Chinois ne nous voient pas. On les amuse en terrain découvert à droite et à gauche.

« Mais c'est bientôt une autre affaire. A peine avons-nous débouché hors des roseaux, pour descendre la colline intermédiaire, qu'une grêle de balles tombe drue sur nos rangs, qui s'ouvrent instantanément pour se reformer aussitôt. En deux minutes nous sommes en bas et nous escaladons presque à pic la position elle-même.

« Le capitaine fait sonner la charge et nous entraîne. Les sections se mêlent. C'est à qui montera le plus vite. Déjà nous avons dépassé la première section. Nous laissons nos morts et nos blessés dans le ravin. « En avant la Légion ! En avant ! » voilà le cri de tous. A mi-côte, nous nous rencontrons avec l'infanterie de marine et le bataillon d'Afrique : tout le monde grimpe à la fois, les voix se mêlent et les groupes se confondent. On monte à l'assaut de cette formidable position avec un entrain magnifique, et par une pluie torrentielle, sous les balles de l'ennemi qui recule. Nous voici au sommet du mamelon d'où ils nous harcelaient. A ce moment, le feu des Chinois devient si violent que l'on doit faire coucher les hommes à plat ventre. Le capitaine Carrey, de l'infanterie de marine, tombe frappé à mort, et avec lui un grand nombre de nos soldats. Nous sommes maîtres du mamelon.

« Là ne peut pas se borner notre succès : le mamelon que nous occupons n'est pas le plus important. A une centaine de mètres se dresse un fortin dangereux, et il y a encore, sur la gauche, trois sommets redoutables à enlever. Pour atteindre les retranchements de l'ennemi, un seul chemin est accessible : c'est la crête de la montagne, qui, taillée à pic, ouvre d'horribles précipices des deux côtés d'un passage si resserré, que deux hommes n'y peuvent marcher de front.

« Nous nous élançons hardiment par cet étroit chemin, baïonnette au canon. Je me trouve en tête de la petite colonne avec les sergents Colin et Rapp. Les soldats Hubert, Kurth, Kreiner, Berger, Walther, Hildbruner, Schananch, Oberlé, etc., nous suivent à la queue-leu-leu. « Bravo ! nous crie le capitaine de Fradel, du bataillon d'Afrique. Bravo ! avancez toujours ! » Et sautant dans le retranchement, le sergent Rapp, le sergent Colin et moi nous entrons dans le fortin ennemi, où gît encore un soldat chinois qui perd tout son sang par l'affreuse déchirure de sa gorge pantelante. Les autres, pris d'une frayeur panique, se sauvent en désordre devant la vaillante petite troupe qui leur est bien inférieure

en nombre. En route, nous avons perdu les soldats Kurth, Walther et Berger. Je n'avais pas été atteint.

« Les hommes qui nous avaient suivis s'arrêtent sur cette position, et le sergent Rapp reste avec eux pour commander des feux de salve. Ils sont une dizaine de légionnaires et quelques soldats du bataillon d'Afrique. Le capitaine de Fradel, qui nous avait encouragés, nous rejoint aussi : « Plus loin! nous crie-t-il, plus loin! c'est plus loin qu'il faut monter. » Mais plus loin, c'est horriblement dangereux; plus loin, c'est un mamelon très élevé, que nous voyons d'ici couronné par une nuée de Chinois, dont les balles pleuvent sur nous. Nos compagnons hésitent.

« Le sergent Colin me dit alors : « Caporal Hart, à moi! Hart, venez! » Et nous nous élançons baïonnette en avant. Trois hommes viennent après nous, ce sont : Hildbruner, Hubert et Marsal. « En avant la Légion! » crions-nous à l'envi, et nous escaladons la seconde position des Chinois. Je n'ai plus de sac, je l'ai jeté tout à l'heure sous la tête d'un blessé. Nous marchons le front baissé et le dos courbé sous une pluie de projectiles. Je reçois une balle dans mon képi, qui tombe; je le ramasse et le mets sur ma baïonnette comme un drapeau. Le sergent Colin fait de même. A ce moment, un Chinois, caché derrière un rocher, me tire dessus presque à bout portant. Une balle entre dans ma capote à la hauteur des épaules, elle traverse ma chemise, m'égratigne légèrement, et sort de mes vêtements vers le milieu du dos.

« Nous voici sur le mamelon important, sur la vraie position chinoise! Avec le sergent Colin nous arborons notre drapeau improvisé et nous nous maintenons dans cette position, en repoussant, pendant vingt minutes au moins, les retours offensifs de l'ennemi, et nous seuls nous tenons tête à toutes les troupes chinoises, qui nous croient soutenus par des Français dissimulés dans les roseaux. Nous ne sommes pourtant que cinq hommes, comme je vous l'ai dit plus haut. Nous faisons à nous cinq des feux de salve et appelons à notre secours. Le capitaine de Fradel, le sergent Rapp, avec leur poignée de soldats, accoururent et sauvent encore une fois la situation. Nous leur laissons la garde de ce mamelon, d'où l'ennemi a détalé à leur approche en nous accablant de balles.

« Il reste encore à enlever une position fortifiée, d'où les Chinois nous font beaucoup de mal. Par ordre du capitaine

de Fradel, qui vient bientôt à nous, nous allons de l'avant. Nous sommes encore cinq, mais pas tout à fait les mêmes, à savoir : le sergent Colin, les soldats Hildbruner, Hubert, le caporal Bernard, du bataillon d'Afrique, et moi. Nous nous élançons dans un ravin, d'où nous remontons à l'assaut du dernier mamelon, admirablement défendu par l'ennemi et par des obstacles naturels. Les Chinois dirigent sur nous toutes leurs armes. Nous tombons dans un inextricable fouillis de broussailles, d'où nous pouvons à peine nous dépêtrer, et où les balles pleuvent drues et serrées.

« Nous avançons quand même, lorsque tout à coup un de mes bons camarades, le brave Hubert, s'affaisse en criant et roule dans le ravin. Le malheureux avait reçu une balle dans le ventre et une autre dans la cuisse ! Nous coupons les bretelles de son sac pour le soulager et nous voulons l'emporter. Le sergent Colin essaie de le charger sur ses épaules et reçoit lui-même une balle qui lui traverse le mollet gauche, et deux autres qui le blessent légèrement. Je m'approche, je suis atteint à mon tour. Nous le soulevons comme nous pouvons, pendant qu'un autre est blessé au bras gauche.

« Hélas ! perdant notre sang et nos forces, nous ne pouvons entraîner le vaillant Hubert ! Lui-même, voyant l'inutilité de nos efforts et le danger auquel nous nous exposons, a le courage de se condamner de son propre mouvement et nous crie : « Laissez-moi là, mes amis ; je ne puis plus vous être utile ; qu'au moins je ne vous nuise point ; abandonnez-moi et continuez à vous battre ! »

« Un autre héros est frappé encore. Le caporal Bernard reçoit une balle en pleine poitrine, et, vomissant le sang en abondance, il arrête son râle dans sa gorge pour me dire : « Depuis vingt jours je suis libéré, j'ai fini mes cinq ans, mais si nous sommes vainqueurs, je suis content de mourir pour mon pays ! » Et un instant après, pendant que je l'assiste un peu, il ajoute avec un sourire trempé de larmes : « La mort va me signer ma feuille de route. Elle sera aussi valable que celle de l'intendant, n'est-ce pas, mon cher Hart ? Oh ! je puis bien dire cette fois que je pars en congé pour tout de bon ! » Et il expire un quart d'heure après, sans revoir sa famille dont, peu avant, il me parlait avec tant de bonheur.

« Mais le capitaine sonne le ralliement et nous devons abandonner dans le ravin nos blessés et nos morts. Nous remontons tant bien que mal sur le mamelon d'où nous nous

sommes élançés. Là, je demande quatre volontaires pour aller chercher le brave Hubert, le capitaine s'y refuse, et, sur ma proposition d'y aller seul : « Non, me dit-il, je vous le défends formellement. Vous ne sauveriez pas Hubert et vous seriez assassiné par les fuyards qui remplissent le ravin. » Le lendemain, repassant par là, nous avons trouvé le corps de l'infortuné, criblé de plus de vingt projectiles qui l'avaient horriblement défiguré.

« Je reprends ma place aux premiers rangs, et je tire sur les Chinois cachés dans les broussailles. J'avais mis en joue et j'allais appuyer sur la détente, lorsque soudain une balle vient me frapper à la main gauche. Mon fusil s'échappe et éclate en tombant à terre. Le projectile m'avait atteint à la première phalange de l'index et avait mis l'os à nu, tout en respectant à peu près la phalange elle-même. J'ai arrêté immédiatement le sang, qui coulait en abondance, et j'ai voulu continuer à tirer avec le fusil d'un homme mis hors de combat. Mais la douleur m'en a empêché, et ma main gauche a été incapable de soutenir le poids du fusil. Je suis du moins bravement resté dans le rang. C'était d'ailleurs la fin du combat : on n'avancait plus, les opérations de la journée étaient terminées, et la pluie tombait à flots, nous inondant jusqu'aux os.

« Je me suis alors occupé des blessés et des morts qui m'entouraient. Ils étaient nombreux. Quelle affreuse chose que la guerre ! Les blessés gémissent à faire pitié ! Ils appellent du secours qu'on ne peut leur donner ! Et ces amis, tout à l'heure rians et pleins d'avenir, ils agonisent baignés de larmes, de sueur et de sang, à côté des morts, dont les traits portent l'empreinte des violentes douleurs de leur dernier soupir. Tout cela m'a vivement impressionné. On est obligé de devenir cruel quand on constate avec quelle barbarie épouvantable nos ennemis ont torturé les mourants.

« Dieu m'a protégé, et c'est un miracle de sa providence que je n'aie pas succombé. Ma capote, mon képi, mon ceinturon, mon pantalon, mon sac sont percés de part en part. J'ai été frappé à bout portant, mon fusil a éclaté, ma baïonnette a la forme d'une S, et je n'ai pas d'autre mal qu'un doigt traversé et déjà presque guéri !

« La nuit survient, nous nous asseyons sur nos sacs sans quitter nos positions, et nous veillons couverts seulement de nos capotes, sous un orage torrentiel. Les Chinois tirent sur nous toute la nuit sans nous faire beaucoup de mal.

« Pendant les quatre jours qui ont suivi la fameuse journée du 26 janvier, nous avons travaillé jour et nuit à nos retranchements, sous une pluie battante, avec les pieds glacés et les effets si trempés que nous n'avons pu changer de vêtements.

« Enfin, le 31 janvier est venu nous relever de notre poste, et nous avons regagné Ké-lung dans un état pitoyable. Notre quatrième bataillon du régiment étranger en était parti, le 25 janvier, avec un effectif de 850 hommes; il avait combattu pendant cinq jours, par une pluie incessante et sous une grêle de balles et de boulets, un ennemi vingt fois supérieur en nombre, lui enlevant à la baïonnette quatre positions de difficile accès. A sa rentrée à Kélung, le 31 janvier, il avait 127 hommes hors de combat. »

A la suite de cette glorieuse blessure, Lionel reçut les félicitations de son bataillon tout entier qui lui serra la main avec émotion. Son capitaine le proposa pour le grade de sergent avec le numéro *un*, et fit un rapport spécial pour lui faire décerner la médaille militaire.

Ses parents et ses amis s'associèrent à son triomphe. Dès que l'heureuse nouvelle fut parvenue en France, ce fut à qui lui enverrait les témoignages les plus chaleureux de son admiration.

De tous ces témoignages flatteurs et si bien mérités, nous ne mentionnerons que l'adresse des élèves de la première division du collège catholique.

Le mardi, 17 mars, à l'issue de l'exercice préparatoire à la fête de saint Joseph, M. le chanoine Guillibert, supérieur de l'École libre du Sacré-Cœur d'Aix, se rendit à la salle d'étude de la division des grands, et, en termes émus, il donna communication de la noble et chrétienne conduite de leur ancien condisciple dans les cinq engagements de la fin de janvier à Formose. De vifs applaudissements accueillirent cette nouvelle, et sur-le-champ une adresse fut rédigée et signée dans les mains du frère du héros, Walter Hart, alors élève de rhétorique. Elle fut expédiée le 19 mars « à celui, disaient ses anciens condisciples, qui est considéré comme l'une des plus belles gloires de leur collège, et qui leur a montré ce que peut un soldat chrétien abrité sous l'étendard du Cœur de JÉSUS. »

Au matin de ce jour-là, fête de saint Joseph, la plupart des élèves communièrent pour leur ami. La messe était célébrée par M. l'abbé de Bonde. Après l'Évangile, le futur

aumônier du Tonkin rappela, avec une saisissante onction, le fait d'armes de son ancien élève ; il félicita son jeune auditoire de si bien comprendre le mobile et la portée de sa conduite si française et si chrétienne.

Dans un collège catholique, les imaginations sont fraîches et pures. On y rêve de l'idéal, et facilement on est poète. Aussi en séance solennelle d'académie, les jeunes humanistes rappellerent le souvenir de Lionel et chantèrent la *Vierge du soldat*,

« Qui, lui montrant les cieus, lui donne le courage
De se battre en Français, de mourir en chrétien ! »

L'humble légionnaire s'étonnait à chaque courrier de recevoir tant de marques d'estime : « Je suis heureux d'avoir fait mon devoir jusqu'au bout, disait-il simplement en rappelant sa devise ; je suis fier de ma blessure comme d'une croix d'honneur, mais je n'ai fait que mon devoir. »

Cet intrépide chevalier du devoir regardait le dévouement comme la base de toute grandeur ici-bas, ainsi qu'il s'en explique dans une lettre à son frère Walter : « C'est l'amour du sacrifice qui a fait les martyrs, c'est lui aussi qui fait les héros. » Et il ajoute : « Si le devoir exige de grands efforts, il procure de grandes joies. Mais, pour n'en jamais dévier, il faut mettre tout égoïsme sous les pieds, et s'enthousiasmer pour son accomplissement, avec autant d'inspiration que le poète, qui veut le célébrer dans la langue des hommes. »

Pour Lionel, le devoir envers la patrie et envers la famille n'est qu'une des formes les plus sacrées et les plus douces de son amour envers Dieu. Pouvait-il dès lors mettre des bornes à sa générosité ? Il est pieux, nous le savons ; mais, dit saint Thomas, si la piété donne au Père Céleste la première place dans le cœur, c'est encore et toujours Dieu qu'elle sert en se dévouant pour les parents, les proches et le pays (1).

1. Pietas est exhibitio cultus quo gratitudinem reddimus omnibus quibus debemus. Primus est Deus ; post Deum maxime debitores sumus parentibus, consanguineis et patriæ. (2^a 2^æ, q. CXXXI, a. 1.)



Chapitre dix-neuvième.

26 janvier — 8 mars 1885. — Saison des pluies. —

Inaction pénible. — Nouvelle victoire.

APRÈS la brillante et sanglante affaire du 26 janvier, nos soldats, débordés par le nombre des ennemis, paralysés par la saison des pluies, suspendirent leur marche en avant. Le petit corps expéditionnaire campa sur les positions si glorieusement conquises, au pied même de la *Table*, plateau qui domine tout le pays.

Les Chinois n'en croyaient pas leurs yeux. Voyant les Français s'installer à leur portée, ils essayèrent de les éloigner et ouvrirent contre eux le feu de toutes leurs batteries. Rage inutile ! Nos troupes se divisent en bon ordre, et pendant qu'une partie des hommes creuse les retranchements, l'autre riposte à l'ennemi. Parfois le même soldat quitte un instant la pioche, ressaisit son fusil, le décharge vivement et reprend son rôle de terrassier.

Devant une pareille audace, les guerriers du Céleste Empire furent intimidés. Ils se blottirent dans leur forteresse. De là, ils se bornèrent à quelques escarmouches de francs-tireurs, et, à la faveur des broussailles, ils ne cessèrent de harceler nos légionnaires. Durant plus d'un mois, il fallut attendre un temps moins défavorable.

« Pendant tout ce rude mois de février, écrivait Lionel, les pluies incessantes nous ont empêchés de tenter l'assaut, et nous n'avons fait que creuser des retranchements, improviser des abris contre les projectiles ennemis. Nos hommes n'ont eu de repos ni le jour ni la nuit, et cela, dans l'eau des rizières, les pieds gelés au point d'en être brûlés et engourdis, avec une nourriture insuffisante et presque sans feu. » (*Lettre du 18 mars 1885 à sa mère.*)

« La maladie (600 morts en six mois, par suite des fièvres), l'humidité du sol, les pluies perpétuelles, le manque de vivres, le défaut de communications, un pays montagneux, un terrain glissant, l'eau potable malsaine, le défaut de bois à

brûler, les nuits passées au travail sous la pluie, l'absence de renforts, l'opiniâtreté des Chinois, dont le nombre nous accable, bien d'autres tristesses que je dois taire : tout a contribué à arrêter notre élan, à nous désespérer et à nous refouler vers Ké-lung. Et que dire de la conduite égoïste de nos gouvernants vis-à-vis des pauvres expéditionnaires de France! » (*Lettre du 16 juin 1885.*)

Après ces trente-cinq jours d'inconcevables souffrances physiques et morales, Lionel s'écriait : « On ne comprendra jamais en France les conditions épouvantables dans lesquelles il a fallu nous battre et garder nos positions. Nous avons résisté à tous les obstacles naturels provenant du pays, du climat et des habitants, et à la démoralisation plus terrible de l'isolement dans lequel nous emprisonne l'indifférence de la France à notre égard.

« Notre seule distraction était de nous garer des Chinois, qui ne nous laissaient jamais de repos. Leurs balles et leurs obus pleuvaient sans relâche : plus d'un factionnaire, plus d'un travailleur même, a été victime de cet acharnement, facile à un ennemi nombreux. Il est vrai que nous rendions coup pour coup, et que nous ne leur ménagions ni la poudre ni le plomb. Pendant que nos fusils leur crachaient des prunes, les forts conquis les criblaient du feu de toutes leurs batteries.

« Et sous ces feux croisés et furibonds, il nous fallait souvent repousser les surprises, tout en grelottant de froid et à demi-morts de faim. Je me suis trouvé deux ou trois fois pris dans des embuscades tendues à nos hommes de corvée. Je n'en suis sorti que grâce à l'excellent tir de mes soldats et à l'audace avec laquelle, au lieu de tenter la fuite, rendue impossible d'ailleurs, nous marchions droit sur les Chinois avec la baïonnette à blanc. La vue de ces *fourchettes* françaises horrifia ces pauvres Chinois. C'est à qui se sauvera le plus vite dès qu'ils en aperçoivent les pointes menaçantes. Il serait trop long de raconter ces petits faits de guerre, connus sous le nom d'escarmouches, où l'on peut périr à chaque instant, mais qui n'ont pas grande importance.

« L'autre jour, je suis sorti de la ligne de nos sentinelles, avec dix hommes, pour aller chercher du bois. A trois cents mètres nous avons fait lever un cochon sauvage. Aussitôt nous nous sommes mis à sa poursuite, et, en le poursuivant, nous nous sommes trop éloignés. Cela nous a valu d'être

surpris par un orage, à près de huit cents mètres de nos positions. Pour nous abriter, j'avise une hutte ou *cagna* chinoise à demi brûlée et dissimulée dans des bambous. J'y pénètre. Je n'avais pas fait deux pas dans l'unique chambre de cette cabane, que deux balles me sifflent aux oreilles. L'une traverse mon képi et l'autre va frapper la crosse du fusil de mon compagnon. Il y avait là deux Chinois, dont nous dûmes nous défendre avec nos baïonnettes. Après cette lutte à mort, je suis resté plus d'un quart d'heure tout hébété et ahuri devant ces cadavres. Je me rappellerai toujours cette scène et l'émotion poignante qui m'avait saisi. Maudite soit la guerre et toutes ses horreurs! »

« Ne va pas croire toutefois, ma chère sœur, continue Lionel dans une lettre qui est le complément de la précédente, ne va pas croire que nous sommes cruels dans la victoire. Si les représailles sont parfois excessives, malgré les efforts des gradés, il faut l'attribuer à la férocité de nos sauvages adversaires. Les Chinois ont mis nos têtes à prix. Ils déterrent nos morts, leur coupent la tête, la plantent au bout de leurs lances ou sur la hampe de leurs drapeaux, et nous les montrent en ricanant du haut de leurs retranchements. Nous reconnaissons parfois des visages amis, et, détournant tristement les yeux de ce spectacle écœurant, nous jurons de les venger.

« Dans ma petite sphère, je m'oppose toujours à des cruautés inutiles. Je veux que le soldat soit aussi humain après la bataille qu'il a été terrible dans l'action. Ainsi j'ai pris, il y a quelques jours, sous ma protection une pauvre femme chinoise qui pleurait auprès du cadavre de son fils, et je l'ai fait respecter. Oh! la guerre, c'est affreux! S'il y a des dévouements sublimes, des éclats d'énergie admirables, des abnégations héroïques, il y a aussi des atrocités épouvantables et des bassesses féroces.

« Je suis saturé de tristesse par toutes ces horreurs. Ah! où est pour moi la famille et le foyer? Ce qui me console, c'est que je n'ai rien à me reprocher, mais d'autres qui sont ici pour expier un passé honteux, les malheureux, je les plains de tout cœur, je comprends leur désespoir d'être soldats malgré eux. » (*Lettre du 15 mai 1885 à sa sœur.*)

L'hiver néanmoins se retirait, les pluies torrentielles cessaient peu à peu, et, le 2 mars, le soleil se montra pour la première fois depuis que Lionel était à Ké-lung. Le beau

temps ayant persisté le lendemain, le colonel Duchêne ordonna la reprise des opérations en avant. Dès le 4 au matin, pendant que le caporal Hart, avec deux compagnies de la Légion Étrangère, continuait à occuper les positions, prises au mois de janvier, et gardées au prix des sacrifices énumérés plus haut, les autres détachements du petit corps expéditionnaire commencèrent un long et périlleux mouvement tournant. Cette manœuvre devait porter notre drapeau sur la dernière position de l'ennemi, appelée Table de Formose. Elle ne fut terminée que le jeudi 5 mars. Le lendemain, vendredi, fut consacré au repos pour tous. Ce jour se passa dans une fiévreuse impatience, à peine trompée par le fourbissage des armes et les derniers préparatifs d'un assaut décisif et périlleux.

Enfin, le 7 mars, samedi, les Chinois subissent une décisive défaite, qui livre à nos troupes le redoutable plateau, devant lequel elles avaient été tenues en échec pendant cinq rudes semaines.

« Notre compagnie a fait merveille, se hâte d'écrire le modeste Lionel. Elle marchait en quatrième ligne, et elle a passé en première au fort du combat; elle a sauvé le bataillon d'Afrique, qui battait en retraite, ayant été pris dans une embuscade, au milieu des bambous de la Cage du Lion; elle a emporté d'assaut trois forts importants, traversé une rivière à la nage et pris un camp de réguliers et deux villages chinois.

« Cette victoire nous a coûté beaucoup d'hommes, car la fusillade ennemie n'a pas cessé deux jours durant. Les pertes des Chinois sont plus considérables encore, et leurs morts jonchent tous les sentiers et infectent tous les taillis.

« Mon capitaine, Lebigot, m'a serré la main sur le champ de bataille, en me disant : « Caporal Hart, vous êtes un brave! » J'étais, il est vrai, enivré par l'odeur de la poudre et dans un enthousiasme inouï. J'allais toujours de l'avant, baïonnette au canon, entraînant tous les autres après moi.

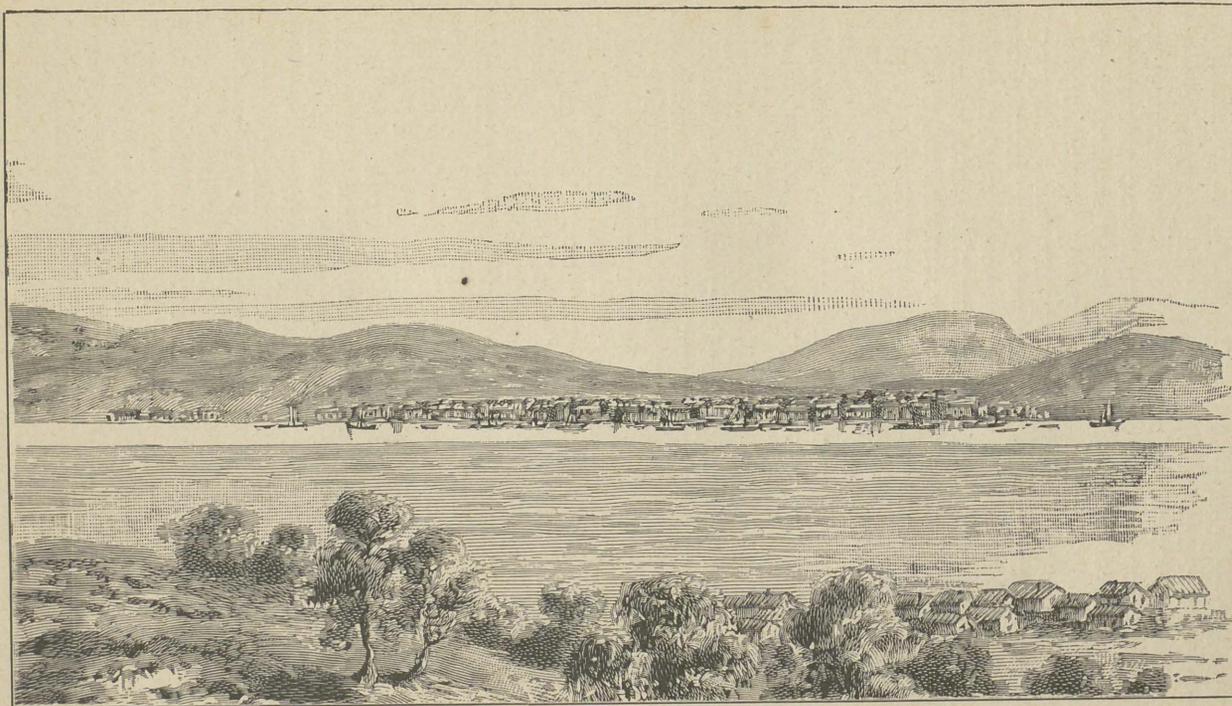
« Mes compagnons ont fait des prodiges de valeur. Tel qui, nouveau venu, paraissait timide et tremblant, était devenu un lion dans la mêlée. Avec une petite troupe, je me suis vu cerné plusieurs fois. Mais alors nous marchions droit sur l'ennemi, nous faisons une trouée et nous nous échappions. Notre audace et la vue de nos baïonnettes opéraient cet effet magique. Un soldat qui s'avance baïonnette en avant, qui se

hasarde dans une lutte où tous les avantages sont contre lui, qui brandit son arme dans une position très fatigante, sous un feu nourri, écrasé par le poids d'un sac énorme, transpirant à grosses gouttes, ne répondant pas aux balles ennemies, ce soldat français, pour les Chinois, ce n'est pas un homme, c'est un fanatique, *un diable d'Europe*.

« Aussi il aurait fallu voir, le 7 mars, la déroute chinoise du haut du plateau d'où nous les délogions. Ils défilaient de tous côtés dans un désordre homérique, l'un s'accrochant aux buissons pour grimper plus vite, l'autre dégringolant des rochers avec sa robe retroussée. Celui-ci se retournait pour frapper un Français trop hardi à sa poursuite. Celui-là, à genoux, implorait sa grâce en larmoyant. En voici un qui est blessé et qui se traîne péniblement dans un fourré pour s'y cacher. Les voici tous abandonnant armes et bagages, et entamant un pas gymnastique grotesque à travers les chaussées et les rizières. Quand je parle de tous, je ne veux dire ni dix, ni vingt, ni cent, mais des milliers, car c'est par milliers qu'ils nous attaquent, et par milliers qu'ils détalent devant nous dans les montagnes.

« Ces pauvres Chinois sont de petits hommes agiles et trapus, beaucoup plus intelligents que les Arabes. Ils sont laids à faire peur, mais très rusés et pas mal fourbes. Ils ne vous abordent jamais en face, à moins qu'ils ne soient sûrs d'être les plus forts et les plus nombreux. Vaincus, ils pleurent pour sauver leur tête et vous embrassent les genoux. Vainqueurs, ils sont impitoyables et se livrent à des cruautés dont je dois vous épargner les détails. » (*Lettre du 14 avril 1885 à sa mère.*)

La bataille du 7 mars livra au colonel Duchène toute la vallée de Tamsui, mais il attendait des renforts et un temps plus beau pour marcher sur cette ville. « Le général chinois, attribuant cette sage suspension d'armes à la crainte qu'il croyait inspirer à nos soldats, leur envoya un défi insolent et emphatique dans lequel il était dit en substance : « Colonel « Duchène, je vous attends à Tamsui avec trente mille régus-
« liers invincibles. Pour éviter à mes hommes de trop fati-
« gantes corvées après notre future victoire, je fais dès
« maintenant creuser les fosses immenses qui doivent servir
« de tombe à vous et à toute l'armée française. » Cette fanfaronnade puérile n'émut guère notre vaillant colonel, mais elle fournit à la verve française maints quolibets plaisants, dont, au bivouac, on s'égaya fort à propos. »



ILE FORMOSE. — Vue de Tamsui.

Le petit corps expéditionnaire, réconforté un instant par sa victoire, retrouva toutes les épreuves qui avaient précédé son triomphe. Les ennemis continuèrent à l'accabler de leurs attaques, et à lui enlever ainsi chaque jour quelques soldats. La maladie recommença ses ravages. Cette maladie, que nul n'osait nommer, n'était autre que le choléra. Notre armée en avait été infectée dès son débarquement à Formose, pour s'être imprudemment logée dans les quartiers enlevés aux Chinois, parmi lesquels le fléau sévissait depuis longtemps.

Si Lionel connut la nature de cette maladie contagieuse, il n'en parle jamais dans ses lettres. Il semble avoir accepté sans arrière-pensée l'état sanitaire officiel signalé par le major. En pleurant ses compagnons emportés par le fléau, il n'accuse jamais que les fièvres locales, l'insalubrité du climat et les privations inhérentes à toute expédition lointaine. On dirait qu'il n'a pas même soupçonné l'existence du redoutable choléra, lorsque l'amiral Courbet ordonna d'établir, aux îles Pescadores, un hôpital militaire, ou au moins un lazaret de quarantaine, destiné à recevoir les soldats contaminés à Formose.

« Je n'ai pas payé de tribut au climat, qui est très mauvais, répète fréquemment Lionel à ses parents. J'ai eu quelques douleurs rhumatismales, qui ont été anéanties par quelques fortes doses de salicylate de soude... J'ai tout le temps fait mon service... Ma santé est excellente... je me porte à merveille. » Et, tout en promettant à sa mère d'être prudent, il réitère avec insistance le cri de son invariable piété : « Dieu me protège ! La Providence veille sur moi, il n'est pas possible d'en douter... Rappelez-vous les difficultés qu'on me fit jadis à Marseille, chez le capitaine de recrutement. Le médecin militaire me croyait incapable de supporter physiquement les fatigues du service, et pendant que de vigoureux gaillards succombent à mes côtés, moi je me fortifie dans la gêne et les privations. Je résiste à toutes les fatigues et à tous les climats. Oui ! Dieu me protège ! Dieu me protège ! Remerciez-le avec moi. » (*Passim correspond.*)

Le jeune guerrier admire encore davantage comment il a pu sortir sain et sauf de tant d'engagements, dans lesquels il a combattu au premier rang. Ce miracle de préservation, car c'en est un, il veut qu'on l'attribue aux prières de sa mère et de ses amis, et qu'on en glorifie le Seigneur et sa divine Mère : « Je me suis trouvé mêlé à plus de dix engagements,

et, pour prouver que je ne suis pas invulnérable, j'ai reçu une blessure à l'index. Dieu, que je prie assidûment soir et matin, me protège si bien que je reviens sans même une égratignure de ces horribles boucheries où j'aurais dû être égorgé cent fois... La Vierge Immaculée me garde. Selon votre recommandation, avant les assauts dangereux, j'ai bu avec foi de l'eau de Lourdes que vous m'avez envoyée, après avoir récité tout bas le *Souvenez-vous* de saint Bernard. Je lui attribue le *non-pouvoir* des balles chinoises sur moi... » Et le chrétien reconnaissant conclut de cette préservation céleste qu'il doit redoubler dans sa confiance : « Puisque Dieu m'a protégé jusqu'ici, pourquoi craindrais-je qu'il m'abandonne désormais ? »

Son espérance d'ailleurs n'est pas téméraire. Elle a pour fondement son amitié avec Dieu, ainsi qu'il l'indique discrètement par ces consolantes confidences qu'il ne livre qu'à ses intimes, et qu'il jette simplement parfois en post-scriptum : « J'ai vu Monsieur l'Aumônier deux fois. »

Il sait de plus que, pendant qu'il expose sa vie sur le champ de bataille, ses amis lèvent leurs mains suppliantes vers le ciel. Quelqu'un a remarqué que les journées où il a couru les plus pressants dangers, le 26 janvier et le 7 mars, ont coïncidé providentiellement avec les réunions de ses confrères de l'Adoration Nocturne d'Aix, qui avaient pour l'exilé un pieux souvenir à toutes leurs veilles de prières au pied du saint Tabernacle. Enfin, sa piété filiale découvrait à bon droit un puissant appui dans les sollicitudes de sa mère si chrétienne. « O Maman chérie, lui redisait-il, votre bénédiction, que j'ai reçue de loin à deux genoux, plane sur mon front comme une auréole, comme un abri contre tout danger ! »



Chapitre vingtième.

8 mars — 21 juin 1885. — Cruelles déceptions. —

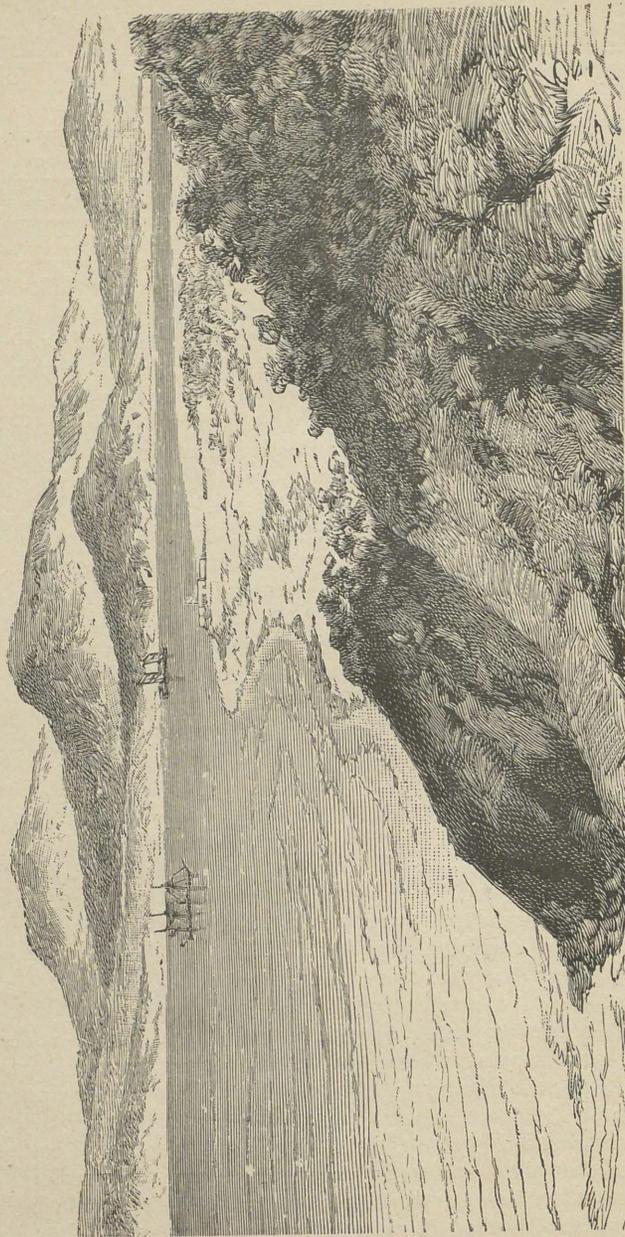
Paix humiliante. — Mort de l'amiral Courbet. —

Abandon de Formose et des Pescadores.

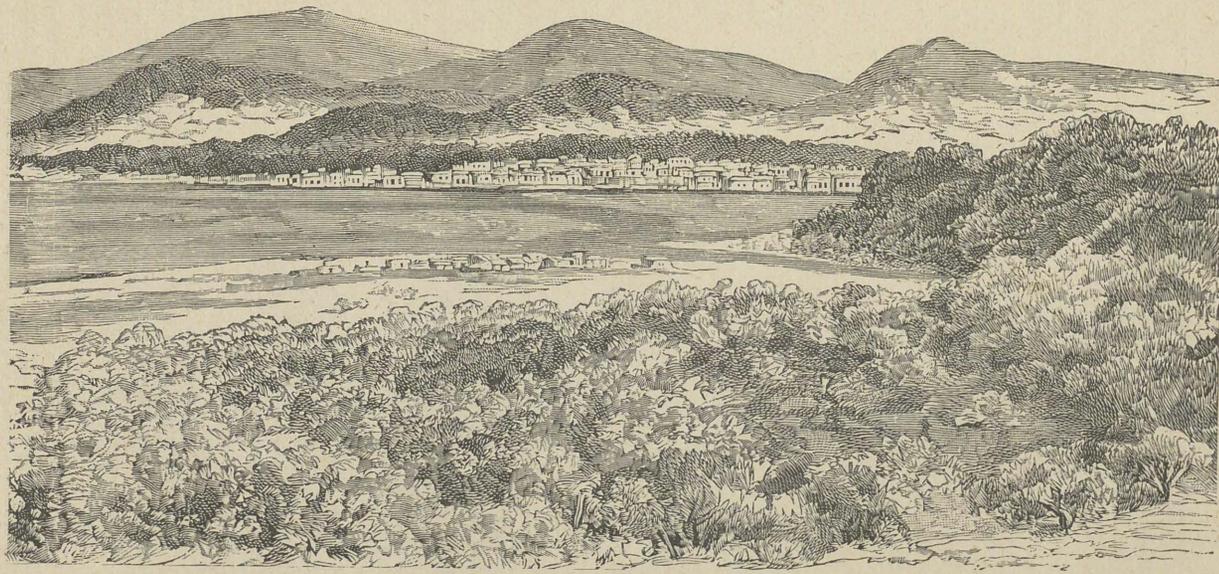
LE colonel Duchêne, avec sa troupe victorieuse, était maître à Formose de toute la région des plateaux fortifiés, d'où il avait délogé l'ennemi. Il n'y établit qu'un simple camp volant, car son objectif était la ville de Tamsui, où il espérait entrer bientôt à l'aide des quelques renforts qu'il avait réclamés du commandant général de l'expédition.

Ces renforts se firent attendre. Ils étaient marchandés par Ferry à l'amiral Courbet. Le grand homme de guerre n'osait avouer ce cruel refus à son vaillant bataillon, vainqueur de Formose. Il le tint secret pendant quelque temps, pour ne pas jeter l'abattement parmi ses enfants. Il espérait toujours vaincre l'obstination du ministre. Ne recevant ni instructions ni renforts, le corps expéditionnaire commença à craindre d'être arrêté dans sa marche en avant, et l'inquiétude s'empara de tous les cœurs. Cette crainte prenait corps devant l'attitude pacifique adoptée par les Chinois. Elle se confirma lorsqu'au milieu du mois d'avril, l'infanterie de marine se retira, avec vivres et munitions, vers les îles Pescadores, récemment occupées de vive force par Courbet. C'était le commencement de l'évacuation. Mais nos soldats s'obstinaient à ne point croire à une éventualité si décevante, et leur esprit admettait les combinaisons les plus impossibles. Pour eux, il ne pouvait être question d'arracher notre drapeau de la grande île où ils l'avaient si fièrement déployé.

Des officiers japonais survinrent, quelques jours après le départ de l'infanterie de marine. Ils furent accueillis avec honneur par les Français. Leur mission n'était point connue. Le Japon, disait-on, veut acheter Ké-Lung à la France, et prendre pied à Formose, qu'il possédait jadis. « Si ces ouï-dire étaient vrais, écrivait Lionel, nous nous consolerions de notre retraite. Nous avons tous de la sympathie pour le Japon, qui est la civilisation dans cet Extrême-Orient, où la Chine



Avant-port de Ké-Lung.



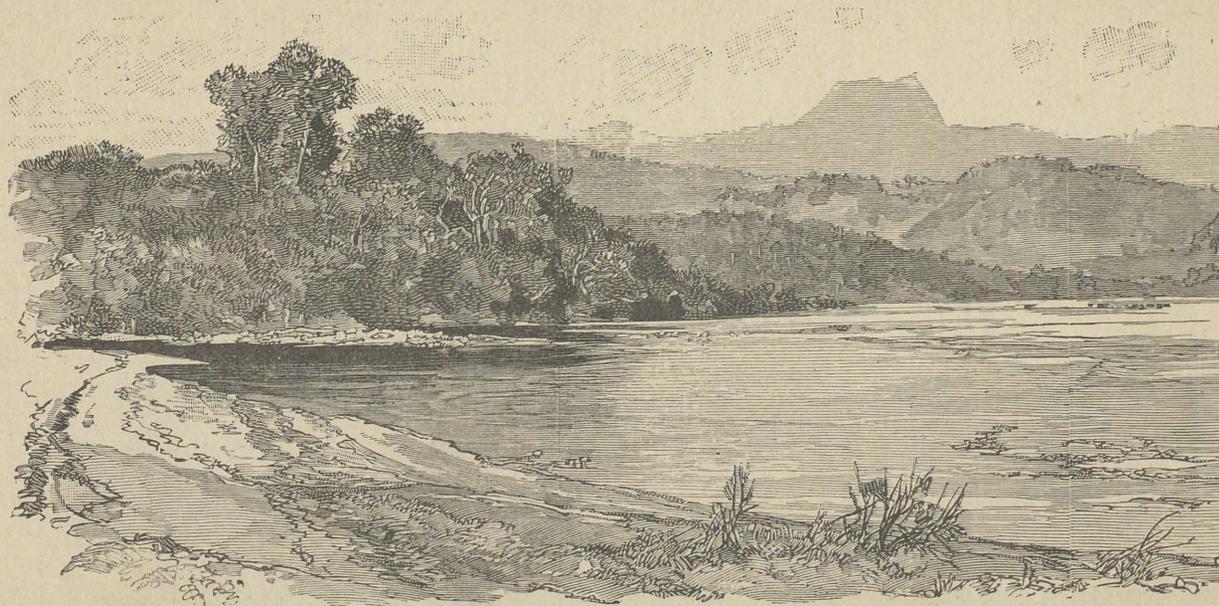
Vue de Ké-Lung.

représente la barbarie. Ce Japon réalise de plus en plus son nom d'Ile de la Lumière. Depuis qu'il a détrôné le Taï-Koun au profit du Mikado, son prince véritable et légitime, il est entré dans des voies nouvelles avec une *furia* toute française, exagérant même son *européanisation*, s'il est permis de forger ce mot. Il s'applique à copier la France en tout, même dans ses vices et ses ridicules. Nous ferions volontiers de ces ardens Japonais nos compagnons d'armes et même nos camarades, si réellement ils viennent contracter avec nous une alliance contre ces hideux Chinois. »

Mais les Japonais repartirent de Ké-Lung, le 17 mai, sans que le but de leur visite eût été divulgué.

Après cet incident, qui les avait un peu récréés en les intriguant, nos soldats se retrouvèrent au milieu des maladies et des privations d'une expédition qui menaçait de se terminer misérablement. Ils eurent encore un mois et demi de stationnement pour souffrir et dévorer leur amère déception. Déconcertés, ils maudissaient, non pas leur cher amiral Courbet, ils le connaissaient trop bien, mais les politiciens et les polichinelles de Paris, comme les désignait le vaillant amiral. Ils en venaient à envier le sort de leurs morts, à se repentir de leur bravoure.

Pour concevoir tout ce que l'évacuation de Formose avait de douloureux pour des guerriers vainqueurs, il faut voir comment, alors qu'elle n'était pas encore définitivement décidée, elle fut déplorée de Lionel. « Je regretterais fort ce départ, écrivait-il dès le 14 avril, mais il en sera ce que Dieu voudra, Lui que je prie matin et soir, auquel je crois de toute la force de mon âme trempée au feu ennemi. Il sait ce qui est bon et ce qui est mauvais, il conduira mes pas dans la voie sûre et convenable. » Le héros chrétien ne put néanmoins contenir son indignation de soldat lorsque fut annoncée la paix : « A quoi tout ce manège que nous subissons aboutira-t-il ? s'écria-t-il avec dégoût. Le traité de Tien-Tsin semblait sérieux l'an dernier, et la guerre n'en a pas moins continué plus vive, plus ardente et plus cruelle. Les Chinois se moquent de nous : c'est à Pékin que la paix devrait être signée ! On nous avait fait espérer une marche sur Tamsui par la route de terre, qui n'est, comme on l'a très bien dit, que le lit d'un torrent, dominé de chaque côté par des hauteurs abruptes, et voilà qu'en pleine victoire on nous crie : Halte-là ! Et au lieu d'une conquête, on nous ordonne de



HOUNG-KIANG (Fleuve Rouge).
Quartier général des Pavillons Noirs.

nous retirer et de rendre à l'ennemi, sans coup férir, des positions magnifiques arrosées de sang français ! Ce sang crie vengeance, et nos morts réclament pour leur tombe la consécration de l'Église et la protection de nos armes !... » Après cette explosion de colère patriotique, le fils réparait et console le guerrier : « Si la paix est définitive, je bénis Dieu, qui me rendra plus vite à ma mère et à tous ces êtres chéris dont l'heureuse vision adoucit tous mes instants. »

Le nouveau traité de Tien-Tsin, aussi illusoire et plus grossièrement injurieux que le précédent, était néanmoins ratifié par nos gouvernants. La France s'y engageait à évacuer Formose, où de riches houillères auraient pu nous indemniser des énormes frais d'une guerre si prolongée. Elle abandonnait de même les îles Pescadores, qui constituent la plus belle situation stratégique des mers orientales. De son côté, la Chine, avec laquelle nous n'étions pas en guerre déclarée, consentait à se réconcilier avec nous, sans toutefois se charger ni d'empêcher les Pavillons-Noirs, ses auxiliaires irréguliers, de continuer la guerre, ni d'imposer la paix à ses anciens alliés les Annamites. C'était renoncer à tous nos avantages, et laisser à la cour de Pékin la liberté de continuer de soudoyer nos ennemis, et même de permettre à ses troupes régulières de passer dans leurs rangs et de leur prêter main-forte contre nous. Le lâche guet-apens de Hué, dans lequel le général de Courcy faillit être assassiné avec son escorte d'honneur, les massacres qui suivirent, ont montré depuis ce que valait ce traité dérisoire.

Pendant qu'on en poursuivait les négociations, la Légion Étrangère en ignorait toutes les clauses honteuses et languissait tristement dans son île de Formose, son champ d'honneur devenu sitôt la terre de ses déceptions. Les semaines qu'elle y subit encore furent une épreuve cuisante ajoutée à toutes celles qu'elle avait dévorées déjà. Lionel essaya de se consoler lui-même, en multipliant ses lettres à ses amis de France ; il s'efforça d'adoucir le chagrin de ses camarades, en les distraquant par les journaux et les nouvelles qu'il pouvait leur procurer.

Dans ses lettres à sa mère, il se plaît à énumérer toutes les gâteries, qui, à travers les mers, viennent le surprendre : « Que vos lettres me font plaisir ! s'écrie-t-il. Tous les quinze jours elles m'arrivent fidèlement. Quand je descends à Ké-Lung, mon premier soin est de courir à la Marine pour les

chercher. Si elles me manquaient, je m'abandonnerais à un chagrin profond. — Merci des fruits confits ; ils sont excellents. » D'autres fois, il se plaint aimablement, tout en l'acceptant, de l'argent qu'on lui envoie régulièrement : « De quoi ai-je besoin à Formose ? Avec mon modeste prêt de caporal, j'en ai bien assez, je vous assure... Peu me suffit ; nous savons nous contenter de peu. »

Un jour, le 23 avril 1885, sa piété filiale lui met une lyre à la main. Il écrit, non pas une lettre, mais une hymne de son intarissable reconnaissance. Il veut que cette épître lyrique supplée à tout ce qu'il n'a pas assez bien exprimé, dans ses lettres précédentes : « Quand je pense à tout ce que vous avez fait pour moi, ô chère Maman, dit-il, quand je réfléchis à tout ce que vous avez dépensé de souffrances, de larmes, de soucis, de craintes et d'espérances depuis ma naissance, je demeure muet de reconnaissance envers Dieu et envers vous, contemplant ce vaste trésor de dévouement qui s'enrichit chaque jour. » Et le fils chrétien, remontant à la source de toute maternité, découvre, dans ce trésor insondable, une image de l'infinie bonté du Père qui est dans les cieux. « C'est si doux, ajoute-t-il, de pouvoir se dire que, malgré tout, nos pensées se rencontrent sans cesse, que nos cœurs battent à l'unisson dans un amour, qui n'a rien de profane, et que Dieu bénit, puisque c'est lui qui l'a créé, en le composant de la tendresse d'une mère pour son fils et de l'affection pleine de respect d'un fils pour sa mère.

« Et maintenant que voici mon cœur épanché, permettez-moi de me mettre à genoux devant vous, pour recevoir la bénédiction que je devine sans cesse sur vos lèvres, que vous murmurez devant Dieu en ce moment, et que chacune de vos lettres m'apporte tout embaumée de vos baisers, malgré le temps et malgré la distance ! »

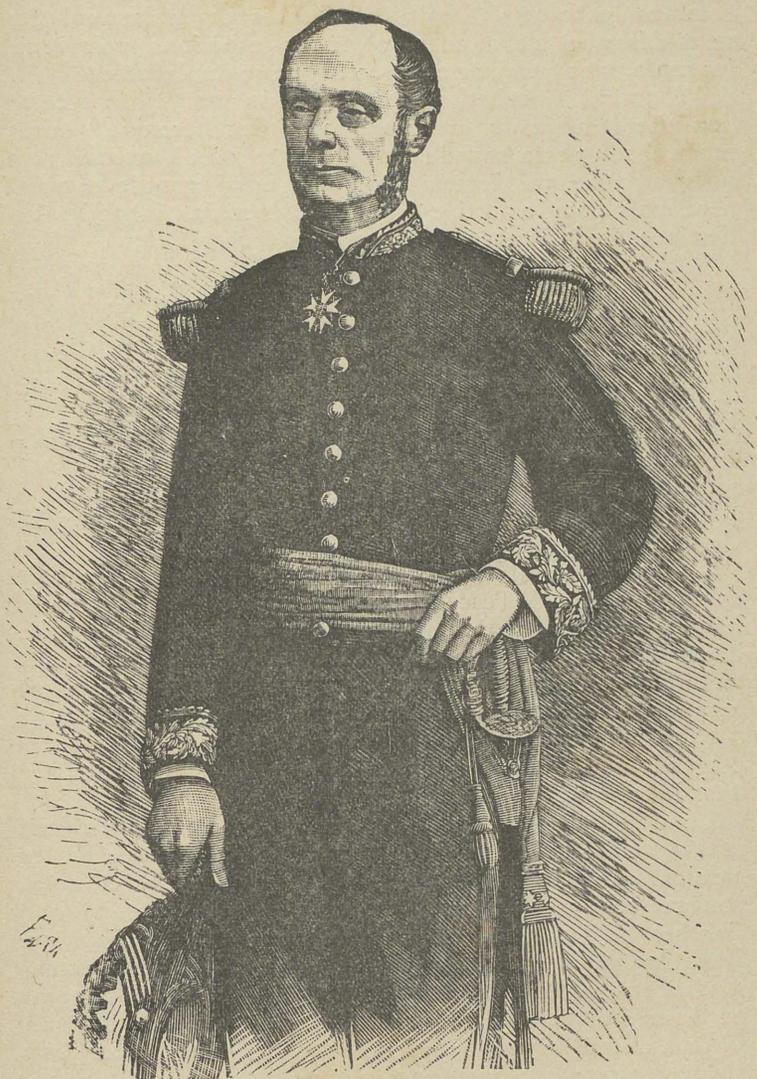
Les compagnons du jeune héros ont aussi une place de choix dans son cœur si riche envers tous. La troisième compagnie de la Légion, c'est sa famille d'outre-mer. Déjà, il lui avait voué toutes ses affections dans le Sud-Oranais, mais depuis qu'il l'a vue au feu si vaillante et si éprouvée, chaque légionnaire est pour lui un ami, un frère dont il reconnaît et proclame le mérite. Des compliments qu'on lui décerne après la victoire, il n'en veut pas pour lui seul. « Je ne puis accepter tous ces lauriers, dit-il loyalement, je ne veux rien de plus que mes compagnons d'armes, car je n'ai rien fait de

plus qu'eux. Dans ma compagnie, chacun a fait son devoir. » Et ailleurs : « De toutes les compagnies de la Légion, c'est la nôtre qui a été le plus à la peine, et c'est elle comme de juste, qui est le plus à l'honneur, depuis surtout les fameuses journées du 28 janvier et du 7 mars. »

Il aime à partager ce qu'il a avec ses compagnons. Les journaux surtout le rendent heureux parce que tous aiment à recevoir des nouvelles de France. S'ils s'égarèrent, il les réclame pour ne pas priver ses camarades. « Tous les journaux que l'on m'annonce ne me sont pas parvenus : il faut s'en prendre à la poste. Ces journaux ! quelle fête pour tous ! Nous les lisons le jour en dehors du service, le soir pendant la veillée de garde, au feu de nos bivouacs. Alors mes camarades m'entourent, on se tait, on écoute, on lit à demi-voix pour ne pas troubler les sentinelles. Si nos frères de France ont un mot de pitié, d'admiration pour les exilés de Formose, tous tressaillent d'émotion et d'orgueil. Ce spectacle est beau et souvent m'arrache des larmes. Et ces malheureux, la plupart n'ont plus de relation avec leurs familles ! Aussi avec quel œil d'envie ils me regardent dépouillant mon courrier ! Par l'expression de leur visage, ils trahissent leurs regrets d'avoir brisé des liens que Dieu avait faits éternels. »

Un jour il prit la liberté d'importuner sa mère. Il la pria d'aider un de ses collègues, le caporal Lechevalier, à faire parvenir, de Ké-Lung à Paris, la modeste somme qu'il avait pu économiser pour sa jeune femme et ses deux enfants, dont il avait dû se séparer momentanément.

La paix fut conclue avec toutes ses humiliantes conditions. Le vainqueur de Thuan-Han, de Son-Tay, de Fou-Tchéou, de Formose et des Pescadores, le vaillant amiral Courbet, en mourut de douleur sur le *Bayard*, le 11 juin, dans la radé de Ma-Kung. Lionel jugea ces deux événements comme la France éclairée et soucieuse de ses intérêts, et il en rejeta la responsabilité sur qui de droit : « Au bout du compte, écrit-il en date du 17 juin, sous le coup de ce double malheur national, le résultat obtenu par nos armes est bien piètre. L'histoire flétrira cette paix ignominieuse, car ce n'est pas sur une défaite pareille à celle de Lang-Son, qu'un pays comme la France signe un traité, où la Chine paraît, en somme, garder le dernier mot. Le sang de nos braves réclame sur les montagnes de Formose, où il a été versé à flots, et du champ, lâchement abandonné, où reposent nos morts, s'élève



Portrait de l'amiral Courbet.

une voix qui proteste et crie vengeance. Et nous ici, nous sommes les muets témoins de toutes ces trahisons ! On nous désarme au moment où nous espérons voir venir les renforts et terminer enfin cette guerre implacable !

« L'amiral Courbet n'assiste pas du moins, lui, à cette nouvelle infamie de la République. Cet héroïque amiral meurt à son poste, sous le coup de cette paix honteuse, non pour la patrie, qui demeure toujours aussi grande et aussi fière, mais pour le parti, qui tient en ses mains inhabiles les destinées de la France, devenue sa proie.

« La mort de l'amiral Courbet a été pour nous tous, qui avons combattu sous ses ordres, un coup de foudre. Ce glorieux capitaine tombe enseveli dans ses triomphes, et son nom restera dans l'histoire entouré de l'auréole des braves. Négrier blessé, Courbet mort : voilà deux bien tristes nouvelles, qui doivent réjouir le cœur des Chinois.

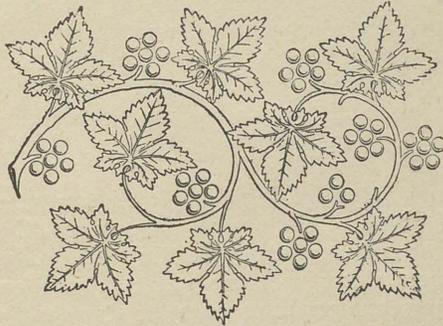
« Nous avons pleuré notre amiral comme un père. Il s'intéressait à nous, il s'occupait des plus humbles avec une sollicitude toujours égale. Il succombe au moment où il allait jouir du fruit de ses victoires ! Quel deuil parmi nous ! Ce sera, j'en suis sûr, un deuil national. »

Le contre-amiral Lespès, en prenant provisoirement le commandement de l'escadre et du corps de Formose, rendit hommage à l'illustre défunt. Dans son ordre du jour de prise de possession, il en parla, sinon avec enthousiasme, du moins en termes convenables. Cependant, en mêlant à sa harangue les inévitables acclamations à la République, il froissa le patriotisme de ceux qui souffraient et mouraient sur ces plages lointaines, non pour une forme de gouvernement née dans le sang et l'orgie, mais pour la France.

Lionel se fait l'écho de ce mécontentement lorsqu'il écrit sans détours : « Notre affliction est encore augmentée par les paroles banalement louangeuses, qu'a inspirées à notre nouveau commandant en chef, la mort d'un homme tel que Courbet, et le cri : Vive la République ! qui termine son ordre du jour, dont je vous envoie copie, est un appel écheurant au bon vouloir du cabinet Brisson. Ah ! ce n'est point par le cri : Vive la République ! que Courbet nous entraînait au feu ! c'était le nom de la France qu'il invoquait pour jeter en avant ses troupes victorieuses et pour préparer au combat ses majestueux cuirassés. Non, ce n'était pas pour un parti qu'il combattait, ni nous non plus !

« Un jour, à la suite d'une victoire, nous acclamions notre bel amiral, notre père ; nous criions : « Vive Courbet ! Vive Courbet ». « Non, non, se récria-t-il, vive la France ! » Et nous de surenchérir en mêlant notre voix à la sienne : « Vive la France et vive Courbet ! Vivent la France et Courbet ! » Mais, pour ne pas contrarier l'admirable amiral, nous dûmes cesser d'acclamer son nom. Alors quel fier sourire sur son mâle visage, en entendant nos vivats à la France toute seule, et comme, avec nous, il saluait la patrie : « Vive la France ! vive la France ! » Ah ! Courbet, quel chef ! quel Français ! »

Sur ces entrefaites, et dans l'accablement des tristesses causées par l'évacuation prochaine de Formose et par la mort de l'amiral Courbet, Lionel apprit que son professeur d'anglais du collège catholique d'Aix, Monsieur l'abbé de Bonde, toujours avide de dévouement, venait d'arriver au Tonkin, en qualité d'aumônier militaire du quartier général du corps expéditionnaire. Il conçut aussitôt l'espoir d'une grande consolation, car son bataillon devait être dirigé vers le Tonkin, pendant que l'infanterie de marine prendrait la route de Madagascar. Il allait enfin revoir un visage connu, un ami, un père, un prêtre !



Chapitre vingt-et-unième.

21 juin — 20 juillet 1885. — De Formose au Tonkin.

— Déception blessante. — L'abbé de Bonde. — Phu-

Lhang-Thuang. — Médaille militaire. — Mgr l'ar-

chevêque d'Aix.

LE dimanche 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, fut, pour Lionel, une journée de néfastes souvenirs. Il vit notre drapeau descendre tristement les collines de Ké-Lung, où l'avait planté la bravoure de nos héroïques soldats ; il fut le témoin de la rentrée des Chinois dans les fortifications, d'où ils se hâtèrent de narguer leurs vainqueurs en retraite.

« C'est la mort dans l'âme, écrivait-il, c'est avec une poignante douleur que nous avons abandonné cette île, devenue un cimetière français, et où dorment nos camarades dans leurs tombes non consacrées, peut-être même en ce moment profanées.

« Nous laissons, sur cinq mille hommes dont se composait le corps expéditionnaire, deux mille deux cents cadavres ; beaucoup ont été tués par l'ennemi ; un plus grand nombre sont morts de maladie ou des suites de leurs blessures. Mon bataillon, deux fois renouvelé, est encore incomplet. Il est tellement affaibli par les malades entrés aux ambulances, et par les convalescents expédiés en congé, qu'il est réduit à la moitié de son effectif. » (*Phu-Ngo, 12 août 1885, à Madame de Pré-serville.*)

Cet infortuné bataillon de la Légion Étrangère embarqué sur un transport de l'État, vogua d'abord sur l'Océan Indien sans destination bien arrêtée, semant des morts sur toute sa route. Il enterra deux hommes aux Pescadores, en jeta trois à la mer, en perdit quinze en abordant au Tonkin. Quelle série de tristesses pour les débris d'une armée de héros !

« Notre voyage de Ké-Lung à la baie d'Alung, continue Lionel, a été une odyssée semée de péripéties. Nous avons erré partout avant de venir échouer au Tonkin. On aurait

dit que notre gouvernement d'aventuriers ne savait que faire des troupes de Formose, déjà si peu récompensées. On nous a promenés, pendant 18 jours, un peu partout : aux Pescadores, voire même à Hong-Kong, puis à la baie d'Alung, à Haï-Phong, à Phu-Lang-Thuang, et finalement à Phu-Ngo-Quang.

« Pour ce voyage à l'aveuglette, nous avons monté successivement deux transports de l'État, deux transports de compagnies particulières, deux croiseurs, un cuirassé, sans compter les quatre canonnières qui nous ont fait remonter le Song-Chang, ni les six autres qui nous ont conduits de Phu-Lang-Thang à Phu-Ngo-Quang. »

Il se dégage de ces lignes, écrites plus d'un mois après le débarquement au Tonkin, une tristesse qui étonne, car notre jeune héros ne nous a pas habitués à ces plaintes. Il a jusqu'ici traversé les épreuves les plus diverses, et nous l'avons toujours entendu affirmer son contentement sous les drapeaux ou au moins son énergique patience. Quel nuage si noir a donc pu assombrir ce front si virilement heureux ? Le caporal Hart n'a jamais raconté à personne la cruelle déconvenue qui l'accueillit sur la terre tonkinoise. Il l'a dévorée en silence pour ne point attrister les siens. D'ailleurs, pour dire sa peine, il aurait dû accuser et récriminer. Il aime mieux se taire. Qui oserait l'en blâmer ?

Mais, dans les lettres qui, à la nouvelle de sa mort, jaillirent spontanément du cœur de ses anciens camarades et même de ses officiers, nous avons pu apprendre le sujet du profond chagrin qui le déconcerta tout à fait à son arrivée dans les eaux du Tonkin.

Nous ne faisons nulle difficulté de raconter cette épreuve ; elle ne fera que mieux apprécier l'énergie et le beau caractère de Lionel. Si, en cette circonstance, son âme est un instant submergée violemment, on en devra conclure que sa vertu, pour s'être aguerrie pendant deux ans de luttes, n'a jamais cessé d'exiger une perpétuelle victoire sur lui-même.

A Formose, on se le rappelle, Lionel, à cause de sa glorieuse conduite, avait été proposé jusqu'à six fois pour la médaille militaire, et classé au premier rang pour le grade de sergent. Pendant la traversée de Formose au Tonkin, ses espérances se changèrent en une certitude fondée. Il attendrait peut-être encore un peu de temps la médaille militaire

si admirablement méritée, mais, à coup sûr, les galons de sergent lui seraient remis incessamment. Déjà ses hommes ne le nomment plus que « *le sergent* ».

Mais, hélas! sa troisième compagnie avait perdu les chefs qui l'avaient vu au feu et qui le connaissaient. Elle avait été déversée, avec tout le quatrième bataillon du régiment étranger, dans la première division militaire de la frontière sud-ouest du Tonkin, et avait passé sous les ordres du général de Négrier, successeur de Courbet. Le chef direct de Lionel était le colonel Dugenne, qui avait remplacé M. Duchêne, dont on ignorait le nouveau commandement. Les brillantes notes de l'intelligent et courageux caporal le signalaient, sans doute, à ses nouveaux supérieurs, aussi bien que son mérite personnel et sa conduite à l'ennemi. Ils le remarquèrent, en effet, mais ne lui accordèrent point l'avancement promis par leurs prédécesseurs.

Le ministère de la guerre, du reste, paralysait leur bonne volonté. Il avait envoyé de France une nuée de sous-officiers qui obstruaient les avenues de toutes les charges. Chaque compagnie avait jusque-là trois et même quatre sergents en plus de son effectif légal, « c'est qui sera cause, disait Lionel, d'un ton maussade, qu'aucune nomination n'aura lieu avant un an. Je suis proposé tout de même, j'ai de très bonnes notes: je n'ai donc pas de chance. » Cependant il avait des motifs sérieux de croire que justice lui serait rendue. La médaille paraissait oubliée, il n'en était plus fait mention, mais elle était assurée.

Jusque-là le loyal légionnaire sut se résigner, et il répétait encore à sa mère: « Confiance à un avenir meilleur; j'espère en Dieu, je dors la conscience en paix. Je suis fort: les coups de la fortune ne me feront pas plier. » (*Phu-Lang-Thuang, 18 juillet 1885, à sa mère.*)

Sur les instances de cette mère chérie, il songe à reprendre la route de la patrie. « Je vous promets, lui écrivait-il, de faire mon possible pour rentrer en France, puisque la guerre est terminée et que j'ai atteint mon but. Vous revoir bien portant, blessé pour la France, sergent et deux fois médaillé, quel rêve! quelle fête! »

Mais voici qu'un caporal inconnu, qui n'avait pris aucune part aux terribles engagements de Formose, est fait sergent à la place de Lionel. Cette iniquité parut si criante que la compagnie se réunit pour la blâmer sévèrement. De son côté,

Hart, bouleversé par cette injustice, surexcité par les protestations désintéressées de ses camarades, céda au premier mouvement de son indignation. Il écrit au Colonel Dugenne pour lui remettre ses galons de caporal : il ne voulait pas, disait-il, être confondu avec les favoris et les intrigants. Le colonel connaissait les nobles qualités et les titres du caporal imprudent. Il lui répondit avec bonté qu'il lui pardonnait cette incartade inconsidérée. Il se contenta de le menacer de le faire rentrer tout de bon dans le rang, s'il s'avisait de la renouveler.

Cependant une enquête fut ordonnée sur cette affaire. Elle ne servit qu'à aigrir davantage le commandant provisoire, qui avait remplacé le commandant Vitalis, contre la pauvre victime de cet inacceptable passe-droit.

Lionel était sous le coup de cette blessante déception, lorsque, à la baie d'Aung, le général de Négrier, passant en revue les troupes de Formose, fut frappé du déplorable état militaire de ces malheureux débris d'un corps d'armée si vaillant : « Mes enfants, s'écria-t-il, en s'adressant à ces héros brisés de fatigues, que ceux d'entre vous qui sentent le besoin de rentrer en France le disent. Vous aurez le temps d'aller et de revenir. Nous sommes pour longtemps ici, la paix est signée. »

Puis, interpellant le jeune Hart : « Caporal, lui dit-il, vous sentez-vous assez fort pour continuer la campagne? .. — Oui, mon général, répondit fièrement le héros de Ké-Lung. — Mais vous avez été blessé et vous paraissez anémié; voulez-vous rentrer en France pour vous reposer? — Non, mon général, merci. Je suis fort, je reste avec mon bataillon. » (*Amance, 27 décembre 1885, le sergent Colin à Madame Hart.*)

Ainsi le retour en France, possible à ce moment, fut officiellement ajourné. Hélas! c'était pour toujours! Le brillant militaire s'était fait un point d'honneur de ne revenir au milieu des siens qu'avec les galons de sous-officier. Rien ne le fera partir de cette chevaleresque résolution. Il est permis à sa famille, à ses amis, de déplorer cet excès de fierté, dans lequel se glissa aussi un peu de légitime colère, mais on doit respecter cette mâle attitude, en ce temps où l'intrigue et l'abaissement des caractères l'ont rendue si rare.

La Légion Étrangère était entrée à la baie d'Alung le 10 juillet. Elle en sortit le 15 pour se diriger vers la frontière

occidentale du Tonkin. Portée par des canonnières de l'État, elle remonta le Song-Chang. Passant par Hai-Phong, elle vint s'installer à Phu-Lang-Thuang, sur les bords de ce fleuve, qui, plus loin, va rejoindre, avant Ha-Noï, le canal de Bac-Ninh ou des Rapides.

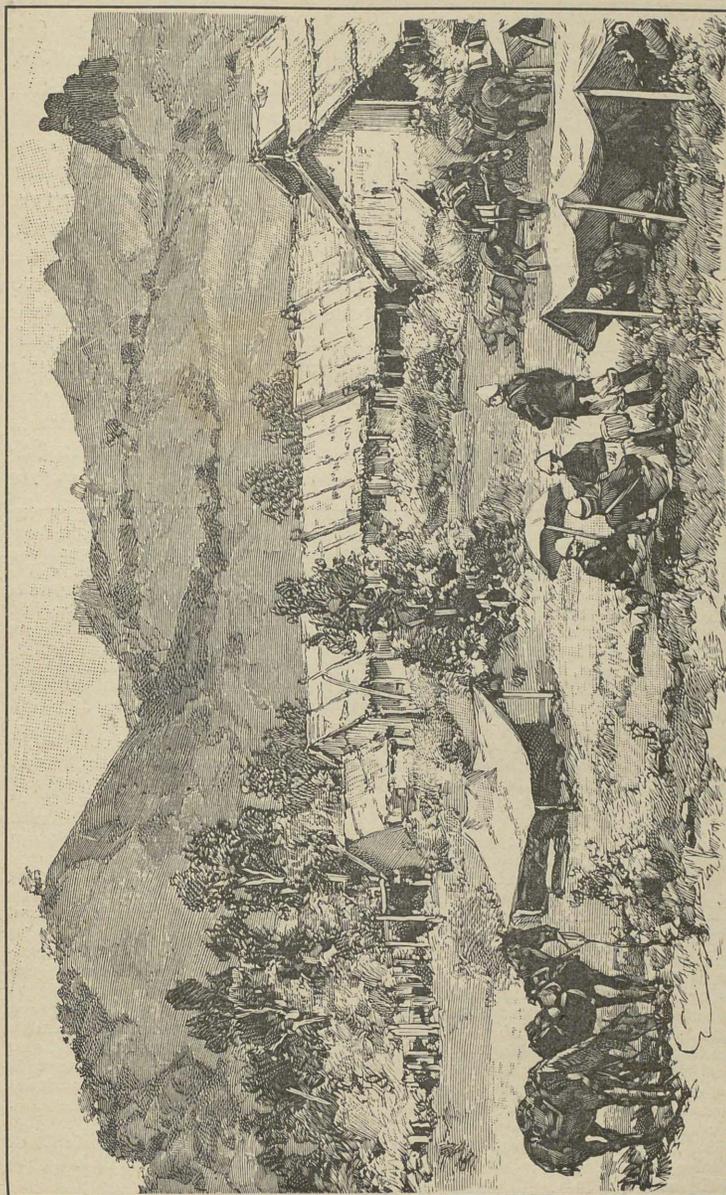
Le premier soin de Lionel est d'écrire à sa mère de cette station si avancée dans les terres de l'Annam. Tout en lui avouant la violence des maladies qui infestent la région, il la rassure sur sa propre santé, et lui explique, sans dire un mot de sa déception, pourquoi il n'est pas en route pour la France: « Je me porte admirablement bien, dit-il, en date du 18 juillet. On dit que je suis anémié, comme tous ceux qui viennent de cette maudite campagne de Formose, mais ma bonne mine, au milieu des figures allongées et malades de mes camarades, a été cause que je n'ai pas pu faire partie des derniers convois de convalescents qui vont à Saïgon ou rentrent en France. Que préféreriez-vous? Me voir malade au point de ne pouvoir plus faire mon service au Tonkin, ou bien vous résigner à m'attendre encore un peu à cause de ma bonne santé?... Les hôpitaux sont combles...

« Ici, il y a une boîte aux lettres, tandis qu'à Ké-Lung on ne pouvait expédier son courrier qu'à des dates fixes, d'où il arrivait que si, ce jour-là, j'étais de service, mes lettres ne partaient pas. Je pourrai donc toutes les semaines vous envoyer un mot.

« Votre courrier du 10 mai ne m'a été remis que le 14 juillet. Il a eu un très long retard, parce qu'il a visité les Pescadores, d'où il nous est revenu ici. J'attends le courrier du 25 mai, qui devrait être ici déjà. Ma sœur Marie m'a envoyé des journaux, je la remercie.

« Je n'ai pas vu M. l'abbé de Bonde, il m'a écrit deux lettres, l'une à Formose après mon départ, et l'autre ici à Phu-Lang-Thuang. Toutes les deux ne me sont parvenues que hier; je vais lui répondre. Il a quitté Ha-Noï, où les missionnaires (des Dominicains espagnols) font le service, et il est à Kep, d'où trois fois par semaine, il se rend à l'hôpital de Chu, qui regorge de malades et de mourants (1). »

1. Marie-Joseph-Louis-Adolphe-Thesen de Norvège de Jersey de Bonde naquit dans l'île de Jersey, le 18 novembre 1827, de parents nobles mais non catholiques. Son père, sir Charles de Wray Camps, écuyer de l'antique maison de Bonde, était anabaptiste, et sa mère, dame Rachel de Putron, appartenait à la secte des *indépendants*. Par suite de cette divergence de croyances de ses parents, l'enfant ne reçut aucun baptême, et fut élevé dans une sorte de neutralité religieuse inexprimable.



Campement d'une colonne.

Ne point rencontrer M. de Bonde sur la terre annamite fut, pour Lionel, un fâcheux contre-temps et une dure privation. Le jeune chrétien désirait si vivement le ministère du prêtre, et le caporal déçu avait un si grand besoin d'être encouragé!

M. l'abbé de Bonde était l'ancien professeur, *le vieil ami et le père* du jeune volontaire. Hart, de son côté, avait pour ce prêtre une profonde estime et une amitié sans réserve. Ces deux âmes avaient d'ailleurs plus d'un trait de touchante ressemblance. L'un et l'autre étaient d'origine anglaise et de famille princière. Tous deux étaient entraînés par caractère vers ce qui est beau et saint; tous deux étaient doués d'une nature éminemment artistique. Lionel était poète, et déjà il avait ceint les couronnes académiques; de Bonde produisit de vrais chefs-d'œuvre de miniature, comme l'armorial des Bourbons et le Livre d'Heures qu'il offrit aux nobles exilés de Froshdorff, et dans lesquels, au dire du roi, il avait déployé *toute l'habileté d'un maître et toute la patience d'un*

A vingt-deux ans, M. de Bonde, après de brillantes études littéraires, exerçait l'emploi de chirurgien externe à l'Hôtel-Dieu de Montpellier et se disposait à prendre le titre de docteur en médecine, quand la Providence le conduisit, un soir, dans l'église des Pénitents Bleus de Montpellier, à un sermon du R. P. Gabriel Bouffier, de la Compagnie de JÉSUS. Il avait voulu, disait-il plus tard à ses amis, simplement voir de près et entendre un de ces Jésuites étrangers, qu'il ne connaissait que par l'inepte *Juif-Errant* de l'impie Eugène Sue.

Après le sermon, il se fit présenter au prédicateur, et avec sa nature franche, il lui tendit la main et lui dit: « Je n'aime pas les situations fausses. Vous ne savez pas qui je suis. Eh bien! il faut que je vous dise que je suis protestant. » « Et moi, répondit le religieux en souriant avec bonté, moi, je suis Jésuite. »

L'heure de Dieu avait sonné: M. de Bonde avait trouvé un Père; et le Jésuite avait formé un disciple d'abord et un apôtre. Le troisième dimanche après Pâques, 28 avril 1849, le jeune étudiant se rendit à la résidence des Jésuites d'Avignon, où se trouvait le R. P. Bouffier, il s'y mit en retraite sous la direction du R. P. Louis Mondésert et y reçut l'insigne grâce du saint Baptême, des mains du R. P. Ribeaux, alors recteur du noviciat. Il abjura l'hérésie, fit sa première communion et prononça sa consécration à la sainte Vierge.

Un an après son abjuration, miraculeusement sauvé par son scapulaire, il se sentit inspiré par Marie de la pensée de se consacrer exclusivement à Dieu, en actions de grâces de sa préservation. Quelques mois plus tard, M. de Bonde entra au Grand Séminaire d'Aix.

Devenu prêtre, il exerça son zèle sous les formes les plus diverses. Il fut successivement vicaire de la Métropole d'Aix, fondateur et directeur d'une Œuvre de jeunesse, compagnon d'armes et de captivité de nos soldats en 1870, tertiaire de Saint-Dominique et professeur à Arcueil, professeur au collège Saint-Joseph d'Avignon, aumônier bénévole des écoles laïcisées des Frères de la doctrine chrétienne, membre du Comité de secours pendant le choléra de 1884, chapelain des Filles du Sacré-Cœur de JÉSUS, et enfin aumônier volontaire au Tonkin. C'est à ce poste d'honneur qu'il est décédé, victime de son héroïque dévouement envers les cholériques, quelques heures après avoir reçu les sacrements, le 30 décembre 1885, dans les bras du R. P. Eugène Souillier, de la Compagnie de JÉSUS, aumônier à bord du *Thibet*.

M. l'abbé de Bonde avait été, depuis de longues années, décoré par Pie IX de l'ordre du Saint-Sépulcre. Le gouvernement français lui décerna la croix de la Légion d'Honneur quelques jours avant sa mort.

Bénédictin. Le jeune militaire était catholique par héritage conservé à travers de séculaires persécutions, et le prêtre-soldat avait dû acheter sa foi par son propre héroïsme, en passant de l'anglicanisme anabaptiste à la pure lumière de la sainte Église romaine. Ils furent tous les deux de fiers chevaliers chrétiens, volontairement enrôlés sous les drapeaux de la France. Il ne leur manqua ni la gloire de décorations chèrement payées, ni l'auréole du martyr enduré sur un grabat de campement !

Aussi quelles saintes relations s'étaient établies, sur les plages lointaines, entre ces deux volontaires du corps expéditionnaire du Tonkin ! Le zélé aumônier, dès le 26 juillet 1885, c'est-à-dire dès sa première lettre, datée de Lam, avertit son enfant qu'il doit compter en tout sur son appui. Il l'entretient de ses peines et de ses consolations avec un abandon ravissant. Il lui parle du dévouement en un langage qui ne peut être compris que des saints et des héros.

« Souvenez-vous que je suis entièrement à votre disposition, disait le vaillant apôtre... Je ferai tout ce que vous voudrez ; usez de moi comme vous feriez d'un père, d'un ami. Je suis en ce moment à Lam, où nous avons près de deux cents malades, et, trois fois la semaine, je vais à cheval à Chu, qui est à huit kilomètres, confesser et administrer nos malheureux soldats. Ce double service est fatigant, mais nécessaire. Je le remplirai tant que mes forces me le permettront... J'ai lieu de bénir Dieu, car je n'ai pas trouvé un seul malade qui ait refusé les secours de la religion.... J'ai ouvert le Ciel à plus de huit cents d'entre eux !... Ce qui me peine, c'est de voir que je suis seul aumônier alors qu'il y aurait tant de bien à faire si nous étions plus nombreux.

« Et vous, mon ami, vous avez eu l'honneur de verser votre sang pour la France ! Je vous en félicite, car cette goutte de sang servira au salut de la patrie. C'est le sang du chrétien, et non le sang corrompu par la débauche, qui rendra la France à sa grandeur. DIEU repousse le sang abâtardi offert par une jeunesse dépravée. Oh ! oui, mon bon Lionel, soyez Français, et, si vous aimez la France, soyez chrétien ! Aimez la France de toutes les forces de votre âme de vingt ans, mais aimez-la comme elle mérite d'être aimée, c'est-à-dire dans un cœur chaste et pur. » (*Lam, 26 juillet 1885.*)

Annonçant à Lionel que, par suite d'une indisposition assez sérieuse, il espère aller prochainement à Ha-Noï pour changer d'air, d'après les ordres du médecin : « Je m'y rendrai d'autant plus volontiers, dit-il, que, depuis le mois de juin, je n'ai pas vu un seul confrère ni pu me confesser. Ma pauvre âme éprouve un immense besoin d'entendre parler de DIEU. Quand donc viendra à Lam un vaporeur pour Ha-Noï ? DIEU le sait ! » (*Lam, le 6 septembre 1885.*)

Le généreux soldat de vingt ans se sentait ranimé par de telles paroles. Il répondait : « N'oubliez pas, mon père, que j'ai pour devise : *Dieu et patrie*, et que je suis fidèle aux principes solides qui ont été la base de mon éducation... Croyez que je suis toujours le même, avec des illusions de moins et une forte dose d'expérience de plus. » (*Lam, 24 août 1885, lettre à M. de Bonde.*)

Ces deux héros, si intimement unis par leurs nobles aspirations, ne se revirent point ici-bas. Ils étaient trop près de la suprême immolation ! Mais lorsqu'ils expirèrent, presque en même temps, dans une ambulance, sur la couche grossière qui fut leur Calvaire, ils purent se flatter tous deux d'avoir réalisé la fière devise de leurs ancêtres : J'ai été courageux dans la mort, *Audax in morte*, pouvait dire le chevalier anglais devenu prêtre et martyr ; *Fidelissimus semper*. J'ai toujours été fidèle à mon DIEU, à ma famille et à ma patrie, pouvait répondre à son tour le noble rejeton des Keating.

En attendant, M. de Bonde se faisait l'avocat de son jeune ami auprès de ses chefs. Il sut si bien faire valoir ses droits que, le 3 octobre 1885, il avait la consolation de lui transmettre d'Haï-Phong la lettre par laquelle le colonel Dugenne faisait savoir que le sergent-fourrier Hart était enfin proposé pour la médaille militaire (1).

L'avis du colonel était accompagné d'un mot du saint aumônier, M. de Bonde annonçant à Lionel qu'à Aix même, le 12 septembre, venait de cueillir la palme des martyrs, au chevet des cholériques, l'intrépide Mgr Forcade (2).

1. Le décret accordant cette médaille, six fois demandée par les chefs de Lionel, a paru le 16 avril 1886 comme un hommage posthume rendu au jeune héros.

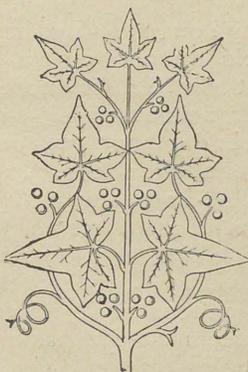
2. Monseigneur Augustin-Théodore Forcade, successivement missionnaire, vicaire-apostolique du Japon, évêque de Basse-Terre et de Nevers, et archevêque d'Aix, Arles et Embrun, visitait et consolait les malheureuses paroisses de Saint-Chamas, Lançon et Salon, où sévissait cruellement le choléra. Se sentant atteint lui-même, il se hâta de rentrer en sa ville métropolitaine, afin, disait-il, de n'être à charge à personne. Terrassé par le fléau, il reçut les sacrements et mourut en quelques heures, le 12 septembre 1885, à dix heures du matin, en disant : « Je suis



Mgr FORCADE, Archevêque d'Aix.

Ces nouvelles expédiées d'Haï-Phong, le 3 octobre, arrivèrent sans doute à Phu-Ngo lorsque le pieux sergent avait déjà reçu de meilleures récompenses, et oublié ses fatigues au pied du trône de Dieu.

prêt, » et en offrant à Dieu sa vie pour son troupeau. Le saint prélat avait remarqué et béni souvent Lionel, au collège catholique d'Aix, fondé par lui en 1874, et aux exercices de l'Adoration Nocturne, abritée princièrement dans son propre palais, lorsque les décrets l'expulsèrent en 1880 de l'église des RR. PP. Jésuites.



Chapitre vingt-deuxième.

21 juin — 20 juillet 1885. — Phu-Ngo-Quang. —

Une chrétienté. — Bonne camaraderie. — De Courcy

à Hai-Phong. — Nouvelles espérances. — Désirs et

impossibilité du retour en France.

« **L**A destinée du soldat est de ne jamais fixer sa tente nulle part, écrivait mélancoliquement Lionel le 28 juillet. Ce n'est déjà plus de Phu-Lang-Thuang, sur les bords du Thuang-Giang, que je vous écris. Il y a trois jours, une dépêche du général de Négrier nous a fait mettre subitement sac au dos.

« Nous avons voyagé quarante-huit heures en canonniers, traversé tout le Tonkin du nord-est au sud-ouest, et nous sommes arrivés, avant-hier soir, dimanche 26 de ce mois, à Phu-Ngo-Quang. Pourquoi nous envoie-t-on ainsi à l'extrême Tonkin occidental, près des montagnes qui servent de refuge aux Pavillons-Noirs, et au-delà desquelles habitent, dans une région inexplorée, les Aï-Laos sauvages? Tous pensent que nous sommes accourus ici parce que nous aurons, avant peu, à nous opposer militairement aux incursions incessantes de ces brigands dans les villages du sud-ouest, où ils se livrent à toute sorte de déprédations et de massacres. Par le traité de Tien-Tsin, la France n'a-t-elle pas promis d'assurer la sécurité du Tonkin et d'en écarter les irréguliers, c'est-à-dire les hordes des Pavillons-Noirs et des Aï-Laos, que le farouche régent de Hué lance contre nous à l'instigation de la Chine hypocrite, dont ils sont les auxiliaires inavoués et soudoyés? Réduire ces barbares ne sera pas une affaire difficile. Ne vous inquiétez pas. Quelques coups de feu suffiront à nous débarasser de ces monstres aussi lâches que cruels. »

« J'ai vu presque tout le Tonkin, dans ce voyage de Phu-Lang-Thuang à Phu-Ngo. Ce pays est merveilleux de végétation et de verdure. Il ne pourrait en être autrement dans une terre arrosée d'innombrables ruisseaux, rivières, fleuves et canaux qui la sillonnent dans tous les sens.

« Phu-Lang-Thuang est situé au-dessus de Phu-Sang-Giang, sur les bords du Thuang-Giang, à vingt-quatre kilomètres de Bac-Ninh et à dix-huit de Dap-Gau. Le canal des Rapides, qui relie la rivière de Thuang-Giang au Fleuve Rouge et qui nous conduirait à Ha-Noï, coule perpendiculairement à ces deux cours d'eau, un peu au-dessous de Phu-Lang-Thuang. Nous avons descendu le Thuang-Giang sur quatre canonniers. Mon détachement était sur la *Mutine*, où nous étions serrés comme dans une boîte à sardines, et où il nous fallait dormir assis sur nos sacs.

« Après avoir dépassé Hai-Dzuong, Phu-Ninh-Giang et Phu-Binh-Giang, nous avons quitté la rivière Thuang-Giang pour rejoindre le Song-Ca ou Fleuve Rouge, que nous avons remonté au-dessus de Hung-Yen, pour rentrer dans un quatrième cours d'eau, la rivière de Phu-Ly.

« Pendant que nous naviguions sur cette rivière, nous avons admiré, sur ses rives enchantées, deux jolis villages. L'un, Phu-Ly-Nhon, a donné son nom aux flots qui arrosent ses jardins. L'autre possède une cathédrale, que je ne m'attendais pas à voir en ces parages. Une cathédrale, c'est le mot, une cathédrale surmontée d'une Vierge très belle et flanquée de deux tourelles très élégantes. C'est une chrétienté de Mgr Puginier sans doute, car les missionnaires catholiques, bien avant l'armée française, avaient déjà paru au Tonkin. Ils y ont, depuis longtemps, introduit la religion et la civilisation de la France.

« Après la rivière de Phu-Ly, c'est celle de Day-An, à l'un des détours de laquelle est la branche qui conduit à Phu-Ngo. Avec une carte du Tonkin, vous pourriez facilement vous rendre compte de notre itinéraire que je viens de vous tracer de mon mieux. »

Ayant ainsi fait connaître son nouveau campement, Lionel ne se lasse pas de redire que sa santé est bonne et que son



Soldat des Pavillons-Noirs.

unique chagrin, c'est de n'être point avec sa mère, dont toutes les joies, toutes les épreuves le préoccupent toujours malgré ses propres tribulations. Afin de lui être agréable, il lui envoie confidentiellement quelques lettres d'un marin nommé Turillot, dont il avait gagné l'amitié sur le *Canton*, et qui d'Haï-Phong, où il était quartier-maître, c'est-à-dire caporal, à bord de l'*Adour*, lui communiquait, en date du 24 juillet, les éloges que provoquait partout le nom du caporal Hart. Cet ami lui écrivait naïvement : « Un congédiable rentrant en France, qui a été avec vous à Ké-Lung, m'a reconnu à bord de l'*Arquebuse*, où avec mes hommes nous faisons une réparation urgente. Lorsque je lui ai parlé de vous : « C'est égal, s'est « écrié votre ancien subordonné, je n'aurais jamais cru tant de



Village sur un aroyo.

« courage dans la peau de ce petit bonhomme de caporal « Hart ! » Et ces paroles m'ont fait un sensible plaisir. »

Cet honnête quartier-maître de timonerie avait déjà écrit à Lionel, le 8 juin... Il le félicitait alors de son courage à Formose : « Je n'ai pas eu, cher ami, lui disait-il, le plaisir de faire le coup de feu avec ces horribles magots de Chinois. En arrivant ici, à Haï-Phong, il m'a fallu remplacer sur l'*Adour* le quartier-maître, qui avait été envoyé à l'hôpital. Je suis de plus vaguemestre du commandant et de l'équipage, et du sous-commissaire de division. Cela, sans me dispenser de deux ou trois heures de quart de nuit, m'oblige à quatre ou cinq kilomètres de courses à terre, par l'intolérable chaleur de 35 degrés à l'ombre, que nous subissons par ce maudit climat. »

Lionel décrit ainsi la région occupée par son bataillon :

« A Phu-Ngo, le pays est plat, mais à deux kilomètres à peine commencent des montagnes rocheuses et abruptes, pleines de défilés dangereux et de précipices sans fond. Dans ces montagnes est situé le village de Ké-Luc, où nous devons camper, pour être plus à même de repousser les Pavillons-Noirs. Ké-Luc est à l'extrême frontière. Aucun soldat français n'y a encore paru, pas plus que chez les Aï-Laos sauvages, qui sont au-delà et dont nous aurons tôt ou tard à explorer le pays inconnu. Tout ce que l'on sait de cette région, c'est que la rivière de Song-Ma, qui se jette dans la mer au-dessus de Than-Hoa, descend des montagnes des Aï-Laos, et entre au Tonkin un peu au-dessus de Taï-Ghaï et de Phu-Kaï-Hao.

« Nous sommes cantonnés dans des pagodes, où nous couchons sur le sol, recouvert, pour quelques-uns, d'un peu de paille achetée aux habitants du pays. Les Tonkinois sont très doux. Ils ont peur de nous. Dès que nous entrons dans leurs *cagnas*, ils se jettent à genoux et nous implorent, tant ils nous craignent. Nous ne leur faisons pourtant jamais de mal, et si nous leur demandons quelque service, nous le leur payons largement. Toute faute taxée de violence envers les Annamites, serait d'ailleurs exactement et même rigoureusement punie.

« Nous partirons incessamment, sans doute pour ce lointain village de Ké-Luc, car ici nous ne sommes jamais sûrs le matin, de n'être pas en route le soir. Pour parer à toute éventualité, chaque soldat a six jours de vivres dans son sac, et il ne doit pas y toucher. Le rapport d'aujourd'hui nous disait de nous tenir prêts à partir d'un moment à l'autre, et de nous arranger de façon à ce que, le jour aussi bien que la nuit, au signal donné, nous ayons tous sac au dos une demi-heure après. » (*Phu-Ngo, 28 juillet 1885.*)

Sous la plume du timonier Turillot, écrivant encore d'Haï-Phong, à la même date, se retrouvent, au moment du traité de paix, le même blâme et la même mauvaise humeur qui accueillit, à Formose et partout, cette malheureuse négociation dont la France a été la dupe « Des nouvelles! disait-il à son ami. Ici il n'y en a point, si ce n'est que j'attends encore de vous une lettre comme votre honorée du 9 mai dernier. Ma réponse, que vous n'avez pas reçue, doit courir après vous depuis longtemps. Vous avez dû apprendre nos désastres de Lang-Son et la blessure du vaillant de Négrier. Il est guéri maintenant. En France, les uns lui donnent tort, les autres lui donnent

raison : toujours est-il que, s'il n'avait pas été blessé, il n'aurait pas reculé. Herbinger, lui aussi, a reculé, mais il a opéré sa retraite en bon ordre. Tout cela ne serait pas arrivé, si nous avions un gouvernement sérieux, et si on nous avait fourni les renforts nécessaires.



Le général de Courcy.

« Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que, maintenant qu'il vient d'arriver trente mille hommes à notre secours avec les généraux de Courcy, Warnet, Munier, Prudhomme et Jamais, on signe la paix ! Nos gouvernants font comme le marquis de Carabas : ils arrivent toujours quinze jours après la bataille.

« Lorsqu'il n'y avait ici que trois ou quatre mille hommes à se battre, avec un entrain héroïque, contre quatre-vingts à cent mille Chinois massés sur la frontière, on n'envoyait personne, on laissait décimer nos soldats. Et maintenant que tout est fini, ou à peu près, voici trente mille hommes ! C'est de la moutarde après dîner, à moins que la guerre ne recommence en juillet, ce que je désire, et ce à quoi nous pouvons nous attendre avec un ennemi de si mauvaise foi. »

Après cette appréciation sur les événements, le quartier-maître essaie d'intéresser Lionel en lui vantant le bâtiment qu'il monte, et en lui racontant la réception du général de Courcy par le général Brière de l'Isle : « *L'Adour*, dit-il avec complaisance, est un ancien transport, qui a été aménagé à Brest, pour servir d'atelier de réparations au Tonkin. Ce bâtiment a mis quatre mois pour venir ici. Étant déjà vieux et ayant une machine toute détraquée, il a dû faire presque toute la traversée à la voile, sans le secours de la vapeur. Néanmoins, depuis son arrivée, *l'Adour* est le bâtiment qui a rendu le plus de services au Tonkin. Sans lui, la plupart de nos canonnières n'existaient plus.

« M. Lombard, notre capitaine, est un homme de valeur, qui doit son grade à son mérite personnel. Il jouit de l'estime de tous les chefs du corps expéditionnaire, et c'est justice.

« Nous avons à bord tout ce qu'il faut pour réparer une machine, depuis le marteau-pilon jusqu'à la fonderie, sept à huit fours, des tours, des étaux de toute espèce et de toute dimension. Nous avons aussi un atelier de charpenterie, de voilerie et de pavillonnerie : c'est ce dernier article qui me regarde moi tout seul.

« Mais, mon cher Hart, je vous parle trop de moi-même. A autre chose donc. L'arrivée du général de Courcy s'est faite ici avec assez de solennité. Le père Brière est allé au-devant de lui à la baie d'Alung. Pas fier, le père Brière : il a, devant moi, demandé du feu à un timonier du *Francis Garnier* ; on peut lui parler comme à un père.

« A l'annonce de *l'Amazone*, qui portait le général, le *Chasseur* a tiré seize coups de canon, et de Courcy a pris passage sur le *Nagotnah*, qui l'a transporté jusqu'à Haï-Phong. Toutes les autorités l'ont reçu à son débarquement, et les troupes lui ont fait la haie jusqu'à la brigade, où l'a accueilli une salve d'artillerie. Le général a visité la ville, et

le soir, à cinq heures, il s'est embarqué sur la *Trombe* pour remonter jusqu'à Ha-Noï. »

Cette lettre qui révèle dans quelle intimité Lionel était avec ses compagnons d'armes, se termine par ce cri du cœur : « On parle de vous faire venir ici. Quelle noce ce jour-là ! » Lionel vint, en effet, au Tonkin. Y rencontra-t-il son aimable Turillot ? Rien n'autorise à croire qu'il ait eu cette satisfaction. Mais, du fond de cette terre lointaine de Phu-Ngo, il pense à tous ses amis.

Le 10 août, n'ayant pas le temps d'adresser une longue lettre à sa mère, il lui envoie à la hâte, pour ne pas manquer le courrier, une liste des congédiables qui ont combattu avec lui à Formose, et qui vont successivement se joindre aux convois des convalescents rapatriés. Et pour prévenir tout ce qui pourrait choquer dans ces braves gens, il rappelle, en termes pleins de délicatesse, que la plupart de ces militaires sont de bons campagnards sans raffinement d'éducation et sans fortune, mais pleins de cœur et d'honnêteté. Il les nomme en indiquant soigneusement leur grade et tout ce qui peut les faire considérer. Il insiste principalement au sujet du sergent Colin, « celui, dit-il sans jalousie, qui a été le héros de janvier à Ké-Lung, et qui était avec moi sur le fort chinois. Nous avons été blessés ensemble, nous étions ensemble partout. Nous nous aimons et nous nous estimons beaucoup mutuellement. Il a été cité à l'ordre du jour en février. Cherchez-le à Marseille, invitez-le. C'est un brave, estimé pour son courage et son énergie. Vous me ferez plaisir en lui obtenant une permission de quinze jours à passer chez vous : il vous racontera toutes nos pérégrinations en détail. »

A cette liste était jointe la carte d'un de ses aumôniers de Formose qui revenait en France, et qu'il avait prié de visiter en son nom sa famille à Rousset.

Ce bon vouloir de Lionel envers ses camarades était bien d'accord avec tous les excellents cœurs auprès desquels il les recommandait, Sans s'être concertés, en effet, et en même temps, sa mère, ses frères et ses sœurs épiaient l'arrivée de tous les bateaux que les journaux signalaient dans les ports de Marseille.

Madame Hart écrivait à son fils, le 4 juillet, c'est-à-dire bien avant qu'elle reçut les recommandations de Lionel : « Villiers se réjouit, lui aussi, à l'idée de te voir arriver bien-

tôt. Il a toujours quelque arrière-pensée que tu es à bord des bateaux revenant du Tonkin. Il va à bord de tous et a grand plaisir de causer avec les soldats ou officiers de la Légion qui t'ont connu et qui lui parlent de toi. Un soldat de ta connaissance, Jules Bohlenger, est arrivé ces jours-ci très malade. Villiers a eu pitié de lui, et, en souvenir de toi, le voyant sans amis, sans famille, sans argent, il s'est intéressé à lui. Il a voulu même l'amener quelques jours à Rousset. Le major l'a permis, mais seulement pour le jour où il pourra voyager, tant ce malheureux est arrivé faible et malade. J'espère le voir dans quelque temps, et je me fais une fête de voir un soldat de la Légion, qui pourra me parler de mon cher enfant. »

Mais cette mère désolée, en fêtant les camarades de son fils, apprenait que le choléra sévissait cruellement parmi nos troupes au Tonkin. Elle s'alarmait justement pour son vaillant légionnaire.

« Sois bon chrétien, lui disait-elle, en lui donnant des avis remplis de piété ; remercie Dieu de t'avoir conservé ; sois maître de toi ; n'oublie pas tes principes religieux. Je frémis à la pensée que tu es au milieu de l'épidémie. Ta santé résistera-t-elle à ce climat si meurtrier ? J'implore la sainte Vierge tous les jours et te confie à sa garde au pied de la Croix. Mais reviens-nous au plus tôt. Je ne veux pas que tu fasses jusqu'au bout cette horrible campagne. Tu t'es battu, tu as fait ton devoir. Rester plus longtemps en un pays si malsain, ce serait tenter Dieu. Ici nous mettons tout en œuvre pour obtenir ton retour : il faut que tu sois avec nous pour le 14 novembre prochain, n'est-ce pas ? »

Lionel, de son côté, ayant eu vent de sa prochaine promotion au grade de sergent-fourrier, avait senti renaître ses désirs de rapatriement. Le 12 du mois d'août, il disait ouvertement : « Ma chère Maman, dès que vous pourrez me faire rapatrier, j'accepterai avec bonheur. Je ne suis pas mal ici, à Phu-Ngo, mais vous m'appellez si fortement, et d'ailleurs je désire tant vous embrasser ! Ah ! si je pouvais vous revenir sergent et deux fois médaillé ! Ce n'est pas impossible, même pour bientôt, et j'espère encore de nouveau. »

Hélas ! ce retour, qu'il n'avait pas voulu accepter quand il avait été offert à la baie d'Alung, ce retour était maintenant difficile à obtenir. Une lettre d'un officier supérieur, datée du 30 août, de Sidi-Bel-Abbès, le déclarait même nettement

impossible. Il ajoutait que cette faveur serait désavantageuse au caporal Hart, dont la naturalisation, et, par conséquent, l'incorporation au 112^e de ligne, caserné à Aix, exigeait absolument trois années de présence au régiment étranger.

L'officier français indiquait la voie toute tracée qui devait conduire Lionel au rang honorable que son instruction, sa conduite et sa valeur personnelle lui préparaient dans l'armée. Il terminait sa lettre par cet appel à la résignation chrétienne : « Courage donc, Madame, disait-il ; ayez confiance en Dieu, qui lui a conservé la santé à Ké-Lung, et qui la lui conservera, espérons-le, au Tonkin. Courage ! votre fils comblera vos désirs et les siens. » (*Bel-Abbès, 30 août 1885.*)

C'était, en effet, pour tous ceux qui s'intéressaient à Lionel, l'heure de raviver leur confiance en Dieu : les jours de la tribulation avaient commencé avec les nouvelles alarmantes du choléra, et le sacrifice le plus douloureux allait s'accomplir.



Chapitre vingt-troisième.

28 juillet — 26 septembre. — Menaces des Aï-Laos sauvages et des troupes régulières de Hué. — Lionel sergent-fourrier. — Notes des officiers. — Expédition en colonne contre les pirates. — Retour à Phu-Ngo-Quang. — Choléra.

A Phu-Ngo-Quang, notre petite troupe d'occupation crut d'abord qu'elle n'aurait qu'à surveiller l'extrême frontière occidentale du Tonkin, ainsi qu'elle en avait reçu la mission. Elle s'appréta donc à s'avancer jusqu'au village de Ké-Luc et à établir un solide campement. De là, elle pourrait barrer la route aux bandes irrégulières des Aï-Laos, et, au besoin, les surprendre jusque dans leurs montagnes du Song-Ma.

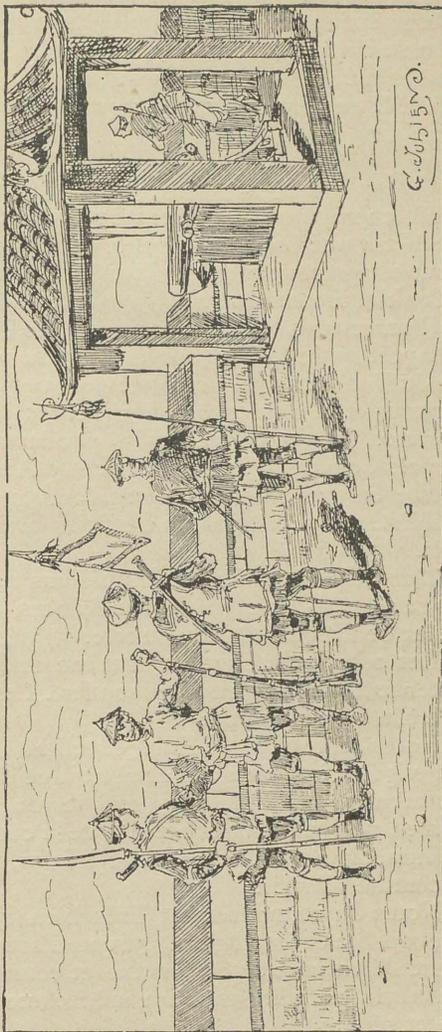
Mais voici que plus de cinquante mille Annamites viennent se masser non loin de nos soldats, dans le voisinage de Phu-Ngo, avec leur jeune roi et la reine-mère, en fuite depuis le guet-apens de Hué. Nos officiers ne tardèrent pas à surprendre les projets de la cour d'Annam, toujours si hostile à la France, et devenue si odieuse depuis la trahison du 5 juillet 1885. L'armée annamite se préparait à attaquer notre petit corps expéditionnaire, afin de contraindre ainsi le général de Courcy d'opérer en sa faveur une diversion. Pendant ce temps, un autre corps d'armée chinois ressaisirait Hué, où flottait notre drapeau.

La compagnie de Lionel se trouvait ainsi bloquée à Phu-Ngo-Quang entre les Aï-Laos sauvages, dont il fallait jour et nuit repousser les incursions, et la forte armée régulière des Annamites. Elle s'attendait à de rudes assauts pour les premiers jours de l'automne, et se préparait à la lutte.

Pour être plus en état, elle sortit de son casernement provisoire dans les pagodes, et prit logement chez les habitants de Phu-Ngo : « Notre arrivée dans les *cagnas* de chaume des Annamites, écrit Lionel le 7 août, à son frère Villiers, y a produit vie, lumière et propreté. Il a fallu faire un rude tra-

vail, le troisième d'Hercule. Enfin les écuries d'Augias sont à peu près nettoyées. Nous faisons bonne figure à nos hôtes, dont les *chim-chim-Bouddha* ou salamalects résonnent jour et nuit à nos oreilles. » (7 août 1885, à son frère Villiers.)

Ce que Lionel ne dit pas, c'est que le choléra dévastait Phu-Ngo-Quang. Le 26 septembre seulement, il glissera cet aveu : « Nous avons eu un choléra terrible. On a enterré jusqu'à 150 hommes par jour ; aujourd'hui tout est terminé, ma santé est toujours excellente. » Au milieu de cette cruelle mortalité, et sur un qui-vive perpétuel, nos soldats se faisaient aimer des habitants de Phu-Ngo et des environs par la loyauté de leurs relations ; ils gagnaient leur estime par leur belle discipline, énergiquement maintenue dans des circonstances si défavorables ; ils s'attiraient leur confiance, mais ils étaient



Un poste annamite.

toujours dans l'expectative vis-à-vis de leurs ennemis déclarés, les Aï-Laos, et des hypocrites menées des troupes annamites.

C'est pendant ce court intervalle d'une tranquillité relative, qu'enfin justice fut faite à Lionel. Il l'annonce aussitôt : Tous les mécomptes dont il avait été si vivement affligés sont oubliés. Il ne pense qu'au bonheur de sa mère. Voici sa lettre en entier :

« Phu-Ngo-Quang, le 20 août 1885, jeudi soir.

« Ma chère Maman, j'ai passé sergent-fourrier à la compagnie. Voilà une bonne nouvelle, qui vous rendra heureuse ! Le but est presque atteint : la médaille militaire, après celle du Tonkin, me comblerait.

« Figurez-vous votre Lionel avec ses galons de sergent et ses baguettes de fourrier sur les bras, la médaille militaire et celle du Tonkin sur la poitrine ! Comme je serais fier de vous offrir tout cela, et bientôt ! Maintenant je consens à rentrer en France. Je veux être à vous pendant trois mois entiers, puis près de vous, dans le régiment d'Aix, au 112^e, pendant le reste de mes cinq ans, puisqu'on vous en fait espérer la possibilité ; et si les galons d'officier arrivent, ce sera toute la vie.

« Me voilà sous-officier : double pas franchi difficilement, mais sûrement, au prix de souffrances, d'efforts, de privations et de fatigues de toute sorte.

« Les notes qui accompagnent ma nomination sont la récompense de tout ce que j'ai souffert. Les voici tout simplement. Elles sont à vous :

« Notes du capitaine : Hart, excellent caporal, très intelligent, vigoureux, bien élevé, instruit et dévoué, prêt à tout pour arriver, inflexible dans son service, très estimé de ses hommes, s'est vite mis au courant de la comptabilité militaire, fera immédiatement un bon sous-officier, soit comme sergent, soit comme fourrier.

« Notes du commandant : Très bien au physique, vigoureux, capable et intelligent, garçon d'avenir qui arrivera sûrement s'il travaille, persévérant et courageux, proposé six fois pour la médaille militaire, mérite une récompense immédiate et sérieuse.

« Décision du lieutenant-colonel : Hart, 9745, caporal, 3^e compagnie du 4^e bataillon, 2^e régiment étranger, est nommé sergent-fourrier à la même compagnie du même bataillon,

en remplacement du sergent-fourrier Hirthler, évacué sur France pour être congédié.

« Cette mutation datera du 14 août.

« Lieutenant-colonel de la 3^e compagnie,
« régiment de marche,
« Dugenne.

« Tout ceci copié textuellement au bataillon. J'ai mes galons, et ils me vont très bien. Je vous écrirai demain encore, Soyez heureuse, Maman bien-aimée : c'est pour cela que je travaille depuis vingt-et-un mois. »

Cette promotion inattendue, et accordée en termes si flatteurs, donna un nouvel entrain à l'ardeur de Lionel et réjouit tous ses camarades. Un caporal, en détachement à Kep, en apprenant cette nomination si bien méritée, lui écrivit spontanément le 25 août :

« Les événements m'avaient fait, non pas t'oublier, mais te perdre de vue. L'ordre du jour m'annonce que tu es fourrier : donc tu es bien portant et sain et sauf. J'en suis heureux et t'en félicite. Moi aussi j'en ai assez du métier de caporal. Au revoir, je te serre la main cordialement.

« N., caporal à la 2^e du 3^e.

« Kep, le 25 août 1885. »

Avec les honneurs viennent les charges. A peine avait-il ses galons, que le nouveau fourrier fut inopinément envoyé en colonne, dans une expédition dirigée contre les Ai-Laos, qu'il fallait tenir en haleine pour ne pas être attaqué. Le départ fut si prompt que Lionel n'écrivit plus avant son retour. Il en demandera pardon à sa mère, avant de raconter les incidents de cette incursion, d'où sans doute il rapporta le germe malheureux de sa dernière maladie.

« Ma chère Maman, lui écrivait-il, hélas ! pour la dernière fois de sa vie, le 26 septembre 1885, de Phu-Ngo-Quang, pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit depuis longtemps et de vous avoir causé des inquiétudes par mon silence. Je reviens de colonne.

« Nous sommes partis le 9 du mois pour envahir la province de Than-Hoa, infestée par les bandes des pirates aux gages de l'empereur d'Annam. Après cinq jours de marche dans un pays marécageux, où nous traversions de vrais fleuves, sur une étendue de plusieurs kilomètres, avec de l'eau jusqu'à la poitrine, les mulets nageant, les canons sur des radeaux,

nos effets attachés sur nos képis, nous sommes arrivés à Hoai-Han, sur les bords du Song-Ma, qui coule du pays des Aï-Laos sauvages.

« Là, des difficultés presque insurmontables nous attendaient. Le fleuve, grossi par des pluies d'orage, était impraticable pour l'artillerie. Cet obstacle nous a retardés près de trois jours. Tous les essais possibles ont échoué. Le temps, les outils, la main d'œuvre, tout nous manquait à la fois.

« C'est alors que notre avant-garde, commandée par le capitaine Fournier et composée de tirailleurs tonkinois, ayant traversé le fleuve à la nage, s'est trouvée attaquée, à une quarantaine de kilomètres de là, par une bande d'environ six mille brigands. Le capitaine Fournier, pris à l'improviste, eut un sergent tué et treize soldats blessés.

« Le commandant Valette, apprenant cette nouvelle, n'avait plus à hésiter. Après une dernière tentative pour faire passer l'eau à l'artillerie, ce qui nous coûta un cheval noyé, nous avons laissé les canons à Haï-Han, sous la protection des artilleurs formant section de forteresse, et nous nous sommes élancés à la nage dans les flots. Ceux qui ne savaient pas nager et les officiers montèrent sur un radeau improvisé, qui eut toutes les peines du monde à gagner le rivage opposé. Nous autres, après avoir lutté heureusement et par sections contre le courant, nous avons abordé sur la terre ferme, non sans avoir failli perdre des soldats, que leurs armes gênaient, et qui ont été sauvés par des Annamites montés sur des *périssoires* ou espèces d'embarcations, que, seuls, ils pouvaient diriger.

« Alors la marche en avant a été reprise. Mouillés, trempés jusqu'aux os, nous sommes arrivés à huit heures du soir à l'étape, où il a fallu prendre d'assaut la maison d'un *phou* ou maire, qui, quoique vide, était barricadée.

« Pendant plusieurs jours, nous avons subi les mêmes fatigues et rencontré les mêmes obstacles. Nous ne trouvions, sur notre route, que brigandage et dévastation ; les féroces Aï-Laos avaient laissé sur leur passage une trace de feu et de sang.

« Après avoir en vain cherché le capitaine Fournier, nous avons appris qu'il était retourné dans la province de Phu-Ngo-Quang par une autre route. Quant à nous, nos munitions avaient été perdues en partie dans le passage du fleuve Song-Ma ; nos vivres étaient épuisés. Nous ne vivions plus

que de ce que nous prenions de gré ou de force aux habitants du pays. Les poulets, les canards, les cochons abondaient, et le commandant veillait à ce que tout fût payé au-delà de sa valeur, afin de ne pas mécontenter une population qu'il était de notre intérêt de ménager. Ayant les brigands sur les bras, il était bon de ne pas nous créer de nouvelles difficultés par notre faute.

« Cependant, il ne nous restait qu'une chose à faire ; c'était de retourner chez nous, et c'est ce qui a été exécuté. Le retour a été aussi pénible que l'aller, mais nous avons été bien soutenus par le commandant Valette, qui a été excellent pour les hommes, s'occupant de tous indistinctement, et compatissant aux fatigues et aux souffrances de chacun. Enfin nous voici rentrés à Phu-Ngo !

« Ma bien chère Maman, je me porte à merveille, et ma nouvelle existence de sous-officier me plaît énormément. Je prends goût au travail, et le capitaine est très content de moi.

« Mon sergent-major Andrès, ayant été malade, n'a pas pu suivre la colonne, et j'ai rempli tout le temps ses fonctions, les cumulant avec celles de fourrier. De plus, au retour de la colonne, on a fait des promotions, et je suis proposé, par le capitaine et le commandant, pour le grade de sergent-major. Le commandant Valette a demandé mon inscription d'office au tableau d'avancement. Toutes ces nouvelles vous feront plaisir. Ma santé est excellente. Beaucoup d'hommes succombent : nous avons eu un choléra terrible, aujourd'hui complètement terminé. On enterrait près de cent cinquante hommes par jour ; ma compagnie en a perdu beaucoup. Moi, je n'ai rien, et le médecin m'a dit hier : « Vous êtes le mieux portant et le plus solide de toute votre compagnie. Si j'ai le bonheur d'aller vous rejoindre bientôt, quelle fête et quelles réjouissances ! »

Les fêtes et les réjouissances de cette vie sont trop éphémères et trop imparfaites ! C'est la joie sans mélange et sans fin que le CHRIST va bientôt accorder à son vaillant soldat.



Chapitre vingt-quatrième.

26 septembre — 9 novembre 1885. — Malaise et surcroît de travail. — Maladie foudroyante. — Mort chrétienne prévue par Lionel et préparée par Dieu.

APRÈS cette expédition, qui dura du 9 au 18 septembre, et dont il nous a raconté joyeusement les aventures, Lionel commença à éprouver, à des intervalles éloignés et irréguliers, des accès de fièvre, auxquels il ne prenait pas garde et qui ne duraient jamais plus d'une heure. Cette légère indisposition, attribuée aux fatigues excessives d'une course à travers les montagnes des Aï-Laos, fut considérée comme n'offrant aucun danger. Pour en prévenir l'aggravation, on prescrivit simplement quelques doses de quinine.

Ce malaise parut si insignifiant que le vigoureux sergent fut désigné pour la nouvelle expédition en colonne, fixée au 3 octobre, et qui se termina le 10 au lendemain même de sa mort. S'il n'y a point pris part, c'est parce qu'au dernier moment tous les comptables en furent exclus.

Le nouveau fourrier continuait à remplir régulièrement son service. Malgré ses accès de fièvre, non seulement il ne se dispensa d'aucune de ses fonctions, mais il ne fut pas même délivré du travail du sergent-major, toujours retenu à l'ambulance. Cette double charge était au-dessus de ses forces. Il succomba à la peine.

Le soir du mardi 6 octobre, il s'affaissa plutôt qu'il ne s'étendit sur son pauvre lit de campement. Ses compagnons furent atterrés en le voyant presque sans connaissance, baigné d'une sueur froide et abondante, en proie aux souffrances d'un malaise général.

Le lendemain matin mercredi, vers les sept heures, son capitaine, M. Lebigot, le trouva encore couché et assoupi. Il en fut étonné, car Lionel, toujours énergique, avait l'habitude d'être à son poste souvent même avant l'heure réglementaire. Il s'approcha avec bonté de son cher fourrier, qui semblait dormir paisiblement. Les employés du bureau lui apprirent que la fièvre avait commencé la veille au soir, et que le ma-

lade n'avait point reposé de toute la nuit. Un moment après, Lionel confirma lui-même ces mauvaises nouvelles.

Le capitaine Lebigot, voyant la face congestionnée du malade, son regard égaré, fit appeler sur-le-champ le docteur Pascal. Celui-ci prescrivit immédiatement l'entrée à l'ambulance. Quatre hommes transportèrent aussitôt l'infortuné sergent-fourrier. Il ne pouvait déjà plus se tenir debout, et les suffocations, éprouvées dès le début de la maladie, avaient augmenté d'une manière alarmante.

À l'ambulance, Lionel fut étendu sur le pauvre matelas soutenu par une planche, qui, avec quelques couvertures, composait le lit du soldat en campagne. Au quartier réservé aux sous-officiers, il ne restait plus de places. Là, étaient alités le sergent-major Andrès, les sergents Girerd, Bayonny, Richtenberger et Lichtenberger, ainsi que le sergent Arnault, son compagnon de lit, qui mourut deux jours après lui.

L'aide-major de première classe Melnotte et l'infirmier Bolliger, voyant Hart si gravement atteint, s'empressèrent autour de lui et lui prodiguèrent tous leurs soins. Ils furent admirables de dévouement, ainsi que deux sergents de sa compagnie déjà en convalescence. Ces deux amis se relèverent à tour de rôle pendant la nuit, pour consoler leur bien-aimé camarade, et lui faire prendre les potions prescrites par le médecin. Ils étaient ses voisins de lit. Le sergent-major Andrès était à sa gauche et le sergent Girerd à sa droite.

Janny, excellent soldat alsacien de Neuf-Brissach, ordonnance de Lionel, combla aussi son jeune maître de toutes les marques de son vif attachement. Il ne le quitta pas un instant durant sa courte maladie.

Pendant la journée du mercredi 7 octobre, notre malade put prendre et garder la quinine à haute dose. Il sembla plus calme et, de temps en temps, il adressa la parole à ses camarades. C'était presque toujours pour parler de sa mère. Il disait au sergent-major Andrès: « Je me sens si malade ! Il va falloir mourir sans avoir revu ma mère ! Que la volonté de Dieu soit faite pourtant. » Andrès l'encourageait, lui parlait de la lettre de l'abbé de Bonde concernant la promesse formelle de décoration, qu'il venait de recevoir. Alors Lionel fermait les yeux et se recueillait, sans nul doute, pour mieux accepter le sacrifice suprême qu'il entrevoyait. Le commandant Valette vint souvent à l'ambulance et s'efforça de le

relever par quelques mots de consolation. Le malade l'en remerciait poliment chaque fois.

Mais la nuit du 7 au 8 octobre fut agitée, et la journée du jeudi commença avec une fièvre tellement intense que l'on put prévoir, dès le matin, le dénouement fatal. La quinine était rejetée, et les ventouses qu'on lui appliquait aux jambes n'amenaient aucun soulagement. De temps en temps, vaincu par la soif, l'aimable légionnaire demandait humblement à boire par un signe de la main. Il paraissait inconscient et ne parlait plus à personne. Le docteur Pascal parvint pourtant à le faire parler plusieurs fois pendant cette journée, qui fut la dernière de son exil ici-bas.

Le soir, vers neuf heures et demie, la capitaine Lebigot se rendit auprès du mourant avec le médecin. Il questionna son sergent-fourrier avec bonté et insistance. Celui-ci finit par lui répondre distinctement : « Oui, mon capitaine, je vous reconnais. » Il sembla alors se ranimer et reconnaître tous ceux qui l'entouraient. Voyant le médecin : « Major, lui dit-il vivement, il faut m'évacuer... Ma pauvre mère, qui pleure après moi depuis vingt mois serait désolée si je mourais ici. Pour elle ce serait affreux. » — Le major Pascal et le capitaine Lebigot l'assurèrent qu'il serait fait droit à son filial désir, mais déjà il n'écoutait plus. Il rendit la quinine qu'on venait de lui administrer, et retomba dans son état de torpeur, dont il ne sortit plus : il était environ dix heures du soir. (*Phu-Ngo-Quang, 5 décembre 1885. Rapport du capitaine Lebigot au colonel Dugenne*).

La nuit s'acheva dans des douleurs atroces et de cruelles suffocations, qui arrachaient des larmes à tous ses compagnons. Dans son délire on le voyait murmurer quelques mots inintelligibles, d'où s'échappaient le nom de sa mère et le souvenir de Dieu. Il portait sur sa poitrine son scapulaire, et avait au cou une médaille de la Vierge que lui avaient donnée ses pieuses sœurs. A sa portée, était son crucifix indulgencié pour l'article de la mort.

Reposant ainsi comme dans les bras de la Vierge Immaculée, et soutenu par le pieux souvenir de sa famille et de ses amis, qui priaient au loin pour lui, Lionel entra en agonie vers six heures du matin. A huit heures et demie, il sembla recouvrer ses sens et dit en gémissant : « Ma mère ! ma pauvre mère ! JÉSUS ! Marie ! Joseph ! » Et il s'endormit paisiblement sur le Cœur de JÉSUS, le vendredi 9 octobre, à

l'aurore de la fête de saint Denis, patron de cette France chrétienne et chevaleresque qu'il avait passionnément aimée et héroïquement servie. Quelques jours auparavant, on recevait à Rousset sa lettre datée du 20 août, qui annonçait sa promotion de sergent et son désir de revenir en France.

Dès que le vaillant chevalier du CHRIST eut rendu le dernier soupir, les sous-officiers, ses compagnons de chambre, donnèrent libre cours à leur commune douleur ; leurs larmes, silencieuses et contenues jusqu'alors, se changèrent en gémissements et en sanglots. Ils s'agenouillèrent auprès de leur pieux ami et le pleurèrent amèrement et longuement ; deux d'entr'eux s'approchèrent avec respect du jeune héros, lui fermèrent les yeux au nom de ses proches et lui donnèrent le dernier baiser d'adieu.

Mais la nouvelle redoutée de tous se répandit en un instant, dans toutes les compagnies du corps expéditionnaire de Phu-Ngo, déjà fort émues de la maladie du sergent Hart. Ce fut un cri de regret universel, et ces rudes soldats, échappés à tant de dangers, navrés de la mort de tant de leurs camarades, endurcis par tant de fatigues en Algérie, à Formose et au Tonkin, ces âmes insensibles à leurs propres malheurs, donnèrent à leur frère d'armes les témoignages de la plus touchante amitié. Ils accoururent auprès du lit où reposait la dépouille mortelle du glorieux défunt, et la couvrirent de fleurs en pleurant à chaudes larmes.

Le doux martyr de la patrie, étendu sur sa couche funèbre, semblait sourire à ses amis désolés. Son visage avait repris peu à peu un air calme et serein ; ses traits n'étaient ni amaigris ni défigurés.

Tous voulurent contempler encore une fois le vaillant sous-officier, trop tôt ravi à leur affection, et quand, enfin, il fallut procéder à la mise en bière, ce fut un spectacle déchirant. Ses amis, réunis pour lui rendre ce suprême et dernier service, auraient désiré l'ensevelir avec les insignes de son grade, si ardemment ambitionné et si glorieusement conquis. Mais le héros, qui venait de sacrifier sa vie, n'avait pas encore reçu son uniforme de sergent. Ils se résignèrent donc à déposer, dans un pauvre cercueil de bois, le corps du noble défunt revêtu d'une simple chemise et enveloppé dans un linceul, mais paré de son scapulaire et de sa chère médaille de la sainte Vierge. Que de larmes coulèrent encore à ce moment de désolante séparation !

Les obsèques se firent en grande pompe. Malgré l'absence du prêtre, elles furent françaises, c'est-à-dire religieuses et chrétiennes. En tête du cortège s'avancait la croix de bois destinée à désigner et à bénir la tombe du héros. Elle était escortée de plus de trente militaires portant des couronnes. Venait ensuite le modeste cercueil recouvert du drapeau national, et porté par des légionnaires. Les officiers de sa compagnie conduisaient le deuil, aux sons attristés de la marche funèbre. Les tambours étaient voilés. Toute la 3^{me} compagnie avec une délégation de chacune des autres compagnies, suivait armes baissées et dans un profond recueillement.

Au cimetière créé pour les Français, le fidèle sous-officier Lichtenberger, que nous retrouverons plus tard, pria au nom de tous. Il récita le *Notre Père qui êtes aux cieux*, et la bière descendit dans la tombe, qui fut surmontée de la croix et disparut sous les couronnes.

Rentrés dans leur quartier, les amis de Lionel trouvèrent, parmi ses effets, un Évangile de S. Luc et un faisceau de lettres, qu'ils firent parvenir à sa famille par les soins du capitaine Lebigot. Le crucifix du héros fut recueilli par le sergent Lichtenberger. Il se réservait de le remettre lui-même à la mère de son ami (1).

Le colonel Dugenne se hâta d'apprendre à M. l'abbé de Bonde qu'il venait de perdre son jeune protégé. Il lui écrivit de Phu-Ngo même : « Votre bonne volonté et la mienne ne seront plus d'une aucune utilité au jeune Hart. Le pauvre garçon a été enlevé en quelques heures par un accès pernicieux, le 9 du courant. » L'aumônier, tombé lui aussi au champ d'honneur quelques jours après, s'écriait aussitôt : « Heureux Lionel ! c'est de lui que parle l'éternelle Sagesse en disant : Dieu nous l'a ravi pour soustraire son esprit si droit à la malice des hommes, et abriter son cœur contre le mensonge... Mort à la fleur de l'âge, il a fourni une longue carrière, parce que son âme fut toujours agréable au Seigneur. Aussi Dieu s'est hâté de le retirer du foyer de la corruption. » (*Livre de la Sagesse, chapitre 4.*) (*Hai-phong, 24 octobre 1885, M. de Bonde au chanoine Guillibert.*)

Peu de temps après, écrivant aux élèves du collège catho-

1. Sidi-Bel-Abbès, 6 février 1886, le sergent Colin à Madame Hart. — Arguo, 15 février 1886, le sergent-major Andrés à Monsieur Hart. — Réponses du sergent Lichtenberger aux questions de Madame Hart en mars 1886.

lique d'Aix, le prêtre-martyr exhalait encore sa douleur et son admiration pour le nouveau Jonathas moissonné dans son printemps. Il disait : « Que de victimes de 20, 24, 27 ans ! Leur vie était la joie de leurs familles. Maintenant ils dorment l'éternel sommeil sur cette cruelle terre du Tonkin qui tue par ses maladies ceux qu'épargne la guerre !

« Parmi ces tombes, il en est une que je ne verrai sans doute jamais, et sur laquelle cependant mes larmes tombent brûlantes et amères. Pauvre cher Lionel ! si heureux de combattre pour la France, si fier de ses galons noblement gagnés ! Après avoir, à Formose, échappé comme par un miracle à la mort ; au moment où je lui annonçais, de la part du colonel Dugenne, que son courage et son dévouement allaient recevoir leur récompense et que la médaille militaire devait lui être remise ; dans la plénitude de la force et de la santé, il tombe victime d'une fièvre impitoyable, et son dernier cri d'amour est pour sa mère !

« Je l'ai pleuré comme on pleure les braves et les soldats chrétiens. Trois fois j'ai offert, pour cette âme si pure, le sacrifice de la messe, et j'ai demandé à Dieu de consoler sa mère et de vous donner à tous une mort aussi belle... Ah ! de quel œil Dieu aura regardé ce lit d'agonie où Lionel expirait ! Dans l'offrande de cette vie, tout était pur, tout était digne de la France, tout était mûr pour le ciel !

« Dans une de ses lettres, ce cher enfant me disait : Mon Père, soyez tranquille sur mon compte ; grâce à Dieu, je suis et je resterai tel que vous m'avez connu... J'espère que Dieu ne me laissera jamais succomber au mal.

« Ne pleurez donc pas sur ce cher Lionel, car sa mort a été précieuse devant le Seigneur, mais prenez-le pour modèle. Anglais, il est mort pour la France ; chrétien, il est mort dans l'amour de son Dieu. » (*Hai-phong, 11 décembre 1885, M. de Bonde aux élèves du collège catholique d'Aix.*)

Le courrier de Chine, arrivé le samedi 5 décembre, apporta en France la douloureuse nouvelle de la mort prématurée de notre jeune héros. Après les premières émotions, qui furent terribles au château de Rousset et chez les amis de Lionel, ce fut partout la même impression de paix et de consolation chrétiennes qui embauma les âmes au souvenir du jeune chrétien. On ne se le représentait plus qu'avec la palme des martyrs et l'auréole des élus.

« On n'a encore aucun détail, écrivait, dès le lundi 7 dé-

cembre, le pieux chanoine qui fut plutôt le père que le supérieur de Lionel, mais dans le campement éloigné où se trouvait son bataillon, il est probable qu'il n'aura pas eu de prêtre... Dieu, qui se réserve les holocaustes de bonne odeur, en ôtant de ce monde ce beau jeune homme de vingt ans... aura suppléé à l'absence de son ministre en multipliant ses grâces dans l'isolement et la souffrance de ces deux jours de maladie... Nul doute que cet excellent jeune chrétien, mort en définitive pour la défense du christianisme et des missionnaires de l'Extrême-Orient, n'ait son salut assuré. » (*Aix, 7 décembre 1885. Le chanoine Guillibert au P. P.*)

Et certes, comment pourrait-il en être autrement. N'avons-nous pas vu Lionel, dans tout le cours de cette biographie, pourvoir régulièrement aux besoins spirituels de son âme ? Ne savons-nous pas qu'il priait journallement, qu'il recevait les sacrements toutes les fois qu'il en avait l'occasion, qu'il ne se séparait jamais de son scapulaire, que la pensée de Dieu lui était familière, et que, dans les heures difficiles, il se jetait, comme d'instinct, sous le manteau de la sainte Vierge et dans le Cœur de son Dieu ? Non, ce jeune chrétien n'a pas été pris au dépourvu par la mort. Pour lui se vérifie la consolante parole du Livre sacré : Le juste, s'il est subitement ravi par la mort, a la douce surprise d'être aussitôt introduit dans le repos éternel : *Justus, si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* » (Sap. 4.)

« Si je meurs sur le champ de bataille, écrivait-il dans son testament, le 9 octobre 1884, deux ans jour par jour avant son dernier soupir, je souhaite ardemment que Dieu me juge avec miséricorde, parce que je crois à lui de toute la fermeté dont je suis capable, sans chercher à discuter les vérités révélées par lui et que nous enseigne notre infallible et sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine. » Et pour indiquer les inébranlables garanties de ses espérances de salut, il ajoutait qu'il fut toujours le serviteur de la Mère de Dieu. « J'ai toujours eu, disait-il, de la dévotion pour la sainte Vierge, les Anges et les Saints, même dans mes pires instants d'entraînement et d'erreur. »

Dieu, de son côté, veillait sur son prédestiné. Pendant les derniers mois de sa vie, en effet, Hart reçut au Tonkin de nombreuses lettres qui attestent ce soin mystérieux de la Providence. On lui écrivait de toute part que partout on redoublait de ferveur en priant pour lui. On lui rappelait

plus instamment les pensées de la foi. On ne craignait pas d'appeler son attention sur la nécessité pour lui de se surveiller, de vaincre sans cesse les défauts de son âge et de songer à mourir saintement.

Voici quelques extraits de ces lettres édifiantes; elles sont le rayon surnaturel qui éclaira les derniers jours du voyageur, déjà en vue de la céleste patrie. Écoutons d'abord un de ceux qui connurent le plus complètement l'âme du héros :

« Votre lettre si enthousiaste, si vaillante, si chrétienne, et aussi si vivement désirée, est arrivée le 20 juin, à la veille de saint Louis de Gonzague, après être restée deux mois en route. Je l'ai reçue avec une profonde joie, et, je dois le dire, je l'ai lue et relue avec respect. Vous êtes un brave et un *chrétien*. Dieu soit béni de ce qu'il me conserve ainsi mon Lionel tout entier. Je vous félicite.

« Dans nos pauvres prières et saintes veilles d'adoration, nous demandons à la sainte Vierge de vous garder et de ne pas vous priver des secours de notre sainte religion. Vos amis sont ravis de ce que nous avons été exaucés jusqu'ici. Courage! continuez à être un solide soldat de JÉSUS-CHRIST. Nous continuons à vous aimer et à prier pour vous.

« Mon pauvre cher fils, au moins offrez bien au bon Dieu toutes vos fatigues, et *vivez habituellement en état de grâce*, selon votre coutume, afin que tout ce que vous souffrez soit méritoire devant Dieu. » (*Aix, 22 juin 1885.*)

Et sa vénérée grand'mère à son tour lui écrivait : « Dieu te protège évidemment, cher enfant, car autrement tu n'aurais pas échappé à tous les dangers qui t'environnent encore. Tu as fait ton devoir en homme de cœur, en *chrétien*. Tu nous a ainsi donné le bonheur et l'occasion de pouvoir mieux apprécier ton beau caractère et tes sentiments d'honneur et de piété. » (*Marseille, 1^{er} août 1885.*)

Puis sa mère, en un langage virilement chrétien, lui disait : « Le 30 mai dernier, à Maurice, notre bonne vieille tante de Fondamière s'est éteinte comme un ange. Sa vie a été remplie selon Dieu. Il me semble que la mort doit être facile à ceux qui ont bien vécu. Combien, en ce moment-là, ont dû regretter une existence désordonnée et que Dieu et la morale réprouvaient!

« Je t'en prie, mon cher Lionel, reste bon *chrétien* et ne te laisse pas séduire par les mauvais discours des méchants. La plupart d'entr'eux ont un triste passé. Si leur orgueil n'était

pas là, ils avoueraient qu'ils le regrettent. Ils aiment mieux maudire la vie et montrer le poing à ce Dieu qu'ils voudraient nier !

« Je pense souvent avec terreur qu'à ton âge, où les impressions sont si vives et si légères, tu es exposé à négliger tes devoirs religieux et même à oublier Dieu. Songe, mon cher enfant, qu'il t'a sauvé l'existence, et que sa bonté me soutient au milieu de toutes mes inquiétudes. J'ai sans cesse imploré le secours de la sainte Vierge pour toi. Réponds-moi sur ce point, qui me préoccupe beaucoup. » (*Rousset, 4 juillet 1885.*)

Le pieux sergent répondit à toutes ces lettres embaumées de sentiments si religieux, en les plaçant respectueusement à côté de l'Évangile selon saint Luc qu'il avait reçu de sa mère, et il ne s'en sépara qu'à son dernier soupir. Il proclamait ainsi, que, si la parole de JÉSUS-CHRIST fut son unique règle de conduite, ses parents et ses amis n'avaient pas trop présumé de sa vertu en le tenant ainsi pour *un bon chrétien et un bon soldat.*

Ce bon chrétien, ce bon soldat, pourquoi DIEU nous l'a-t-il si tôt ravi ? Est-ce parce qu'à cette époque néfaste, il vaut mieux descendre dans la tombe que d'assister aux épreuves de l'Église et aux malheurs de la patrie ? Oh ! sans doute, ils sont heureux ceux qui, en ces jours maudits, s'endorment dans le Seigneur ! Mais le Père céleste a de plus magnifiques desseins : il se choisit de pures victimes dont le sacrifice, uni à celui du Calvaire, peut seul nous sauver. Il fait de ces jeunes existences une auréole à notre sainte religion, dont elles attestent l'immortelle vitalité. Il nous donne des modèles dont la foi et la vertu étonnent les sceptiques et relèvent les découragés.

Quel est, en effet, celui qui, après avoir parcouru la vie de ce jeune militaire si aimant, si courageux et si pieux, ne sera convaincu que l'on peut, même en ce siècle incroyant et frivole, être un fils accompli, un vaillant soldat, un chrétien, un saint ?



Chapitre vingt-cinquième.

5 décembre 1885 — 17 décembre 1886. — Translation
du corps de Lionel en France. — Obsèques solen-
nelles à Rousset.

LE patriarche Joseph, sur son lit de mort, avait ordonné de ne pas abandonner sa cendre dans la terre de la captivité. On sait avec quel respect fut accomplie sa volonté dernière. Les flots de la Mer Rouge, les sables du désert, les quarante années de vie errante, le renouvellement de sa postérité, tout dut céder, et le grand Libérateur fut enseveli dans la tombe de ses pères. Lionel Hart avait plusieurs fois, dans ses lettres, laissé percer un semblable désir : « Quel serrement de cœur, écrivait-il en quittant Formose, quel chagrin quand je pense que la tombe de nos amis demeure exposée à toutes les féroces profanations des Annamites ! »

Fort de ce vœu, si naturel à l'homme et si conforme à la tradition chrétienne, la mère du jeune héros s'arma d'une indomptable et sainte opiniâtreté. En vain une montagne de difficultés se dressa-t-elle contre ce désir sacré, né d'ailleurs spontanément en son propre cœur, à la première nouvelle du deuil qui la frappait.

La périlleuse exhumation du corps de Lionel, son rapide voyage à travers le Tonkin, l'Océan Indien et la Méditerranée, son arrivée dans la mère patrie, ses solennelles obsèques, sa pieuse sépulture enfin, prouvèrent une fois de plus que le Seigneur se plaît à exaucer les désirs du juste, et que le Père céleste ne résiste jamais aux larmes ni aux prières d'une mère s'appuyant sur son bras tout-puissant.

Que, par reconnaissance envers ce Dieu infiniment bon, il nous soit permis de dérouler brièvement la série de circonstances providentielles, qui ont ramené l'enfant de Rousset, au milieu des compatriotes auxquels il s'était si parfaitement identifié.

Notre bien-aimé légionnaire repose, avons-nous dit, à Phu-Ngo-Quang, dans l'intérieur du Tonkin. Sa tombe est surmontée de la croix de bois, qui a béni les derniers adieux

de ses amis et de ses chefs. Tout à côté, se dresse, au milieu d'un cimetière français déjà peuplé de martyrs, un monument élevé, par les soins du commandant Valette, à la mémoire de ses soldats, du 4^e bataillon du 2^e régiment étranger vaillamment tombés, sous ses yeux, pour l'honneur de la France et la défense de la Religion. « Détruisons les Français de terre, criaient les pirates en massacrant les chrétiens tonkinois, et nous aurons bientôt anéanti les soldats étrangers qui sont les Français de mer ! » « Vive la France ! » répondaient nos troupes en refoulant loin des chrétientés ces hordes de bourreaux. Nous ne surfaisons donc pas en acclamant comme des défenseurs de nos frères dans la foi, ces innombrables victimes de la guerre franco-annamite.

Se conformant aux instructions télégraphiées, le 5 décembre 1885, par la famille Hart, le colonel Dugenne fit promptement recouvrir, d'une maçonnerie en briques, la tombe improvisée de son regretté sergent. Il donna des ordres pour que la garnison de Phu-Ngo-Quang, préposée à la garde et à l'entretien du cimetière, veillât plus spécialement sur l'humble sépulcre de Lionel.

Selon toutes probabilités, de longs mois, des années même s'écouleront, pensait-il, avant que cette terre se rouvre pour rendre le jeune guerrier à la famille qui le réclame.

Cependant les parents de l'infortuné légionnaire se persuadaient, qu'ils recouvreraient sans trop de délais, les restes mortels auxquels ils préparaient un tombeau en terre chrétienne. Quelques-uns repoussaient toute espèce de doute à ce sujet. Quand surgissait un obstacle insurmontable à l'homme, ils levaient les yeux vers le ciel, et demandaient simplement un miracle au vaillant héros lui-même : « O frère bien-aimé, lui disaient-ils, votre retour parmi nous sera pour notre cœur le signe de votre crédit auprès de Dieu et de votre tendre protection sur nous ! » Une telle confiance ne pouvait être déçue : elle entreprit et mena à bonne fin une inextricable suite de démarches, dans lesquelles le doigt divin se montra manifestement et de mille manières.

Il s'agissait, qu'on ne l'oublie pas, de ramener de l'extrême frontière intérieure du Tonkin, le corps d'un simple sous-officier, emporté par une maladie contagieuse, et de l'inhumer au plus tôt parmi nous. On voit dès lors quel mur infranchissable s'élève contre une pensée aussi hardie : des bruits de choléra circulent dans les ports de la Méditerranée,

où ont abordé les malades de notre petite armée du Tonkin; les règlements sont devenus sévères et interdisent toute exception; les hostilités ne sont point calmées dans la région de Phu-Ngo, et les fièvres si funestes aux Européens y sévissent toujours avec violence. D'ailleurs, obtiendrait-on, par de hautes interventions, toutes les facilités désirables, il faudrait encore exposer sa vie, à la fureur des pirates annamites, et à l'insalubrité d'une contrée où le choléra est en permanence. Les hommes compétents conseillaient au moins d'attendre quelques années : ils voulaient gagner du temps, car, à leurs yeux, et ils le donnaient à entendre à demi-mot, on ne surmonterait jamais l'obstacle provenant de la cruelle impossibilité de retrouver d'une manière précise le corps de l'obscur soldat.

A toutes ces objections, Madame Hart répondait en activant ses démarches et en appelant à la bonté divine : « S'il le faut, disait-elle, je volerai moi-même vers les plages lointaines ! » La mère de Lionel, on le sait, était femme à exécuter un dessein aussi courageux.

Cependant onze mois s'étaient écoulés depuis la mort du jeune héros ; on approchait du douloureux anniversaire ; on touchait au terme du délai exigé, en temps ordinaire, pour les exhumations. Les espérances tiraient de cette date une nouvelle vigueur : elles étaient inébranlables.

Tout à coup se présenta au château de Rousset le fidèle Édouard Lichtenberger, ce pieux et loyal sergent, que nous avons rencontré si souvent aux côtés de Lionel, ce frère d'armes qui ferma les yeux de son ami à Phu-Ngo, et présida ses humbles funérailles. Lichtenberger avait déjà un pied dans la famille Hart ; il y était déjà connu par ses touchantes lettres sur son regretté compagnon ; il fut considéré comme un parent, entouré d'égards et de respect (1). Ce sergent, Alsacien d'origine, jugea bientôt par lui-même de l'inconsolable deuil, que sa présence accroissait encore en ravivant sans cesse le souvenir de son glorieux ami. Il s'en émut,

1. Le sergent Édouard Lichtenberger a du sang français le plus pur dans les veines. Il est le deuxième fils d'une héroïque Alsacienne qui, pour ne pas devenir Prussienne en 1870, vendit à bas prix ses petites propriétés, et, quoique veuve, émigra, avec ses quatre fils encore enfants, à Saint-Dié, où elle possédait quelques modestes biens de famille. Là, elle fut contrainte, par les nécessités de la vie, de se séparer de ses jeunes enfants, qu'elle confia au Patronage des Enfants-Alsaciens. Dieu récompensa ce nouveau sacrifice. Son fils aîné est maintenant prêtre et missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit ; le quatrième suit la même vocation ; le troisième est un honnête horticulteur en Bretagne.

et, pour l'adoucir, il s'offrit à refaire le voyage du Tonkin, et à en rapporter le corps de son bien-aimé camarade. Il venait d'être libéré de son service militaire : il pouvait donc disposer de son temps et de sa personne.

Ce dévouement fut un baume aux épreuves de tous les enfants de Madame Hart, mais celle-ci ne consentit à l'accepter, que lorsque la mère de Lichtenberger eut béni l'inspiration de son fils, par ces paroles admirables de piété : « Va, mon enfant, lui écrivit-elle ; va où Dieu t'inspire et où ton cœur te conduit. Le Seigneur t'a dirigé partout ; il te protégera encore. Tu es partout sous sa main : ne l'oublie pas et sois bon chrétien. »

En conséquence, sans perdre de temps, l'ancien légionnaire alsacien s'embarqua à Marseille le 26 septembre. La mère, les frères et les amis de Lionel lui firent cortège jusqu'aux Messageries maritimes, et l'embrassèrent avec des angoisses, mêlées aux meilleurs souhaits pour l'accomplissement de sa pieuse mission. Allez, jeune Alsacien demeuré Français au prix de mille sacrifices ! Que l'ange de Dieu vous couvre de ses ailes ; ramenez-nous au plus tôt celui qui n'aurait pas dû nous quitter !

La traversée s'effectua en trente-six jours, et le 2 novembre, le messager de la charité aborda à Haï-Pong.

Écoutons son récit, aussi émouvant que simple dans sa forme. « Le soir même de mon débarquement, je me suis rendu chez M. Roque, grand et honorable commerçant d'Haï-Phong, et mandataire de Madame Hart pour traiter, auprès du gouvernement militaire et civil du Tonkin, de l'exhumation de son fils.

« Le lendemain, mercredi 3 novembre, j'ai été embarqué par M. Roque sur le *Tra-Ly*, une de ses chaloupes à vapeur. Je suis parti d'Haï-Phong à sept heures du matin pour remonter le fleuve. J'emmenais avec moi trois bières, et les ouvriers chinois qui devaient les fermer et les souder.

« Le 4 novembre, à huit heures du matin, je parvenais à Ha-Noï, où le frère de M. Roque, agent général de la marine marchande de la colonie, me présenta au général Jamont, qui avait déjà donné des ordres à Phu-Ngo-Quang en ma faveur, et qui me fit faire aussitôt, par le Directeur général de la Santé, les pièces et certificats nécessaires pour l'exhumation du corps et son transport en France. Porteur de toutes ces pièces pour le commandant d'armes de Phu-Ngo-Quang,

je fais route vers ce poste le même jour. Parti d'Ha-Noï à midi, je remonte le Fleuve Rouge, et entre, vers six heures de soir, dans la rivière Phu-Ly.

« La nuit étant venue, je fais halte à côté de la mission catholique de Hong-Sô ou Ké-Sô, construite sur la rive droite du fleuve. Je reprends la navigation le lendemain matin à la pointe du jour. Le fleuve devenait plus étroit, moins profond et plein de rochers. Je pris un pilote chrétien. La grande chrétienté de Hong-Sô se maintient toujours très ferme et surtout glorieuse au milieu de nombreuses persécutions. Cette mission, la plus belle et la plus grande de la province de Van-Dink, est protégée par nos troupes. Elle est située sur le fleuve, au pied d'une grande chaîne de montagnes, entre les deux places fortifiées de Phu-Ly et de Phu-Ngo-Quang. On y remarque surtout avec émotion une église surmontée de deux hautes tours carrées, et portant, sur son pignon du centre, une grande et belle statue de l'Immaculée Conception. Les missionnaires sont espagnols. Lionel vous a déjà fait saluer cette mission et cette statue de la Vierge, dont sa piété avait été si vivement consolée.

« Notre chaloupe accosta enfin à l'appontement du Phu-Ngo-Quang, le 5 novembre, à neuf heures du matin. Quelques minutes après, ayant donné, par le sifflet de la machine, le signal de notre arrivée, je fus conduit par le planton au capitaine Larivière, commandant d'armes de Phu-Ngo-Quang. Je remis à cet officier toutes les pièces relatives à l'exhumation ainsi que la lettre de madame Hart. Ce capitaine des tirailleurs tonkinois, qui, d'ailleurs, avait été prévenu par les lettres de madame Hart et qui avait déjà reçu tous les ordres du général Jamont, se montra on ne peut plus charmant à mon égard ; aussi ne me fit-il pas perdre le temps. Les coolies tonkinois transportèrent les cercueils au cimetière, où je m'étais déjà rendu, accompagné du médecin-major, du commandant d'armes et de l'infirmier de ce poste.

« La tombe, nouvellement restaurée, était couverte de la maçonnerie en briques faite par les soins du commandant d'armes, d'après les instructions reçues de madame Hart. La croix en bois que j'avais plantée là moi-même un an auparavant, était placée à la tête de l'ouvrage funèbre. Pour moi, il y avait toutes les indications sur l'emplacement de la tombe de Lionel Hart. L'ayant fait creuser moi-même, je la reconnus sans peine, au pied et à gauche du monument

élevé, par les soins de notre commandant, à la mémoire de nos soldats et de nos officiers du 4^e bataillon du 2^e régiment étranger.

« On procéda alors à l'ouverture de la tombe. Nos coolies enlevèrent soigneusement les terres par couches successives, préalablement aspergées, par le médecin-major lui-même, d'une dissolution de sels désinfectants. Après une heure de travail, nous découvrîmes le cercueil en bois assez bien conservé. Il fut complètement déchaussé de toute la terre qui l'entourait. On l'ouvrit alors, et la dépouille mortelle de mon pauvre ami parut à mes yeux. Ce fut avec une vive émotion que je reconnus parfaitement sa figure bien qu'émaciée. La terre, sablonneuse et très sèche, en avait permis la conservation.

« La partie inférieure du cercueil fut soulevée et soigneusement placée dans la nouvelle bière. Ce travail fut terminé en présence des témoins, et l'on fit la fermeture des trois cercueils : le premier était en bois de chêne, le second en plomb et le troisième en magnifique bois de sandal parfumé. Ce dernier fut alors couvert du drapeau national qui m'avait été remis par le commandant d'armes pour être offert à madame Hart.

« A cinq heures du soir, le cercueil, recouvert du drapeau, fut déposé sur le pont de la chaloupe à vapeur, dont la machine était sous pression. Je remercie alors de leur dévouement le commandant d'armes, M. le capitaine Larivière, ainsi que le médecin-major de Phu-Ngo-Quang, M. Nicolas Édouard, et à cinq heures et demie je fis route sur Nimh-Binh. La nuit me surprit dans un petit lac, au milieu de hautes montagnes rocheuses. Je m'y abritai sans bruit. Ces parages dangereux, que je connaissais déjà, sont très fréquentés par les pirates. Aussi je n'étais pas sans inquiétude. Nous veillâmes tous sous les armes ; nous avions à bord une quinzaine de fusils à répétition. Cette vigilance ne fut pas superflue. Bientôt, en effet, plusieurs jonques, montées par des brigands qui nous observaient, tentèrent de nous approcher, et, n'ayant pas répondu à plusieurs de nos appels, nous fîmes feu sur eux, à différentes reprises, pour les éloigner. Ils ne ripostèrent pas, mais se dispersèrent lentement dans toutes les directions. Je continuai à faire bonne garde toute la nuit avec mes dix-huit Chinois sous les armes. Le lendemain matin, 6 novembre, à la pointe du

jour, nous fîmes route sur Nimh-Binh, chef-lieu de la province, d'où j'ai pu télégraphier à M. Roque, à Hai-Phong. Nous étions hors de danger. A deux heures de l'après-midi, nous reprenions la navigation dans le cours du Fleuve Rouge, mais, la nuit nous ayant surpris, nous dûmes stopper à la montagne des Éléphants, à quelques kilomètres de Hai-Phong. Le lendemain, 7 novembre, à sept heures du matin, nous étions devant la maison de M. Roque.

» Le corps fut embarqué, le même jour à midi, sur le bateau des Messageries Maritimes le *Hai-Phong*, en partance, le 9, pour Saïgon. Le 8 novembre, lundi, les missionnaires d'Hai-Phong célébrèrent, à six heures du matin, le saint sacrifice de la messe dans leur chapelle, située à quelques pas de la rade, où stationnait le triple et lourd cercueil, qui n'avait pu être transporté dans la maison de Dieu. Il était bien juste que la sainte Église, qui est mère, elle aussi, se hâtât de bénir ce corps marqué par elle du sceau des élus. »

Du bateau *Hai-Phong*, les restes de notre héros furent ensuite transbordés et placés avec honneur sur l'*Oxus*, et ils reprirent le chemin de la France. Le navire, monté par le général Jamont, était commandé par un Breton, M. Lequerré.

M^{me} Hart s'était directement adressée au général Jamont, et lui avait exprimé ses immenses douleurs, et son désir de recouvrer au moins le corps de son fils. Le grand cœur de l'officier supérieur avait compris sans peine les exquis mais poignantes angoisses de cette mère éplorée. En vrai chevalier, il avait aussitôt mis son puissant crédit au service d'une courtoisie, qui, grâce à Dieu, est dans les traditions de notre belle armée française. La Providence ratifia ses loyales condescendances, en le chargeant de présider lui-même au retour des restes du guerrier, dont la valeur le ravissait, et qu'il savait pleuré avec de si abondantes larmes.

Le sergent Lichtenberger ne perdait pas de vue son précieux dépôt, et le dévoué M. Roque, qui était à bord, lui continuait sa sollicitude. Ainsi protégé, le corps de Lionel entra dans le port de Marseille le 16 décembre, à dix heures du matin. Le lendemain, un vendredi, jour béni entre tous par les fortifiants souvenirs de la Passion du Sauveur, un petit groupe recueilli attendait sur la rive de la patrie : c'étaient Villiers et Walter, les frères du martyr, ses sœurs,

son beau-frère, en tenue d'officier, M^{me} de Keating, quelques amis, et le capitaine de Colomb, revenu plein de gloire de l'expédition du Tonkin, où, dit-il, il a laissé son cœur. Un piquet de soldats se préparait à saluer celui qui est vaillamment tombé à l'ombre du drapeau. La religion est aussi présente: elle vient pleurer et prier sur le chrétien fidèle à Dieu jusqu'à son dernier soupir.

Enfin les voici, ces reliques désirées! Toutes les têtes se découvrent et s'inclinent, les larmes se mêlent aux prières du ministre de Dieu qui bénit. Les honneurs militaires sont rendus, et le char funèbre prend lentement la route de Rousset.

Dans la soirée de ce même jour, Lionel rentre dans ce château que trois ans et un mois auparavant, jour pour jour, il avait quitté malgré tant de déchirements, et dans l'enthousiasme du plus ardent dévouement. Madame Hart reçoit à genoux son glorieux enfant, et elle le place, parmi les fleurs et les flambeaux, dans ce salon où elle l'avait embrassé pour la dernière fois. Qui redira les soupirs, les larmes et les prières qui l'entourèrent pendant deux jours et deux nuits passés au milieu de sa vénérable parenté?

Un parfum de piété et de résignation, mêlé aux suaves émanations du bois de sandal, dont était fait le cercueil, envahit doucement toute l'habitation de la famille en pleurs. L'âme de tous en fut pénétrée comme d'un baume céleste: la paix, les pensées chrétiennes se dégageaient de cette tombe consacrée par la vertu et le patriotisme. On se sentait le cœur brisé, mais soutenu par d'immortelles espérances. La mère du jeune guerrier fut la première à éprouver le charme de cette mystérieuse atmosphère. Elle avait réclamé son fils; il est accouru à cet appel maternel. Que pouvait souhaiter de plus la mère d'un héros, mort comme un prédestiné?

Les mères néanmoins formulent parfois des désirs dont elles seules ont le secret. On entendit cette femme désolée murmurer, en face de cette bière qu'elle baignait des pleurs: « Oh! si l'on ouvrait ce sépulcre! A ma voix, mon enfant se raviverait et se jetterait dans mes bras! » O mère, votre vœu sera exaucé! N'avez-vous pas mille fois confié à Marie ce fils de votre tendresse? La Vierge fidèle vous le rendra. Ne vous l'a-t-elle point annoncé déjà par ce scapulaire et cette médaille qui ont reçu le dernier souffle de votre Lionel bien-aimé?

Mais, nous l'avons dit, la résignation entra au château de Rousset avec la cendre du regretté légionnaire; elle s'y fixa avec ses grâces divines, quand on y vit la modeste croix de bois, qui avait remplacé le prêtre aux premières funérailles du légionnaire, et qu'une pensée délicate avait apportée de la terre annamite. Le signe consolateur de notre rédemption ayant déployé l'étendard de la foi au milieu d'une famille de catholiques de vieille roche, toutes les douleurs s'inclinèrent avec soumission devant la volonté du Seigneur et ses insondables desseins envers nous. Cette croix est pieusement conservée par la famille Hart. Quel glorieux et consolant trophée!

Cependant le quatrième dimanche de l'Avent, 19 décembre, avait été fixé pour l'inhumation solennelle. Tout y fut digne de la mémoire d'un soldat chrétien. L'amitié la plus sincère et la religion en firent le principal ornement. Dans nos paroisses rurales, grâces soient rendues à Dieu, on a encore les nobles traditions de la vraie charité, et l'on ignore la feinte.

La population de Rousset avait déjà pris sa part au deuil, dont la frappait la perte d'un jeune homme qui, on se le rappelle, l'avait loyalement aimée; elle accourut pour honorer un de ses enfants devenu une de ses gloires. Les jeunes gens firent cortège à leur frère d'adoption, en entremêlant les airs funèbres de leur fanfare avec les chants de la sainte liturgie et les cantiques sacrés des congrégations. Le saint sacrifice fut célébré avec pompe dans l'église paroissiale ornée de tentures. M. Guillibert, vicaire-général, offrit la Victime sacrée pour le repos de son ancien disciple; il était assisté par M. l'abbé Mallet, qui fut professeur de mathématiques de Lionel, et par un autre prêtre ami. Toute la parenté du vaillant héros et sa mère elle-même assistaient à l'oblation du Sang divin, répandu au nom de tous pour l'âme du martyr de la patrie.

Afin de se conformer aux ordonnances synodales du diocèse d'Aix, qui interdisent l'éloge des morts en présence de leur cercueil, le prêtre monta en chaire à l'Évangile. En quelques mots rapides, le ministre de Dieu défendit, au nom de l'Église et avec saint Paul, de pleurer à la manière des impies: « Gardons-nous, disait-il, de désespérer, comme si nous ne savions rien sur le sort de l'édifiant guerrier, qui s'est pieusement endormi sur le sein de Dieu. Nous n'avons, en effet, rien à apprendre au sujet de

Lionel. Dans une solennité semblable, le prêtre éminent, qui est à l'autel, vous a raconté comment le jeune Hart avait su vivre en chrétien et garder son cœur à Dieu. Une âme de cette trempe est une âme juste ; le Seigneur ne saurait l'abandonner. Et ce corps rapporté de si loin ? Il reflurira comme le lis immaculé, et ce sera auprès du Dieu de l'Eucharistie et pour l'éternité. Consolons-nous donc, et acceptons les leçons de notre jeune ami. Nous le reverrons si nous suivons la route du devoir et si nous imitons ses vertus. Que ses parents désolés se consolent aussi : *Votre fils, votre frère ressuscitera*. Dieu m'ordonne de vous l'annoncer : n'en doutez jamais ! »

Les saints mystères accomplis, l'illustre et modeste sous-officier fut conduit à sa dernière demeure, où l'Église répandit encore ses bénédictions et ses prières suprêmes. Il fut déposé en un paisible caveau, où dort avec lui un petit ange, son neveu Olivier Mailly, dont la cendre immaculée attend, elle aussi, la glorieuse résurrection. Puis, le légionnaire intrépide, le héros de l'extrême Sud-Oranais, le blessé de Formose, le décoré du Tonkin, le martyr du Phu-Ngo fut salué par un officier au nom de l'armée française. Ce militaire évoqua, en un style concis et énergique, les hauts faits d'armes de Lionel et son attachement aux habitants de Rousset. Il associa à sa gloire le souvenir de quelques autres compatriotes récemment tombés au service de la France au Tonkin (1).

1. Parmi ces jeunes héros, il faut mentionner Auguste Ravel, emporté, lui aussi, par les impitoyables fièvres du Tonkin, au moment où il songeait à rapporter à sa mère sa médaille militaire et ses galons d'officier, gagnés par cinq années d'un service irréprochable, Ravel, né à Peynier en face de Rousset, avait été, comme Lionel, élevé par des parents et des maîtres chrétiens et comme lui il est mort sur les plages lointaines au service de sa patrie.

Après sa première communion faite dans l'édifiante paroisse de Peynier, il passa un peu plus de deux ans au collège catholique d'Aix. Il y étudia d'abord sous M. le Chanoine Roux, supérieur du petit séminaire, et ensuite sous M. le Chanoine Giraud, qui, en qualité de supérieur, ouvrit le collège catholique dans une partie du splendide séminaire diocésain.

Pendant sa rhétorique, en 1879, Auguste Ravel fut envoyé à Paris, au pensionnat du Très-Saint-Cœur de Marie. Il y continua ses études de latin et s'y adonna plus spécialement aux sciences mathématiques, sous la direction des Frères Maristes, pendant près de trois ans. En partant pour la capitale, il se sentit vivement ému des larmes de sa mère, mais refoulant sa propre douleur, il raviva tous les courages par cette pensée aussi chrétienne que gracieuse : « Mais, dit-il à ses parents, nous n'y songeons pas ! Je quitte le collège du Sacré-Cœur de Jésus et c'est pour aller au pensionnat du Saint-Cœur de Marie : Oh ! ne soyez donc pas en peine de moi. »

Ses études achevées, Auguste était un jeune homme d'une douceur qui contrastait avec son âge, et d'une timidité pleine de charmes. Il ne se plaisait qu'avec quelques intimes et ne voulait jamais sortir de la maison paternelle. Ces dehors aimables ne

Enfin, la tombe se referma, et chacun en se retirant s'animait au courage chrétien et rêvait de l'éternelle patrie. Au

faisaient que relever davantage son âme virile et guerrière. Il s'enrôla bientôt dans le vingt-quatrième régiment de chasseurs à pied et débuta si bien à Villefranche (Alpes-Maritimes), qu'il fut nommé successivement caporal et sergent, dès que les délais exigés le permirent.

Sur sa demande, il partit, le 11 juin 1885, pour le Tonkin, en qualité de sous-officier instructeur au premier régiment des Tirailleurs Tonkinois. Ce départ coïncida avec un pèlerinage du diocèse d'Aix à Lourdes. Ce fut l'occasion d'un sacrifice incompréhensible aux yeux des chrétiens à courte vue. Madame Ravel ne crut pas devoir modifier ses projets de dévotion envers la Vierge Immaculée : elle se rendit à Lourdes avec sa fille et elle se priva ainsi d'aller embrasser son fils à Marseille. Elle préférait assurer à ce fils bien-aimé la puissante protection de la Mère de Dieu plutôt que de s'accorder une satisfaction purement humaine, quoique légitime.

Auguste séjourna neuf mois au Tonkin dans la ville de Hanoï. Il y apprit successivement la mort de Lionel Hart son compatriote, et celle de M. l'abbé de Bonde son ancien maître d'anglais. Sous le coup de ces tristes nouvelles, le jeune tirailleur écrivait, en janvier 1886, à ses parents auxquels il offrait les vœux de sa piété filiale : « J'espère bien voir à Peynier et au milieu de vous les premiers jours de l'année prochaine ! » Oui, les parents et le fils se reverront, mais dans la vraie patrie et pendant les années éternelles. Auguste succombait, en effet, à une fièvre violente, après quelques jours de maladie à l'ambulance de Hong-Hoa, le 20 mai 1886.

Deux mois après, la nouvelle de cette mort redoutée fut transmise avec une inqualifiable indécatesse, au milieu des bruyantes folies du 14 juillet, au père de Ravel, qui, foudroyé par le malheur qui le frappait, dut être porté sur son lit où il demeura longtemps paralysé et où il faillit expirer de douleur. La mère et la sœur du jeune soldat avaient fui les orgies de la fête de l'assassinat, elles étaient à la campagne. Mandées auprès de M. Ravel, elles n'apprennent leur deuil que par les signes du moribond, qui parvient à leur faire comprendre qu'il s'agit d'un télégramme venu de très loin. La mère d'Auguste entrevoyant la cruelle vérité : « O Vierge Immaculée, s'écrie-t-elle en tombant à genoux au pied du lit de son mari agonisant, Vierge sainte, je vous avais confié mon enfant à Lourdes. Il était à vous ! Vous n'avez pas laissé périr son âme ! » Et ces paroles entrecoupées de sanglots ouvrirent une source de larmes, dont l'amertume sanctifiée fut la première prière pour le repos de l'âme du bien-aimé défunt.

Auguste Ravel était bien effectivement l'enfant de la Mère de Dieu : né au mois de Marie, le 22 mai 1861, il portait le nom d'Auguste-Clément-Marie, il avait fait ses premiers pas à l'église devant l'autel de Marie et il s'était endormi dans le Seigneur, presqu'au jour anniversaire de sa naissance, le 20 du mois de la Vierge 1886.

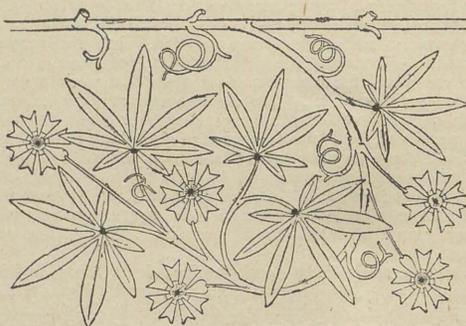
Dans une lettre écrite, par son capitaine, quelques mois avant sa mort, à un ami de la famille Ravel : « Vous pouvez annoncer aux parents d'Auguste, était-il dit, que l'excellent sergent-instructeur touche à ses galons d'officier. » Et un peu plus tard ce même capitaine ajoutait : « Ravel a toutes les bonnes qualités, il a cependant un défaut : il aime trop ses soldats, il ne les punit ni assez souvent, ni assez rigoureusement. » Heureux reproche ! La bonté n'a-t-elle pas les promesses d'indulgence même auprès du Souverain Juge ?

A Peynier, les catholiques sont forts contre les ennemis de Dieu, parce qu'ils sont amis. Cette union puissante s'affirma pieusement par un service solennel pour l'enfant de la paroisse, tombé au loin pour la patrie.

La population et le clergé du voisinage s'y associèrent, le 7 du mois d'août, aux prières et au deuil de l'honorable famille du héros.

Le 4 du mois d'octobre suivant, fut remise aux parents d'Auguste la médaille qui lui avait été décernée le 2 mars précédent, et que, comme Lionel, il n'eut pas la joie de recevoir avant sa mort. Cette médaille, seul objet obtenu de tout ce qui avait appartenu au jeune officier, orne le sanctuaire de Lourdes, comme un témoignage de la fidélité du soldat envers la divine Consolatrice des affligés. Une pieuse fondation rappellera aussi au Petit-Séminaire d'Aix la mémoire de celui qui s'y forma aux vertus du chrétien et du français.

fond de tous les cœurs une pensée dominait; c'était celle du Psalmiste: « Hélas! pourquoi mon exil terrestre ne se termine-t-il pas aussi pour moi? » Et le souvenir de Lionel répondait en rappelant sa vaillante devise. « *Soyez fidèle au devoir jusqu'au bout*; la vie n'est qu'un rapide voyage; pour vous aussi bientôt sonnera l'heure du repos éternel! »



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
ASE 2164
BIBLIOTHÈQUE

Chapitre vingt-sixième.

Un ami de Lionel. — Gabriel Le Clos, officier de
marine, mort à 22 ans. — 1864-1886.

QUELQUES mois s'étaient à peine écoulés depuis la foudroyante mort de Lionel, et un de ses jeunes amis était, lui aussi, arrêté au seuil d'une brillante carrière. Quoique plus modeste encore dans son humble sphère, il se dégage de la vie de Gabriel Le Clos un tel parfum d'honneur chrétien, qu'elle doit servir d'épilogue à la biographie de Hart.

Nés l'un et l'autre dans ces îles africaines où la France est si ardemment aimée, ils furent condisciples au Lycée de Nice, ils passèrent par les écoles d'Aix, et après des luttes souvent identiques, ils tombèrent noblement au poste du devoir. Ils s'aimèrent comme deux frères, nous dit-on, et le Dieu qui les avait trouvés fidèles à sa loi n'a pas voulu que la mort pût les séparer.

Lionel, il est vrai, était d'une expansion merveilleuse et l'enthousiasme en personne ; Gabriel, au contraire, paraissait au premier abord froid et un peu raide. Mais ces deux âmes d'élite se confondent l'une dans l'autre par leur exquise amabilité, leur culte pour leur famille aussi bien que par leur esprit chrétien et leurs mœurs irréprochables. Avec des caractères tout différents, ils sont en peu de temps parvenus à la même sainteté et par les mêmes moyens.

Gabriel Le Clos naquit à Saint-Denis de la Réunion, le 15 février 1864. Par les Keating, sa parenté se rattache à celle de Hart, et sa famille, honorable à tous égards, est surtout recommandable par ses sentiments religieux.

Son père, M. Alexandre-Marie Le Clos, chrétien sincère, fournit une brillante carrière, et dans les épreuves d'une longue maladie, il honora sa foi par une résignation héroïque. A cinquante-trois ans, frappé de paralysie et contraint à la retraite, alors que, déjà officier de la Légion d'honneur, il venait d'atteindre le haut grade d'inspecteur de la marine, il fut assez maître de lui-même pour refouler, malgré le cri de la nature, toute parole de plainte. Dans cette pénible inaction et parmi de rudes souffrances, il se soumit à la

volonté de Dieu, simplement et sans murmure, comme un soldat accoutumé à obéir.

Madame Le Clos, femme intelligente et pieuse, était digne de son époux. Chargée presque exclusivement de l'éducation de ses cinq enfants, pendant les voyages de son mari, elle fut à la hauteur de sa noble tâche. Son influence fut prépondérante dans la formation des petites âmes de ses deux fils et de ses trois filles. Elle laissa une empreinte plus profonde et mieux marquée sur le cœur de notre jeune officier de marine. Gabriel se considéra toujours de fait comme son Benjamin, et ses frères et sœurs en faisaient autant. Aussi il trouvait tout naturel de s'attribuer le droit de se dévouer, et au besoin de se sacrifier pour cette mère chérie, en qui se concentraient toutes ses meilleures affections.

La première enfance de Le Clos s'écoula dans la paix et l'innocence du foyer domestique, mais à l'ombre de la croix. Les nécessités du commandement à bord le privaient de la vue de son père, parfois pendant des années entières. Ce sacrifice, accepté religieusement autour de lui, mais amer pour tous, le forma si bien, dès le berceau, à l'abnégation de soi-même, au profit des autres, par amour envers Dieu, que le fond de sa nature devint l'oubli de ses aises pour le bonheur de tous.

Élevé dans un tel milieu, Gabriel devait porter la double empreinte de la virilité paternelle et des charmes que la foi avait fait éclore dans l'âme de sa mère. Aussi, durant sa trop rapide existence, fut-il tout à la fois la joie et déjà même le soutien de ses intimes.

Quoique d'un caractère peut-être un peu altier et facile à irriter, la grâce avait si bien dompté la nature, que tous ceux qui l'approchaient, trouvaient en lui des délicatesses infinies, des attentions toujours nouvelles et le génie d'obliger.

Gabriel, arrivé à Aix pour faire son droit, entendit parler de l'Adoration Nocturne, mais il n'y prit pas garde tout d'abord ; puis il éprouva une sorte de crainte inconsciente pour cette œuvre, si mal jugée parfois de ceux qui l'ignorent. Son attention avait cependant été attirée sur les jeunes gens d'élite qui en faisaient partie, et il désira faire leur connaissance, dès les premiers jours. Sa timidité naturelle et sa réserve à nouer des relations le retardèrent plus d'un an ; ce ne fut que pendant sa deuxième année de droit, le 2 février 1883, qu'il se fit présenter au révérend Père Directeur par deux de ses

camarades, Dom Émile Bremond, aujourd'hui bénédictin de la Congrégation de France, et le R. P. Joannes Gransault, lui aussi voué depuis lors à Dieu dans la Compagnie de JÉSUS et missionnaire en Égypte. Dès cette première entrevue, qui eut lieu, sur le seuil de l'antique sanctuaire de Notre-Dame de la Seds, sa piété de bon ton imposa si bien la certitude de sa conduite irréprochable, qu'il fut admis sans retard parmi les brillants gardes du corps du Dieu caché dans l'Eucharistie.

Depuis lors, la ferveur et l'assiduité du pieux étudiant à toutes les adorations ne se sont point démenties. Il remplit même quelque temps l'office de secrétaire, et fit partie du comité de propagande eucharistique.

Dire quels heureux fruits de perfectionnement et de salut il recueillit dans cette œuvre toute surnaturelle, serait chose difficile, car Dieu seul en a le secret. Mais ce que l'on peut constater, c'est que son ardeur à s'approcher des sacrements s'accrut graduellement. Il en vint à la communion fréquente, ce qui pour lui exigea plus d'un sacrifice ; sa conscience un peu timorée lui persuadait, en effet, trop aisément, qu'il n'était pas assez bien disposé pour participer aux augustes mystères. Seule l'obéissance parvint à dissiper ces inquiétudes mal fondées, dont il ne triompha qu'après une lutte héroïque. Dès lors, la paix rentra dans son âme, et rien désormais ne put retenir Gabriel dans son essor vers le Dieu de l'eucharistie : sa docilité fut récompensée par des victoires de plus d'une sorte.

Par goût, il préférerait assister à la sainte Messe en un coin bien recueilli. Mais, sur un simple désir, il s'empressait de servir à l'autel. Alors ce beau jeune homme était comme transfiguré par sa foi : on aurait dit un ange, tant il était absorbé par sa sainte fonction.

Gabriel savait aussi se ménager souvent le temps de visiter le Très-Saint-Sacrement. On peut juger de la dévotion qu'il goûtait auprès du Dieu caché, par le trait suivant, que nous tenons d'un jeune avocat, son ami, jeune licencié en droit, actuellement en religion :

« Un jour d'adoration, ou au moins un dimanche, raconte son ancien condisciple, je rencontrai Le Clos, sur le cours du Roi René. Il m'invita à me promener quelques instants avec lui. Je lui dis que je ne pouvais accéder à son désir, parce que je me rendais à l'église. Aussitôt, d'un ton amical et avec un regard tout céleste, il me répondit en souriant dou-

cement et en me tendant la main : « *Ah ! vous aimez mieux aller auprès de Notre-Seigneur ! Oh ! vous avez bien raison.* »

Mais un étudiant qui pratique sa religion n'est pas un paresseux. L'application de Gabriel à ses études de droit et son assiduité au cours de la Faculté étaient exemplaires. Aussi était-il récompensé par des succès brillants, dont l'agrégation devait être, de l'avis unanime de ses professeurs, le couronnement naturel.

A l'époque des examens, son opiniâtreté au travail redoublait tellement, que M. le doyen Jourdan était obligé d'intervenir, pour modérer une si belle ardeur. C'était d'ailleurs un élève, dont il appréciait à tel point les qualités exceptionnelles, qu'il a pu écrire après sa mort ce billet à sa mère : « Cher Gabriel !... Je n'ai pas connu de plus noble cœur, de plus belle âme... »

Gabriel était timide sans embarras ; il avait des allures dignes et une tenue toujours correcte. « Je puis dire, écrivait après sa mort un de ses anciens camarades, que j'ai toujours été frappé de la pureté et de la sérénité de son front, et aussi par son regard calme et modeste. »

S'il était plein de prévenances et d'affabilité pour les autres, on peut dire qu'il était austère dans sa vie privée, et l'on a des raisons de croire qu'il savait s'armer contre lui-même des saintes rigueurs de la pénitence qui, quoi qu'en disent les hommes de plaisir, sont encore le meilleur élixir de santé.

Il se livrait avec discrétion ; mais quand il avait laissé voir son cœur, on l'aimait irrésistiblement, et lui-même ne retirait jamais son amitié. Cependant il savait ne point se départir en toute occasion d'une réserve de bon ton qui le rendait aimable, sans ombre d'importunité.

Son affection pour son père ne le cédait point à son amour pour sa mère, mais elle s'embellissait d'une sorte de vénération pleine de charmes. M. Marius Bénét, un de ses amis, l'ayant rencontré un jour, en voyage avec M. Le Clos, remarqua avec quelle filiale sollicitude il s'empressait auprès du cher malade, poussant son religieux respect, sorte de reflet des traditions d'un autre âge, jusqu'à s'interdire de s'asseoir devant lui.

Tel était d'ailleurs son esprit de sacrifice, qu'il faisait bon marché de ses goûts et de ses inclinations les plus légitimes, dès lors qu'il pouvait procurer quelque satisfaction ou quelque

soulagement aux siens. La générosité, sous sa forme la plus humble et la plus simple, le don de soi, sans faste et sans apparat, lui était habituelle, et c'est dans cette vue, qu'il sacrifia l'agrégation après ses études de droit, pour entrer dans le commissariat de la marine, où il pouvait rendre de plus grands services à sa famille.

Gabriel, durant son séjour à Aix, fut encore un membre zélé des conférences de Saint-Vincent de Paul, on s'y rappelle avec quel dévouement, il essaya de procurer les derniers sacrements à une malheureuse ancienne institutrice, tombée dans la misère et dans l'impiété et qui fut un jour trouvée morte sans avoir reçu les secours de la religion. M. Ferdinand Amalbert, son ami et son compagnon, dans ses visites de pauvres, s'était, dans le même but, ingénié à procurer de plus abondantes aumônes à cette infortunée, et Gabriel, nanti des provisions que la mère d'Amalbert lui achetait, poussa un jour le dévouement jusqu'à faire lui-même la soupe pour la malheureuse incrédule. La fin misérable de cette impie le contrista sans mesure. Confiant cependant dans la miséricorde divine, il pria et fit prier pour cette âme infortunée.

Son esprit de charité se manifestait dans les plus petites circonstances de la vie. C'est ainsi qu'un jour, comme il revenait brisé de fatigue, avec quelques amis, d'une excursion à Sainte-Victoire, il se chargea lui-même au retour, pour épargner ses compagnons de route, d'une course supplémentaire, quoique ses amis fussent logés plus près que lui du lieu où il fallait se rendre.

Le saint jeune homme était devenu l'enfant du Père Directeur, qu'il voyait régulièrement chaque jour. Par délicatesse, il venait le prendre à son logement du Cours, où l'exécution des décrets l'avait forcé de chercher un asile, et il l'accompagnait en ville pour le repas de midi, car il savait que le Père, accoutumé à la vie commune, répugnait à traverser seul les rues et à sortir sans *socius*; mais, pour mieux cacher le service qu'il lui rendait, il se plaisait à dire qu'il ne sortait si souvent que par besoin de grand air.

Il fit une retraite en 1884, avec vingt-cinq autres messieurs, à Saint-Joseph du Tholonet, où il sanctifia la cellule 19, et remplit l'office de bibliothécaire. Cette retraite lui laissa un impérissable souvenir, et, en ayant été privé en 1885 par la maladie de son père et en 1886 par son séjour à Brest, il écrivait, cette année même, au Père Directeur, le vendredi

4 mai : « Quand vous recevrez cette lettre, mon Père, vous serez de retour de la Retraite : *cette chère Retraite du Tholonet* ! Hier, je regardais les photographies qu'avait faites M. de Magallon du groupe des retraitants de 1884. Je revoyais les camarades de Provence, je me reportais à l'heureux temps, où j'étais avec eux et pouvais prendre part à toutes leurs réunions..... Je vous demande, mon Père, tous les détails possibles sur cette retraite... quels sont mes camarades qui y ont assisté ; par qui a-t-elle été donnée, etc... »

Il avait pour la sainte Vierge et pour l'ange Gabriel, son patron, un culte particulier. Avant la résurrection de la Congrégation dite du P. Aubert et réservée aux Messieurs, il voulut se consacrer à Marie et devenir Chevalier de Notre-Dame. Pour cela, il n'eut pas le sot respect humain de croire qu'il dérogerait à sa dignité de docteur en droit, en sollicitant cette faveur à la Congrégation des enfants des Écoles chrétiennes, et le 2 février 1885, il fit sa consécration d'enfant de Marie et en reçut la médaille. Cet acte fut accompli pieusement avec une dignité pleine d'une charmante simplicité.

Le 25 mars suivant, Gabriel entra dans la Congrégation des Messieurs, renaissant après avoir vu son existence suspendue durant de trop longues années ; on installait ce jour-là ses nouveaux dignitaires. Enfin le 3 mai, il célébra avec la Congrégation le jubilé accordé par Léon XIII aux congréganistes du monde entier, à l'occasion du troisième centenaire de la *Prima Primaria*.

D'ailleurs, détail touchant montrant bien la tendre piété de cette âme prédestinée, il ne se passait pour ainsi dire pas de jour qu'il n'allât rendre ses hommages à la Reine du Ciel, dans son antique et vénéré sanctuaire de la Seds, qui, nous l'avons dit plus haut, lui ouvrit la porte des œuvres où son âme devait s'affermir et grandir en vertu.

Son esprit éclairé par la foi se plaisait naturellement à la lumière des choses divines, à tel point que, dans les œuvres des Maîtres, les chefs-d'œuvre qu'il comprenait le mieux c'étaient les sujets religieux. L'Annonciation du Guide et le même sujet admiré à Saint-Etienne du Mont, à Paris, avaient, de la sorte, tout particulièrement frappé ses regards.

Quoi d'étonnant, après cela, que les splendeurs profanes de la capitale l'aient laissé assez froid ? Lors de sa première visite à Paris, en 1882, il écrivait : « C'est décidément Notre-Dame que je trouve de plus remarquable... »

Un cœur ainsi épuré ne pouvait manquer de se plaire à lire dans le grand livre de la nature magistralement écrit par le Créateur, pour raconter aux hommes sa gloire et sa puissance : Heureux les cœurs purs : ils découvrent Dieu partout !

Aussi, ce qui le remuait le plus au monde, c'étaient les belles scènes de la nature, un paysage, un coucher de soleil...

La Bretagne l'intéressa vivement : « Je préfère la Bretagne à la Normandie et à Paris, écrivait-il encore, mais je mets la Provence, la *Provence d'Aix*, au-dessus de tout : son ciel, ses horizons, l'air qu'on y respire, font autant de bien à mon âme qu'à mon corps. »

Admirablement doué comme musicien, il regretta toujours de n'avoir rien pu dérober, pour le consacrer aux arts, du temps considérable qu'il devait donner à ses études, par suite d'une certaine lenteur de mémoire dont il était affligé. Il crayonnait fort bien, mais ne s'en vantait pas.

Tel était Gabriel, lorsqu'au sortir de ses études de droit, Dieu lui imposa le sacrifice de tous ses goûts.

Il dut entrer à l'école du commissariat à Brest, en 1885, se dévouant de grand cœur pour le bonheur des siens.

Dans sa nouvelle résidence, la lourdeur de l'esprit breton étonna d'abord sa vive intelligence, mais la dissolution des mœurs de la ville de Brest lui répugna surtout.

A cette époque, on organisa une sorte de cercle pour les élèves commissaires et autres jeunes gens de Brest, et notre regretté confrère fut un des premiers et des meilleurs de cette petite réunion.

Au milieu de ses occupations nouvelles, il persévéra dans son assiduité à fréquenter les sacrements, se confessant et communiant régulièrement toutes les semaines, et assistant tous les jours pieusement à la sainte messe. C'est là que son âme, retrempée aux sources de la vie, puisait abondamment l'énergie dont elle avait besoin.

Quinze jours avant sa mort, il disait au Père de Causans, de la Compagnie de JÉSUS : « Pour remporter sur moi une victoire plus décisive, je veux désormais me lever à cinq heures et assister à votre messe de cinq et demie. » Il tint parole et ce fut sa préparation à la mort.

A son retour des vacances de Pâques, il fut atteint de la rougeole, et passa le mois de mai presque en entier à l'hôpital maritime de Brest.

A peine guéri de cette maladie, peu grave en elle-même, mais dont les suites sont souvent terribles, il s'était remis au travail avec une ardeur extrême, pour réparer le temps perdu. En vain ses amis l'exhortaient-ils à modérer ce zèle. Il répondait que l'étude ne le fatiguait pas. Mais, de l'avis des docteurs, cet excès de travail a dû déterminer la maladie qui allait l'emporter rapidement. Hélas! il lui manqua sans doute alors à Brest, l'ingénieuse sollicitude de deux de ses parentes qui, dans des circonstances semblables, lui furent à Aix de véritables mères, pendant quatre ans!

Le 17 juin au matin, Gabriel se réveilla avec une fièvre assez forte, accompagnée de violents vomissements. On crut tout d'abord à une indisposition, occasionnée par la fatigue d'une soirée, passée la veille, en compagnie de quelques amis, mais vers midi, comme le mal s'aggravait, il fut conduit en voiture à l'hôpital maritime, par M. Ernest Dard, son camarade et son commensal, digne, en tous points, de l'amitié que lui avait vouée Gabriel. Installé à l'hôpital, il remercia et congédia son ami en disant : « J'ai tant de mal à la tête que je ne puis pas parler. »

Le lendemain, le docteur Duchâteau constatait une méningite et ordonnait une médication des plus énergiques.

Il perdit connaissance dès le début, et, en proie à de vives douleurs, il s'agitait constamment sur son lit.

Telle était cependant la sérénité de son âme, que son délire n'était rempli que de pieuses paroles, et la plupart du temps une prière inconsciente s'échappait de ses lèvres.

La consternation fut grande parmi les camarades de Gabriel, dès l'annonce de sa maladie, et ils se succédaient à l'hôpital pour être renseignés sur son état.

Cependant le mal progressait rapidement. La nuit du samedi à dimanche fut mauvaise, et bientôt on perdit tout espoir de le sauver.

Dieu lui fit pourtant la grâce, dans la journée de dimanche, de recouvrer un moment toute sa lucidité. Ces quelques instants furent mis à profit, et le Père Marsille, de la Compagnie de JÉSUS, reçut sa dernière confession. Bientôt le délire le reprit et ne permit pas de lui donner le viatique. Fidèle à ses habitudes de piété, il s'était heureusement approché de la sainte Table, à la fête de la Pentecôte, huit jours auparavant.

Le lundi, la maladie avait fait des progrès effrayants. La

famille ayant été avertie, sa mère se mettait aussitôt en route en proie aux plus cruels pressentiments.

Hélas ! ils ne devaient que trop se réaliser ! La rapidité du mal était si grande, qu'il gagnait de vitesse sur la locomotive, emportant vers Brest sa mère éplorée, dont nous n'essaierons point de dépeindre les mortelles angoisses. Elle ne devait plus revoir en ce monde son fils de prédilection. Dans la matinée du mardi 22 juin, lendemain de la fête de saint Louis de Gonzague, à 3½ heures, il rendit sa belle âme à Dieu. La veille au soir, il avait reçu des mains de l'aumônier de l'hôpital, l'Extrême-Onction, dernier gage de la purification de l'âme sur le seuil de l'éternité.

Aussitôt le télégraphe donna à sa famille l'annonce de ce triste dénouement, et M^{me} Le Clos reçut en route, simultanément, la nouvelle de la mort de son fils et celle d'une troisième attaque dont son mari venait d'être frappé depuis son départ. Ce dernier devait survivre peu de temps à Gabriel qu'il alla rejoindre, environ quarante jours après sa mort, le 31 juillet.

Gabriel avait eu ses 22 ans accomplis le 15 février. Il mourait donc dans la fleur de l'âge, emporté au moment, où les brillantes espérances, conçues par ses amis, allaient enfin se réaliser.

Que de regrets pour sa famille, pour la France, pour l'Église, qui étaient bien en droit d'attendre une abondante moisson d'une terre si heureusement préparée !

Mais les vues de Dieu ne sont pas les nôtres. Qu'importe d'ailleurs la longueur de la vie si l'on a rempli sa carrière !

Les obsèques, célébrées à la chapelle de la marine, ont été dignes du grand Corps de la marine française, qui sait rehausser tout ce qui la touche de près. Presque tous les officiers présents à Brest y ont assisté en tenue.

L'infanterie de marine, l'artillerie de marine, le corps de santé, le 19^e régiment de ligne, les étudiants en médecine, avaient envoyé leurs délégués ; une délégation de la promotion précédente était même venue de Lorient.

Cette mort a vivement impressionné tous ses camarades dont plusieurs pleuraient à chaudes larmes, car Gabriel inspirait à tous une telle sympathie, que les élèves-commissaires décidèrent à l'unanimité, de porter un deuil de quinze jours pour honorer sa mémoire. Mais le fait le plus consolant, c'est la conversion d'un jeune homme bien éloigné de Dieu et rentré, à cette occasion, spontanément dans le devoir,

avec de tels sentiments d'un véritable repentir, qu'il a voulu communier pour son ami défunt avec les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, à une messe dite le dimanche 17 juin, par le P. de Causans.

Gabriel portait au moment de sa mort une médaille et un crucifix d'argent. Ces pieuses reliques, recueillies par les Sœurs, ont été envoyées à sa mère, et sa famille a voulu que ses deux épées fussent remises à MM. Ernest Dard et Eugène de Ricaudy, tous les deux anciens étudiants d'Aix comme lui, et comme lui se destinant à servir leur pays dans la marine, et comme lui chrétiens sans peur, et jeunes hommes sans reproche.

Le dimanche 18 juillet, son corps partait de Brest pour Toulon, où le mardi 20, il fut conduit sans pompe à sa dernière demeure, escorté de quelques parents, de M. Dard et de M. l'abbé Aiguier. Le cercueil était accompagné de la couronne de violettes et de roses-thé en porcelaine, offerte par les élèves-commissaires.

Tous ceux qui ont connu la vertu et le cœur de Gabriel se sont émus de son départ précipité pour l'éternité, mais tous de redire : « Puissé-je mourir, comme lui, de la mort des justes » !

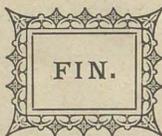


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Ier. La Famille (1294-1825).	5
II. Ile Maurice. — Enfance de Lionel. (1864-1873.)	13
III. Collège des Jésuites de Vaugirard. — Première communion. — Mort du père de Lionel (1873-1877).	17
IV. Externat St-Ignace à Paris. — Woking-college. — Lycée de Nice — Collège catholique d'Aix. (1877-1881.)	24
V. Année de philosophie. — Résurrection spirituelle. — Retraite de fin d'études. — Adoration nocturne. (1880-1882.)	30
VI. Esprit chrétien. — Vocation. — (22 mai au 15 novembre 1882.) 40	40
VII. Première année de droit à la faculté libre de Marseille. — Confé- rence Montalembert. — Petits Jeux Floraux. — Le poète pro- vençal Diouloufet. — Académie Mon-Réal de Toulouse. — Balthasar de Bonnacorse réhabilité. — Académie de Marseille. — Piété vaillante. — Ferveur eucharistique. — Dissipation extérieure. — (15 novembre 1882 au 15 juillet 1883.)	44
VIII. Château de Rousset. — Vie de famille — Culte de Lionel pour sa mère. — Croix de Provence. — La Charrue-Bonnet. — Elégie à la mort du comte de Chambord. — Appel à Victor Hugo. — Bonté de Cœur envers ses parents et envers le prochain. (15 juil- let au 13 novembre 1883.)	53
IX. Goûts militaires. — Enrôlement dans la Légion Étrangère. — Obéissance aveugle et dure existence du soldat. (14 novembre 1883.)	61
X. A bord du <i>Kléber</i> . — Testament. — Oran. — Sidi-Bel-Abbès. — Les Légionnaires. — Uniforme et équipement. — Exercices, marches forcées, nourriture. — Sobriété. — Abnégation mili- taire. (17 novembre au 2 décembre 1883.)	64
XI. Bou-Khanéfis. — Campement au désert. — Pénitencier. — Projet de visite de sa mère. — Sacrifice. — Punition imméritée. (7 dé- cembre 1883 au 2 janvier 1884.)	74
XII. Sidi-Bel-Abbès. — Voyage laborieux. — Méchéria. — Société déplaisante. — Étude et succès. — Heures pénibles. — Energie chrétienne. (2 janvier au 3 juillet 1884.)	81
XIII. Méchéria. — La souffrance. — La crapaudine. — Le silo. — Choléra à Marseille. — Piété soutenue. — Le caporal. — Le Tonkin. (3 juillet au 28 août 1884.)	91
XIV. Congé espéré. — Erreurs et méprises des secrétaires. — Grandes manœuvres. — Nouvelles erreurs. — M. l'aumônier. — Permis- sion héroïquement refusée. — Envoi au Tonkin. (28 août au 25 novembre 1884.)	101

	Pages.
XV. Camp d'Hussein-Dey, près d'Alger. — Visite du lieutenant Olivier Mailly, son beau-frère, et d'Edgar Hart, son frère aîné. — Préparatifs. — Derniers adieux à Edgar. — Lazaret du cap Matifou. — Départ pour Formose. (13 novembre au 9 décembre 1884.)	106
XVI. D'Alger à Formose. — A bord du <i>Canton</i> . (9 décembre 1884 au 8 janvier 1885)	113
XVII. Débarquement à Formose. — Ké-Lung. — Premiers engagements avec l'ennemi. (8 au 25 janvier 1885.)	123
XVIII. Glorieuse journée. — Blessure. — Protection divine. — Félicitations. — Collège catholique d'Aix. — Modestie du héros. — Le devoir. (26 janvier 1885.)... ..	130
XIX. Saison des pluies. — Inaction pénible. — Nouvelle victoire. (26 janvier au 8 mars 1885.)... ..	139
XX. Cruelles déceptions. — Paix humiliante. — Mort de l'amiral Courbet. — Abandon de Formose et des Pescadores. (8 mars au 21 juin 1885.)... ..	147
XXI. De Formose au Tonkin. — Déception blessante. — L'abbé de Bonde. — Phu-Long-Thuang. — Médaille militaire. — Monseigneur Forcade, archevêque d'Aix. — (22 juin au 20 juillet 1885.)	158
XXII. Phu-Ngo-Quang. — Une chrétienté. — Bonne camaraderie. — De Courcy à Hai-Phong. — Nouvelles espérances. — Désir et impossibilité du retour en France. (20 au 28 juillet 1885.)... ..	168
XXIII. Menaces des Ai-Laos sauvages et des troupes régulières de Hué. — Lionel sergent-fourrier. — Notes des officiers. — Expédition en colonne contre les pirates. — Retour à Phu-Ngo-Quang. — Choléra. (28 juillet au 26 septembre 1885.)... ..	178
XXIV. Malaise et surcroît de travail. — Maladie foudroyante. — Mort chrétienne prévue par Lionel et préparée par Dieu. (26 septembre au 18 octobre 1885.)... ..	184
XXV. Translation du corps de Lionel en France. (5 décembre 1885 au 17 décembre 1886.)	193
XXVI. Un ami de Lionel. — Gabriël Le Clos, officier de Marine, mort à 22 ans. (1864-1886.)... ..	205



PENSIONNAT
DE LA MÈRE DE DIEU

3^e CLASSE

Prix d'Allemand.

Décerné à Mademoiselle

Blanche Ampéau.

DION, le 30^e Juillet 1892.

